DE

L'ENSEIGNEMENT

PHILOSOPHIQUE UNIVERSITAIRE

ET

DES DOCTRINES

QU'IL LUI FAUDRAIT SUBSTITUER.

PAR M. L'ABBÉ DRIOUX,

Professeur d'histoire au Séminaire de Langres

Nolo mortem impii, sed et convertatur impius à via sua, et vivat.

Je ne veux pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, dit le Seigneur.

(Ezech. Cap. XXXIII, 11.)

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

NÎMES, [illegible] | LYON, [illegible] MERCIÈRE, 37.

34444018669225

DE

L'ENSEIGNEMENT

PHILOSOPHIQUE UNIVERSITAIRE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

DE L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE UNIVERSITAIRE ET DES DOCTRINES QU'IL LUI FAUDRAIT SUBSTITUER.

PAR M. L'ABBÉ DRIOUX,
Professeur d'histoire au Séminaire de Langres.

Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius à viâ suâ, et vivat.

Je ne veux pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, dit le Seigneur.

EZECH. Cap XXXIII, 11.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,
PARIS, RUE DU POT DE FER S-SULPICE, 8. ‖ LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 35.

1844.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delenseignementp00drio

INTRODUCTION.

Il y a toujours eu et il y aura toujours en face de l'enseignement de l'Église catholique, une doctrine ennemie qui prend à tâche de le renverser et de le contredire. Cet antagonisme est l'expression de l'interminable lutte de l'erreur contre la vérité.

Parmi nous, cette guerre, qui est la condition essentielle de l'humanité, a revêtu depuis quelques années une forme toute particulière. L'erreur s'est glissée dans l'enseignement public, et ses pensées sont devenues le pain de tous les jours qu'en certaines localités, on distribue presque exclusivement aux jeunes gens qui étudient.

C'est pour ce motif que nous avons appelé *universitaire* cette fausse philosophie qui bat en brèche notre foi, en voulant substituer ses systèmes à nos dogmes.

Nous ne voudrions pourtant pas qu'on prît cette dénomination dans un sens plus large que celui que nous lui donnons. Car ce n'est point pour attaquer qui que ce soit que nous écrivons. Nous reconnaissons que dans l'Université il y a des intelligences droites et des

cœurs sincèrement chrétiens, et nous aurions une répugnance invincible à envelopper dans une même accusation tous les membres de ce vaste corps.

Mais, tout en faisant nos réserves, nous pensons qu'on admettra avec nous que, s'il y a dans les chaires universitaires des philosophes qui soutiennent avec zèle et talent notre cause, il y en a beaucoup d'autres qui s'en mettent peu en peine et qui ne craignent pas de la compromettre par des théories qui lui sont opposées. Les textes de ces enseignements anti-religieux sont entre toutes les mains, et nous ne croyons pas d'ailleurs leurs auteurs assez peu sincères pour s'obstiner à défendre leur orthodoxie.

Il est vrai que ces pièces de conviction prouvent manifestement, par les discordances qu'elles trahissent, que maintenant comme toujours les ennemis du christianisme sont divisés à l'infini de sentiments. Car, s'il est une chose certaine, comme on l'a très-bien dit, c'est que l'Université n'a pas de doctrine arrêtée, et qu'il lui est impossible de soumettre la philosophie qu'elle enseigne à un programme officiel.

Cependant, malgré toutes ces oppositions qui éclatent parmi les philosophes universitaires qui n'ont pas foi à l'autorité de l'Église romaine, il est des points généraux sur les-

quels ils sont d'accord. Nous avons entrepris de les saisir, afin de mettre tout le monde à même de juger par ses propres lumières de la tendance négative de toutes ces vaines conceptions. Dans ce but, nous les exposerons avec calme et nous les discuterons de même. Qu'on ne s'attende donc pas à nous voir descendre avec emportement dans les ardeurs d'une polémique passionnée. Nous n'écrivons pas pour échauffer les esprits et les provoquer à une sorte d'insurrection. Notre unique ambition est de les éclairer. Nous savons qu'un débat n'est fructueux qu'à la condition d'être paisible, et il n'en faut pas davantage pour nous commander la modération, au milieu d'intérêts aussi graves.

D'ailleurs, en considérant de près ceux qui sont les partisans des opinions nouvelles, il nous a semblé que chez un bon nombre il y a de la droiture dans l'intention, et que c'était le préjugé de l'éducation et quelquefois de la naissance qui avait faussé l'intelligence plutôt que les penchants pervers de la volonté.

Pour les ramener au vrai, il suffit donc de se placer sur leur terrain et de leur démontrer par la raison, qui est la seule autorité qu'ils reconnaissent actuellement, la fausseté de la voie où ils se sont engagés. De grands préjugés les y retiennent captifs, et nous savons que s'ils refusent leur adhésion à la doctrine catholi-

que, c'est qu'il leur semble qu'on ne peut accepter son symbole et se soumettre à l'autorité qu'elle consacre, sans renoncer à l'activité de sa raison, à l'indépendance de la science et à sa propre personnalité.

Mais tous ces obstacles ne reposant généralement que sur de fausses interprétations données à nos croyances, nous avons espéré qu'il nous serait aisé de dissiper tous ces nuages, et nous avons cru qu'en dévoilant l'abîme où conduisent nécessairement les doctrines hétérodoxes enseignées par les philosophes du jour, nous en pourrions préserver les âmes franches et pures qui ne veulent que le bien et qui n'ont d'attrait que pour la vérité.

Ce qui nous a encouragé à publier nos idées sur ce point, c'est que, grâce à l'activité et à la profondeur des esprits qui ont manié les questions philosophiques depuis quelque temps, la discussion se trouve reportée à ce qu'il y a de plus fondamental dans la raison humaine. Car la question entre la philosophie universitaire et nous est tout entière ici : *Y a-t-il quelque chose pour l'homme au delà de ce que la raison humaine découvre?* ou bien, en d'autres termes : *Existe-t-il un ordre surnaturel?* Il s'agit par conséquent ici de vider le différend qui s'est toujours élevé entre la raison et la foi, et de concilier ensemble leurs droits, en traitant la question fondamentale de la certitude.

Ce n'est donc pas seulement une question de circonstance, mais c'est une question qui est de tous les temps et de tous les lieux. Elle doit se rencontrer sur le seuil de toute philosophie, et la solution que nous lui devons assigner, d'après les données de notre foi, nous permettrait de faire considérer notre travail comme une *introduction à toute philosophie catholique.*

Sans doute, si nous n'avions consulté que nos forces, nous aurions reculé devant une tâche aussi ardue. Nous n'aurions point osé toucher à un problème qu'on peut estimer, sans exagération, le plus élevé et le plus profond de toute la philosophie.

Mais nous n'avons vu en ceci que la vérité ignorée et attaquée, et nous n'avons songé qu'à éclairer ceux qui l'attaquent et qui l'ignorent. C'est pourquoi, oubliant nos intérêts personnels pour ne nous inquiéter que des intérêts de l'Église, quelles que soient les critiques que nous essuyions, si nous parvenons à rapprocher ce qui est séparé, à réconcilier ce qui est désuni ; et à ramener un seul homme à la vérité, nous nous croirons infiniment dédommagé de toutes nos peines et récompensé outre mesure de tous nos travaux.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE UNIVERSITAIRE.

CHAPITRE Ier.

QUELS SONT LES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE UNIVERSITAIRE.

La philosophie du siècle dernier s'était portée l'ennemie directe et avouée de la religion catholique. Elle agita le ciel et la terre pour la renverser, et tous ses travaux n'eurent point d'autre but que de la détruire. Tout ce qui portait sur soi quelque empreinte de catholicisme, elle le condamna systématiquement en haine du catholicisme lui-même, et elle le renversa sans précaution ni retenue, ne se mettant point en peine de ce que deviendrait le monde une fois qu'on aurait retiré de son sein la doctrine du Christ avec toutes les œuvres de dévouement et de sacrifice qu'elle enfante.

Elle avait soufflé dans le cœur de tous ses disciples une si aveugle fureur, qu'ils ne prenaient même pas garde de respecter leur nom et leur dignité, au milieu de leurs agressions multipliées. On eût dit des forcenés qui se jettent avec rage sur la maison de leur ennemi pour la démolir, et qui ne font nulle attention aux risques qu'ils courent, ni aux dangers auxquels ils exposent ceux qui les entourent.

Ainsi Voltaire, qui avait reçu de Dieu les dons les plus brillants et les plus variés, ne craignait pas

de déshonorer sa plume pour faire prévaloir son impiété. Écrivant l'histoire pour dénigrer le christianisme et tout esprit de religion, il mentait impudemment et s'estimait heureux d'égarer et de séduire ses contemporains, au prix même de sa réputation de justice et d'impartialité. De gaieté de cœur il souillait sa gloire de poëte, en insultant à la religion et à la patrie dans la plus célèbre de nos héroïnes, et en exerçant sans cesse sa verve au bénéfice de l'incrédulité et du libertinage. Pour détruire parmi le peuple la vénération qu'il avait pour nos livres saints, il ne répugna pas à son génie d'en faire une burlesque parodie, et tout en pensant qu'un jour les générations à venir rougiraient pour lui de tant d'infamie, il se complut dans son œuvre en se flattant que, si les âges futurs le flétrissaient, il aurait eu du moins dans le présent le triste avantage d'avoir donné un coup de plus à l'édifice antique de la foi de ses pères. En un mot, quiconque aura le courage de tirer de la poussière ses nombreux ouvrages, remarquera que, dans ses vers et dans sa prose, il fut à jamais fidèle à sa devise : *Écrasons l'infâme!*

Tout son siècle se rangea sous son drapeau, et sur tous les points de l'espace on entendit répéter par des voix nombreuses ce cri de mort et de destruction.

Si l'on supposait que cette haine insensée est le caractère de notre siècle, si l'on comparait la philosophie du jour à la philosophie voltairienne, ce serait une grande injustice, une déplorable erreur.

Les excès révolutionnaires, qui sont les fruits que le philosophisme du XVIIIe siècle a produits, ont ouvert les yeux à la génération présente. Il s'est opéré et il

s'opère encore au sein de la France une réaction incontestable contre cet esprit d'hostilité et de ruine. On comprend partout que le christianisme a rendu de grands services à l'humanité, et on lui en tient compte. On sait de plus qu'il est encore, pour la société présente, un élément de vie essentiel, et que, sans lui, les masses ne pourraient être régies et disciplinées. Ceux même qui ne pratiquent pas les devoirs qu'il impose, le respectent et l'honorent comme la doctrine la plus haute et la plus salutaire qui ait pris possession de l'intelligence humaine.

De là, sans doute, cette vénération profonde, ce respect unanime qu'ont maintenant tous les hommes de bien pour ce qui touche à notre foi et à l'exercice de notre culte. Extérieurement il n'est plus du bon air de se permettre, à l'égard de la religion du Christ, ce persiflage qui égayait nos aînés. On exige qu'on la traite du moins avec toute la retenue et tous les ménagements qui sont dus à un ancien serviteur dont on a encore un besoin extrême.

La philosophie universitaire, qu'on peut considérer comme l'expression scientifique de la plupart des idées rationalistes qui donnent actuellement le mouvement à la société, n'épouse pas non plus ces traditions de haine que le XVIIIe siècle lui a léguées. Tout en louant la raison humaine de l'émancipation qu'elle a prise alors, elle n'approuve pas ce scepticisme dissolvant qu'elle a appliqué, d'une façon irréfléchie, à toutes les pensées et à toutes les croyances de l'humanité.

S'il se rencontre quelques hommes qui répètent encore dans leur enseignement toutes ces diatribes virulentes que l'école de Voltaire avait mises à la mode, ils

font exception, et leurs sorties acerbes ne peuvent être jugées que comme des traits que la philosophie du jour désavoue et condamne. Qu'ils passent pour l'arrière-garde de cette milice usée qui a rempli tout le siècle dernier de ses clameurs, c'est juste, mais qu'on n'estime pas que leur parole soit l'expression des idées actuelles!

Au lieu de prétendre qu'elles ont mission de briser, d'attaquer et de détruire, il est à remarquer que toutes les écoles de philosophie qui se sont élevées depuis quelques années parmi nous, ont témoigné un grand respect pour tout ce qui les avait précédées, et n'ont point annoncé d'abord d'autre désir que de tout harmoniser, tout concilier et tout unir.

L'école écossaise, circonscrite comme elle était dans sa méthode d'observation, a été obligée d'appeler lois générales ou faits généraux tous les éléments qu'elle n'a pu décomposer, comme le chimiste donne le nom de corps simple à toute substance qui résiste à l'analyse, et ses efforts ont été réduits à un classement plus ou moins contestable des facultés de l'âme. Mais si elle a été incapable de résoudre les questions d'origine; si elle n'a pu dire à l'homme ni sa cause, ni sa fin, ni le lieu d'où il vient, ni le lieu où il va; si elle n'a pas même été assez sûre d'elle-même pour affirmer ou pour nier l'immatérialité de l'âme, du moins elle n'a préjugé aucun de ces problèmes et a naïvement avoué son impuissance. Elle a laissé tout cela à l'état de choses non jugées, et s'est bien gardée de verser le blâme et la plaisanterie sur ceux qui acceptent de cœur les solutions que le catholicisme donne à toutes ces questions.

L'école éclectique, qui est celle qui compte en France le plus grand nombre de disciples, professe avant tout

la tolérance la plus vaste et la plus universelle. D'après son principe fondamental, attaquer ou blâmer quoi que ce puisse être, c'est s'éloigner de la vérité. Toute opinion, tout système, toute croyance lui semble mériter une haute estime et une sincère vénération, parce que, d'après ses idées, il y a du vrai en tout. Elle ne croit pas qu'il soit donné à l'homme de s'écarter jamais assez profondément pour que la pensée soit entièrement erronée. C'est pour cela qu'elle dit légitimes tous les systèmes et toutes les religions, toutes les opinions et toutes les croyances qui ont rayonné dans la conscience de l'humanité, depuis le premier instant de son existence, et que de tous ces éléments discordants elle cherche à composer un ensemble beau d'unité et d'harmonie.

A l'entendre, le tort de tous les hommes qui ont cru et pensé, c'est d'avoir été convaincus qu'ils possédaient à eux seuls la vérité et de s'être réciproquement combattus, comme des forces ennemies qui se repoussent. Appelée à faire cesser cette division, l'œuvre qu'elle se propose est essentiellement une œuvre de recomposition. C'est une véritable synthèse qui devrait avoir pour résultat la fusion de toutes les idées qui ont traversé l'esprit de tous ceux qui ont eu vie et pensée ici-bas.

L'école du progrès, dont les espérances sont celles d'un grand nombre, n'a rien non plus qui soit directement négatif et dissolvant dans ses travaux. L'humanité telle qu'elle la comprend est une puissance qui doit toujours aller croissant. Elle monte de l'imparfait au moins imparfait, et la loi suivant laquelle elle est ordonnée est une loi constante de développement. Il n'y a rien de rétrograde dans sa marche, et il est im-

possible que jamais revers la fasse décliner. C'est ce qui l'oblige à reconnaître que tout ce qui est dans le monde est à sa place, et qu'il ne faut ni condamner, ni détruire. Pousser toujours en avant, voir plus à fond et mieux, tel est, d'après sa théorie, le devoir de l'homme. Son travail est positif avant tout, et il ne doit avoir pour but que de hâter le développement des germes naissants qui lui paraissent sur le point d'éclore. S'il se livre à des considérations critiques, ce n'est qu'accidentellement, c'est-à-dire, ce n'est qu'autant que ce travail de démolition est nécessaire pour faire triompher l'idée nouvelle, qui demande à être dégagée de toute entrave pour percer et grandir au sein de la lumière.

Ces trois écoles formant ce que nous appelons la philosophie du jour, la philosophie universitaire, on conçoit que nous ayons eu raison de faire observer à son avantage que, par opposition à la philosophie du siècle dernier, elle repousse toute attaque directe contre le christianisme, et ne se passionne point systématiquement contre ses institutions, dans le pur désir de satisfaire des préventions rancuneuses et colères. Il y a dans son caractère quelque chose de plus digne, de plus élevé, de plus sincère, et, hâtons-nous de le dire, ces dispositions meilleures ont amené dans son enseignement des doctrines plus nobles qui l'ont rapprochée de nos croyances.

Ainsi, en revenant à des méditations plus calmes et plus sérieuses, la philosophie est sortie de ce matérialisme abject qui fait l'opprobre de la génération passée. Tous les livres de la nouvelle école portent le cachet d'un spiritualisme franchement prononcé, et sa

théodicée s'est purifiée de tout ce naturalisme grossier qui flétrit la plupart des productions des philosophes qui nous ont précédés. La morale a pris universellement une direction plus haute, et, à la gloire de notre temps, nous ne devons pas méconnaître ce progrès.

L'histoire, étudiée avec plus de calme et de sincérité, est arrivée aussi à des résultats tout à la fois honorables pour la religion et l'humanité.

L'esprit satirique de Voltaire et de ses disciples n'avait vu dans le monde entier que tache et souillure. Dans leur fureur de dénigrement, ils avaient stigmatisé le passé de toutes les nations, et il ne s'était pas rencontré dans le cours des siècles une seule époque qui eût échappé à leurs amères censures. Et comme l'action de la religion se manifestait partout, ils en avaient pris occasion de verser sur elle le fiel de leurs attaques.

Maintenant qu'on s'est habitué à juger avec plus de sang-froid, et que surtout on s'est généralement imposé la nécessité de revoir et de discuter par soi-même tous les documents en les puisant aux sources premières, on est revenu d'un grand nombre de ces accusations portées à la légère. On avoue que la société moderne avec sa civilisation, ses mœurs et ses lois, a été façonnée par le christianisme, et on nous en félicite. On a quitté tout ce dédain qu'on affectait autrefois pour le moyen âge et pour toutes ses œuvres. Son élan de foi et son activité religieuse sont des choses admirées, au cœur desquelles chacun va puiser des inspirations. L'art chrétien, avec ses prodiges, n'a plus de détracteurs, et les grands mouvements politiques, les gigantesques entreprises qui ont reçu leur impulsion de la vie qui bouillonnait alors au sein des populations,

sont des faits immenses au pied desquels tout écrivain s'agenouille.

Tout en reconnaissant les avantages qu'a notre siècle sur le siècle dernier, et tout en tenant compte, avec la plus scrupuleuse impartialité, à l'enseignement universitaire de ce qu'il a de bon et de vrai, nous sommes loin de croire qu'il est réellement religieux et chrétien. Quoique sa philosophie ne fronde pas nos croyances ouvertement et directement, comme le faisait le XVIIIe siècle, quoiqu'il y ait dans ses partisans plus de conscience et de bonne foi, néanmoins leurs principes ne sont pas nos dogmes, et nous devons même dire qu'ils leur sont complétement opposés.

La philosophie universitaire ne comprend pas en effet l'homme comme nous le comprenons. N'admettant pas d'autre ordre que l'ordre naturel, ne croyant pas à une autre révélation qu'à celle qui se fait par la raison, elle prend l'individu comme elle le trouve, et s'attache exclusivement à observer son *moi* et les phénomènes qui le manifestent. Manquant alors de moyen pour constater son origine et découvrir sa fin, elle juge que la création et l'existence d'une autre vie sont des questions prématurées, intempestives, qu'on ne doit même pas songer à résoudre, parce que les données font absolument défaut. Elle se renferme donc dans le cercle de la psychologie, et se borne à décrire tous les faits internes que l'observation lui révèle.

Ce travail la conduit naturellement à chercher de quelle manière la vérité se communique à l'homme pour être la vie de son intelligence, et c'est ici qu'une profonde divergence s'établit entre ses théories et la doctrine catholique.

D'après la philosophie universitaire, la vérité a été donnée dès le commencement à l'homme, mais elle ne lui a été donnée que sous voile et par symbole. Son intelligence, au premier moment de son irradiation, n'étant pas assez puissante pour soutenir l'éclat direct de la lumière, il a fallu d'abord que la vérité se cachât sous des formes et des emblèmes pour amortir la vivacité de ses rayons. Ces formes et ces emblèmes sont devenus le culte, et la vérité à cet état a été la religion. Obscure et impénétrable à la raison, son expression a été un mystère.

Son influence n'en a pourtant été ni moins profonde, ni moins salutaire. Réduite à ces proportions, elle commande le respect des peuples et agit sur eux par la puissance de l'autorité. On croit, on se soumet, on obéit sans voir ni comprendre, parce que la foi remplace la science.

A son sens, cet état, qui fut celui du premier âge de l'humanité, est aujourd'hui la condition essentielle du peuple et de l'enfant dont la raison n'est pas développée. Le peuple ne pouvant pas par lui-même se rendre compte de la vérité religieuse, il faut nécessairement qu'il se contente d'être en communion avec elle par la foi. Sa raison n'est pas assez éclairée pour le conduire, et il serait à craindre que, livré à lui-même, il ne prît conseil que de ses appétits brutaux et grossiers, et qu'il ne bouleversât la société. C'est pour ce motif que la philosophie universitaire voit avec bonheur la religion pénétrer les masses et mettre un frein à des passions qu'elle se sent impuissante à comprimer.

Elle veut aussi que l'enfant soit dirigé pendant ses

premières années par la religion, qu'il apprenne d'elle ses devoirs, qu'il se soumette à son autorité, jusqu'à ce que sa raison soit développée, et qu'elle lui procure assez de lumière pour qu'il puisse être à lui-même sa règle, et accomplir par conviction ces mêmes devoirs qu'il remplit alors par obéissance.

Mais en dehors de ces limites il ne lui semble pas légitime que la religion exerce sa juridiction. Quand l'homme est formé, quand son intelligence est éclairée, il entre en rapport immédiat avec la vérité. La raison étant sa lumière, il doit s'appliquer à pénétrer tout ce qui lui a été enseigné par des formes et des symboles. Il lui faut briser toutes ces enveloppes, pénétrer au plus profond de ce sanctuaire, en écarter toutes les obscurités, et ne plus y laisser ni ombres ni mystères.

Arrivé à cette hauteur, l'homme jouit de la vérité, qu'il considère en elle-même. La raison lui suffit pour le guider à travers la vie, et il n'a plus besoin de l'autorité. La foi lui est également inutile. La science l'a remplacée. Il voit, il sait, il se rend compte; ce qui vaut beaucoup mieux que croire sur la parole et le témoignage d'autrui.

La philosophie se réserve à elle-même la gloire d'initier les intelligences à cette vie supérieure. Sa mission à elle, c'est de les éclairer et de les diriger dans ce rude labeur. En conséquence, elle essaye de leur expliquer tous les phénomènes et toutes les idées qui ont pris naissance dans la conscience de l'homme et de l'humanité. Par ces explications elle substitue l'évidence à la foi, et arrache les esprits qu'elle éclaire au joug de la religion, pour leur apprendre à ne se laisser

désormais subjuguer que par les clartés victorieuses de la vérité.

Se croyant ainsi appelée à tirer de l'obscurité et du mystère ce que la foi y tenait renfermé, la philosophie universitaire se place au-dessus de la religion, se proclame la science des sciences, l'autorité des autorités. Elle se pose devant les intelligences, comme le *nec plus ultrà* où elles puissent atteindre. C'est pourquoi ceux qu'elle a instruits de ses doctrines, elle les estime bien plus avancés que ceux qui végètent tristement esclaves des principes d'autorité. Ceux-là voient et comprennent, tandis que ceux-ci ne font que croire sans sentir et sans juger par eux-mêmes.

Aussi s'efforce-t-elle de multiplier, autant qu'il est en elle, le nombre de ses disciples, et de diminuer d'autant ceux que la religion retient sous sa loi. Pour transformer ainsi toute l'humanité et mettre toutes les intelligences en possession de cette évidence merveilleuse, il faudra sans doute encore bien des siècles. « Mais la philosophie est patiente : elle sait comment « les choses se sont passées dans les générations anté- « rieures, et elle est pleine de confiance dans l'avenir. « Heureuse de voir les masses, les peuples, c'est-à-dire, « à peu près le genre humain tout entier, entre les « bras du christianisme, elle se contente de lui tendre « doucement la main, et de l'aider à s'élever plus « haut encore... (1) » Ces délais ne troublent point le philosophe, parce qu'il sait que de pareilles révolutions ne se font point en un jour. L'histoire lui démontrant que tout avance et rien ne recule, il se re-

(1) Cousin. Introduct. à l'histoire de la philosophie, Leç. 11.

pose sur l'inflexibilité géométrique de cette loi ascensionnelle, et trouve dans le passé l'infaillible garantie de l'avenir qu'il se promet. « Ainsi, dans l'Orient, « sur cent créatures pensantes, et par conséquent en « possession de la vérité, il y en avait une qui cher- « chait à se rendre compte de la vérité et à s'entendre « avec elle-même. En suivant ce calcul, en Grèce il « y en avait trois peut-être. Eh bien, aujourd'hui, « même dans l'enfance de la philosophie moderne, on « peut dire qu'il y en a probablement sept à huit qui « cherchent à se comprendre, qui réfléchissent. Le « nombre des penseurs, des esprits libres, des philo- « sophes, s'accroîtra, s'étendra sans cesse, jusqu'à ce « qu'il prédomine et devienne la majorité dans l'es- « pèce humaine (1). »

La réalisation de ces espérances est la religion nouvelle que la philosophie attend. A son sens, le christianisme, tout respectable qu'il est, n'a plus qu'un esprit de mort. Ses dogmes sont usés, ses institutions vieillies, et tout se dispose à une autre manifestation de la vérité éternelle.

En ce temps-là, l'évidence sera le flambeau de toutes les intelligences, la raison sera la seule autorité qui régnera dans le monde, et la religion qu'elle établira parlera si clairement, que son langage n'aura rien de mystérieux pour personne. Il unira tous les hommes immédiatement avec la vérité, et les mettra en jouissance de sa pure vision. Par là, chacun sachant parfaitement l'étendue de ses obligations et les moyens de les remplir, la volonté aura plus facile de se porter

(1) Cousin. Introd. à l'hist. de la philosophie, Leçon 11.

au bien, et les crimes deviendront chaque jour plus rares.

On ne conçoit vraiment pas que de pareilles imaginations aient trouvé faveur près d'un seul esprit sain et éclairé. Cet avenir de félicité paraît à peine bon pour orner et distraire un roman de pure fiction.

Pourtant cette idée, toute contraire qu'elle est à cette raison même qu'elle déifie, se trouve être vraiment la croyance et l'espoir de tous ces hommes de science et d'étude qui ont perdu la foi et l'espérance du chrétien.

M. Michelet a même vu la chose si à fond, qu'il s'est senti assez sûr de son coup d'œil pour décrire à l'avance ce phénomène, et nous indiquer avec une étonnante précision le lieu où se manifestera sa merveilleuse irradiation. « Le monde moral, dit-il, eut son « verbe dans le christianisme, fils de la Judée et de « la Grèce : la France expliquera le verbe du monde « social que nous voyons commencer... C'est à la « France qu'il appartient et de faire éclater cette ré- « vélation nouvelle et de l'expliquer. Toute solution « sociale ou intellectuelle reste inféconde pour l'Eu- « rope, jusqu'à ce que la France l'ait interprétée, tra- « duite, popularisée. La réforme du Saxon Luther, qui « replaçait le Nord dans son opposition naturelle avec « Rome, fut démocratisée par le génie de Calvin. La « réaction catholique du siècle de Louis XIV fut « proclamée dans le monde par le dogmatisme su- « perbe de Bossuet. Le sensualisme de Locke ne « devint européen qu'en passant par Voltaire, par « Montesquieu, qui assujettit le développement de la « société à l'influence des climats. La liberté morale

« réclama au nom du sentiment par Rousseau, au « nom de l'idée par Kant : mais l'influence des Français « fut seule européenne. Ainsi chaque pensée solitaire « des nations est révélée par la France. Elle dit le « verbe de l'Europe, comme la Grèce a dit celui de « l'Asie (1). »

Toutefois, en congédiant ainsi le christianisme pour lui substituer une religion toute rationnelle, la philosophie universitaire s'efforce de rassurer les cœurs qui lui sont dévoués. Et dans ce but elle prétend que la doctrine religieuse au fond restera la même, et que seulement elle sera transformée. Car la religion, dit-elle, n'est point contraire à la philosophie, et la foi s'harmonise merveilleusement avec la science. De part et d'autre c'est la même vérité, seulement elle est à des états différents. Dans la religion, c'est la vérité à l'état naïf et simple, incarnée en quelque sorte dans le symbole, pour être à la portée des intelligences vulgaires, tandis que dans la philosophie c'est la vérité débarrassée de tous ces vêtements épais, et rayonnant sous le regard de l'intelligence fortifiée dans toute sa splendeur et dans toute sa pureté native. En subissant cette transformation, elle ne varie point en elle-même, elle reste dans son essence ce qu'elle était, et se contente de revêtir un extérieur plus lumineux qui nous subjugue et nous entraîne plus victorieusement. C'est ce qui montre que la religion ou le symbole de l'avenir ne peut être que le christianisme élevé à une puissance nouvelle. Il en sera de cette

(1) Michelet. Introd. à l'hist. universelle, p. 104 et p. 106, 107.

métamorphose, comme de celle qui s'opéra lorsque le monde alla du judaïsme au christianisme. Rien ne fut changé dans l'enseignement et le culte de la synagogue pour les choses essentielles. Toute la différence porta sur un développement immense qui se fit dans toutes les parties constitutives.

Ainsi sa croyance s'enrichit de bien des idées nouvelles et plus profondes sur Dieu, sur l'homme et sur le monde entier. Sa morale fut perfectionnée selon la même proportion, par les conseils évangéliques qui y furent ajoutés; son culte enfin, se rattachant toujours au même objet, se modifia uniquement dans ce sens, qu'au lieu d'être une ombre, il fut une réalité.

Pareillement, la religion nouvelle fondée par la raison aura pour base ce que le christianisme enseigne. Elle sera au christianisme ce que le christianisme fut au judaïsme. Elle respectera le fond de sa croyance; et toute la différence, c'est que ce qui était auparavant un mystère sera éclairé : tous les voiles seront déchirés, et il n'y aura plus rien dans le symbole que chacun ne voie, ne sente et ne comprenne parfaitement.

Le génie tout à la fois si sentimental et si poétique de M. Michelet nous a encore prophétisé ces merveilles. « Le christianisme, dit-il, a cru, il a aimé, il a compris; « en lui se sont rencontrés Dieu et l'homme, et il « faut se fier pour lui dans le mot même que l'É- « glise adresse à ses morts : « Qui croit en moi ne peut « mourir. » Il peut changer de vêtement; mais périr, « jamais. Il se transformera pour vivre encore. Il ap- « paraîtra un matin aux yeux de ceux qui croient

« garder son tombeau, et ressuscitera le troisième « jour (1). »

Telles sont les théories universitaires. Après avoir mûrement examiné les écrits de ceux qui sont à la tête de l'enseignement, il nous a paru qu'au milieu des divergences de détail qu'on rencontre dans leurs divers systèmes, ces idées étaient les points généraux dont ils conviennent. Nous les avons exposées sans passion, comme sans colère; nous avons cherché à ne rien affaiblir et à ne rien exagérer; et si l'on a des reproches à nous faire, nous espérons du moins qu'on ne nous accusera ni de mauvaise foi, ni d'inexactitude.

(1) Michelet. Hist. de France, t. II, p. 697 et 698.

CHAPITRE II.

—

DE L'APPLICATION DE CES PRINCIPES A L'ENSEIGNEMENT HISTORIQUE.

On a dit bien des fois que l'histoire devait rester étrangère à toute théorie, et que celui qui l'écrit et la raconte doit être libre de toute préoccupation et de toute arrière-pensée; mais on n'a peut-être jamais bien compris que par là on exigeait de l'homme l'accomplissement d'un devoir impossible. Quiconque s'est fait le biographe d'une nation ou de toute l'humanité, a plus ou moins exploité les événements qu'il a décrits, à l'avantage d'idées préconçues et préétablies.

Nous ne ferons donc pas un reproche aux historiens universitaires d'aborder le monde social avec un système arrêté à l'avance. Nous reconnaissons même qu'on ne peut juger sans cela aucun homme et aucune institution, et nous ne voulons pas retirer aux études historiques ce qui fait leur base et leur vie, pour les réduire au squelette hideux et décharné que présente toute chronique (1).

(1) Tout en faisant cette concession, on conçoit que notre intention n'est pas d'approuver les histoires écrites d'après des idées exclusives et particulières. Car, l'historien qui borne ainsi systématiquement son horizon, se met dans la nécessité

Mais si nous avouons qu'il faut à l'historien un but et des idées, on conçoit aisément que ce but et ces idées ne lui peuvent être inspirés que par les considérations qu'il a recueillies sur la nature et les destinées de l'individu. Voilà pourquoi il règne, entre les notions théoriques de la philosophie proprement dite et l'histoire, une relation très-intime. Les principes de l'une servent de point de départ à l'autre.

Ainsi la philosophie universitaire comprenant l'homme autrement que le catholicisme, elle doit nécessairement comprendre d'une autre manière l'humanité.

En effet, l'historien catholique qui croit à la révélation, et par conséquent aux rapports de communication de l'homme avec Dieu, ne peut voir dans le monde autre chose que l'action providentielle qui dirige tout vers la réalisation du plan qu'elle a fixé de toute éternité à l'humanité. Sachant que Dieu a manifesté à l'homme dès le commencement la mission qu'il avait à remplir, il interroge les traditions où sont conservés les souvenirs primitifs de ce sublime entretien, et à cette lumière il constate la marche du genre humain.

C'est ainsi qu'à ses yeux le monde est tranché nécessairement en deux parties par le sacrifice de Jésus-

de ne voir qu'une face des choses qu'il décrit, et par conséquent de juger toujours à faux. Pour être dans le vrai, il faut qu'on parte des principes généraux et universels qui embrassent l'humanité entière. Et, comme entre toutes les doctrines, il n'y a que le catholicisme qui renferme tous les temps et tous les lieux, il est évident qu'on ne peut, en dehors de ses principes, écrire l'histoire dans toute sa vérité et dans toute son étendue.

Christ. Avant son avénement, il voit les hommes écrasés sous le poids de leurs infirmités, s'enfonçant chaque jour davantage dans la corruption et l'erreur, et s'agglomérant enfin en vastes empires qui participent à la même vie matérielle. Tous ces vastes mouvements, il les interprète par l'idée divine qu'il lit dans les pages inspirées du livre révélé, et il fait tout converger vers le Verbe, comme vers le centre et le principe de toute chose.

Fidèle à sa pensée dans l'âge moderne, il continue d'étudier le développement du plan divin dans l'action permanente de la société chrétienne. L'Église devient sa lumière et son centre, et c'est autour d'elle qu'il fait tout graviter.

Cette pensée a été celle de tous les défenseurs du christianisme depuis saint Augustin jusqu'à Bossuet, et il n'est pas possible que celui qui étudie l'histoire avec des sentiments catholiques en ait une autre.

Mais ce point de vue ne peut être celui de la philosophie universitaire. Puisqu'elle ne croit pas à la révélation, et qu'elle ne reconnaît pas d'autre guide que la lumière de la raison, il serait même déraisonnable qu'elle allât ainsi puiser au sein de Dieu les principes qui la doivent diriger dans ses investigations historiques. Car la pensée divine n'est pas une chose qui se devine et qui se soupçonne. Comme personne ne connaît les secrets desseins de son semblable, de même, dit l'apôtre saint Jean, personne ne sait ce qui se passe en Dieu, sinon l'esprit qui l'anime.

Si son esprit ne se révèle pas, on ne peut donc affirmer d'une façon certaine le but qu'il s'est proposé en créant le monde, ce qu'il attend des hommes et la voie dans laquelle il les conduit.

Pour avoir quelques lumières sur ces points importants et se faire une idée quelconque des lois qui régissent le genre humain, on en est réduit alors à observer le *moi* individuel, à le disséquer pour en faire sortir le secours dont on est privé. La raison étant la seule autorité à laquelle on ait confiance, et les phénomènes psychologiques étant les seules données qu'elle exploite, il n'y a vraiment rien en dehors de ce cercle étroit qu'on puisse explorer avec succès.

Aussi, partant de ce principe, que tout est dans tout, et que l'humanité est renfermée tout entière dans l'individu, pour dresser ses théories historiques, la philosophie universitaire se contente-t-elle de pénétrer avec le scalpel de son analyse dans l'âme humaine pour en ramener tous les phénomènes à quelques lois générales qu'elle proclame comme les conditions de la vitalité de chacun de nous. Elle étudie ensuite le développement successif que reçoit l'individu, et elle précise avec la plus scrupuleuse attention toutes les phases que ce développement subit.

Quand elle a ainsi examiné l'homme dans les principes constitutifs de son organisation intellectuelle et morale, elle applique toutes ses lois à l'humanité, et elle en cherche la vérification dans l'histoire. Son triomphe même est dans la prétendue ressemblance qu'elle établit entre ces deux termes de comparaison, et elle veut que, par cette double méthode, l'histoire montre dans les grands événements la vérité de ses principes théoriques, et que ses principes théoriques démontrent à leur tour la vérité du système qu'elle applique à l'histoire. La science philosophique et la science historique sont deux flambeaux qui s'éclairent réciproquement en mêlant leur lumière.

Ainsi, comme la philosophie proprement dite établit que l'homme dans ses premières années a besoin d'être éclairé par la religion, qui lui communique la vérité par les sens au moyen du culte; de même l'histoire reconnaît que le monde à son aurore, et tous les peuples à leur enfance, ne connaissent la vérité que par la foi et ne la reçoivent qu'en mystère. Comme la philosophie permet à l'adolescent de rejeter insensiblement ce principe d'autorité pour ne plus croire qu'à sa raison, de même l'histoire pose en fait que les nations en grandissant ont besoin de se débarrasser des croyances qu'on leur a imposées à leur berceau, pour vivre ensuite d'une vie purement rationnelle. Enfin, la philosophie ne fait qu'applaudir au développement intellectuel de l'enfant qui lui permet de vivre de bonne heure, libre de toutes les observances dont la religion le surchargeait, et l'histoire exalte avec enthousiasme toutes les révolutions qui détachent les empires de la souveraineté de l'Église, pour favoriser en eux l'émancipation de la pensée et du libre examen.

On comprend qu'empruntant ses principes aux lois psychologiques qu'elle croit avoir découvertes dans l'individu, l'histoire ne peut plus faire acception d'aucune nation.

Le catholique éclairé par la révélation sait que parmi les divers peuples qui couvrent la terre, il y en eut un avant le Messie, que la Providence choisit spécialement pour être le dépositaire de sa vérité et l'instrument de ses desseins. Il ne le soumet donc pas à la loi générale qui régit toutes les nations. Il demande à ses traditions la mission particulière que Dieu lui a confiée, et il étudie et raconte les événements de sa

vie d'après un point de vue tout à fait exceptionnel.

Pour les temps modernes, il ne soumet point l'Église impérissable du Christ à la loi de décadence qui est le partage de toutes les sociétés terrestres. La foi lui apprend que cette société est surnaturelle dans sa constitution, dans son but et dans ses moyens d'action. Il n'assimile donc pas son histoire à celle de tous les peuples dont il cherche à connaître les changements et les transformations.

Ces distinctions basées sur les lumières de la révélation deviennent comme non avenues pour la philosophie universitaire, qui s'en tient exclusivement aux illuminations de la conscience individuelle. Toutes les nations sont égales devant les lois inflexibles qu'elle assigne à l'histoire, et on ne doit tenir compte, en dépit de la Providence, d'aucune mission particulière et d'aucun privilége.

C'est en effet ce que font tous nos historiens actuels. Quand ils ont à parler du monde ancien, ils rangent la nation juive parmi les autres nations, et lui ôtent tout ce qui la singularise. Ainsi tous les miracles qui ornent ses annales et qui sont la preuve la plus irrécusable de la surnaturalité de son caractère, sont passés sous silence, ou ils ne sont reproduits que pour être réduits à l'état d'un fait naturel; et quand on ne peut les resserrer dans d'aussi étroites proportions, on les assimile à des mythes. Par là, de toute l'histoire de ce peuple, on ne conserve que les traits généraux qui le confondent avec les autres peuples de l'antiquité.

Dans les temps postérieurs à Jésus-Christ, on dé-

pouille aussi l'Église de tout ce qui atteste la divinité de son origine. On ne voit dans l'établissement du christianisme qu'un événement produit par le mélange des doctrines grecques et orientales, et on explique les succès de sa propagation instantanée par le dégoût que le polythéisme inspirait, et le besoin universellement senti d'une religion nouvelle. La constitution de l'Église est représentée comme une organisation qui s'élabore péniblement au sein des révolutions qui l'entourent, et qui n'arrive à son perfectionnement qu'après six siècles d'épreuves, ayant subi pendant ce temps une multitude de transformations diverses. Après avoir expliqué ses commencements comme ceux de toute société humaine, on suppose qu'elle est soumise aussi à une loi de développement et de décadence, et qu'il viendra un temps où elle sera remplacée par une société religieuse enfantée par d'autres croyances et nourrie par d'autres principes.

Ici, comme parmi les Juifs, on refuse d'admettre les miracles, et on explique par la chaleur de l'imagination tous les dévouements et tous les sacrifices qui ont illustré les saints dans les divers siècles.

Quand on fait ainsi de la société du Christ dans tous les temps une société purement naturelle; quand d'ailleurs on dit que la révélation n'est que figure et poésie, il serait absurde de conserver quelque obéissance et quelque soumission envers une autorité quelconque. Dans ce système, les peuples étant égaux et les institutions se trouvant les mêmes, il n'y a personne qui ait le droit d'imposer aux autres sa croyance comme la seule vraie et la seule légitime.

Il ne faut donc pas s'étonner si toutes les doctrines

universitaires réclament contre le joug de l'Église, comme contre une servitude intolérable, un odieux despotisme. En traçant la marche de l'esprit humain, l'histoire écrite d'après ces idées n'a que des éloges pour tous les novateurs qui s'insurgent contre l'autorité religieuse. Il n'y en a pas un seul, quelles que soient ses infamies, qui ne soit excusé de tous ses défauts, en retour de ses audacieuses entreprises. On ne trouve pas de reproches assez graves pour ceux qui sanctionnèrent l'établissement de l'inquisition, et qui prêtèrent de quelque manière leur concours à la condamnation et au supplice des sectaires.

Au lieu donc d'improuver la religion d'aucun peuple, l'histoire, d'accord avec la philosophie universitaire, professe sur ce point l'optimisme le plus absolu. Comme la philosophie ne condamne aucun des systèmes émanés de la pensée humaine, de même l'histoire ne réprouve aucune croyance religieuse. Il lui semble que chaque religion universellement adoptée était la seule bonne pour les temps où le peuple s'y est attaché. Ainsi le naturalisme de l'Orient, l'anthropomorphisme des Grecs sont à ses yeux deux systèmes religieux également légitimes, et qui convenaient l'un et l'autre parfaitement aux peuples sur lesquels ils eurent de l'influence.

Les variations qui se sont rencontrées parmi les nations qui ont vécu en ces temps-là, et les variations qui existent encore actuellement parmi les peuples qui habitent la surface du globe, sont pareillement des faits nécessaires qui ont leur raison dans la modification du climat et dans la diversité des tendances nationales. Comme la philosophie universitaire

donne à tout individu le droit d'interpréter à sa façon le fond de vérité qui est déposé dans la société, et qui est réellement universel, immuable et impersonnel, de même l'histoire reconnaît à toutes les nations le droit de comprendre à leur manière la vérité religieuse, de se l'identifier et d'en faire la base de leur constitution. C'est pour cela qu'elle suppose que les opinions les plus divergentes peuvent coexister en divers lieux, sans que nulle part la vérité soit altérée.

Il est vrai que parmi les philosophes universitaires il y en a un bon nombre qui n'ont pas à eux de théories bien enchaînées. S'il s'en rencontre qui voient l'histoire sous l'aspect que nous indiquons, et qui ont dans l'esprit tous les éléments généraux de la systématisation que nous venons d'exposer, il y en a aussi qui désavoueraient peut-être les principes que nous avons émis. Mais qu'ils les professent ou non, il n'en est pas moins certain que ces principes sont une application rigoureuse et invincible de leurs idées spéculatives. Le génie de M. Cousin a saisi ces rapports et il les a publiquement proclamés.

Quoi qu'il en soit, une chose non moins incontestable, c'est que ceux même qui désavoueraient spéculativement ces données générales, sont nécessairement dominés par elles, quand ils écrivent les faits. Car, qu'on prenne une seule de ces histoires universitaires, qu'on la lise avec attention, et qu'on nous dise si la surnaturalité de l'Église n'y est pas méconnue. Ne dépouille-t-on pas l'histoire des Hébreux de ses miracles, et ne confond-on pas la nation privilégiée de Dieu avec les nations les plus vulgaires? A-t-on même pour ses livres le respect qu'on a généralement pour les annales et

les traditions de tous les peuples? Ne suppose-t-on pas que l'Église de Jésus-Christ s'est établie comme toutes les sociétés humaines? Ne s'efforce-t-on pas de trouver un changement considérable dans sa constitution? Admet-on son infaillibilité, et ne loue-t-on pas tous les sectaires qui travaillent à se soustraire à son joug? N'a-t-on pas des invectives pour tous les moyens qu'elle a employés pour conserver l'unité de foi? Enfin respecte-t-on ses décisions, et ne traite-t-on pas sans égard, ni respect, ceux qu'elle a décorés des honneurs de la canonisation?

Tous ces préjugés, soit qu'ils flottent dans les esprits sans un lien commun qui les unisse et les élève à la valeur d'une théorie, soit qu'ils se trouvent ensemble fortement enchaînés et rigoureusement systématisés, nuisent extraordinairement à la vérité historique. Ils obligent à supprimer une multitude d'événements établis et constatés par les règles de la plus sévère critique.

Ainsi tous les miracles qui se trouvent dans l'histoire sainte et dans l'histoire ecclésiastique sont des faits au moins aussi bien attestés que tous les autres. Néanmoins on les nie et on les supprime sans autre raison que le merveilleux qui les environne. Tout ce qui établit l'autorité de l'Église, toutes les preuves de sa mission surnaturelle et divine, on les passe également sous silence. Les uns le font par ignorance, les autres par mauvaise foi. Enfin on est contraint de tout fausser et de tout altérer pour ne pas démentir les idées qu'on s'efforce de faire triompher.

C'est pour ce motif que nous ne craignons pas de dire, que si, dans les ouvrages universitaires, les faits

politiques sont généralement racontés avec exactitude et intelligence, la partie religieuse n'est pas même médiocre. Dans tous, il y a de grossières erreurs qui dénotent peu d'entente de nos dogmes, et dans plusieurs on rencontre un mélange du sacré et du profane qui va jusqu'au blasphème. En vertu du principe qui reconnaît bonnes et légitimes toutes les religions, on associe le christianisme au polythéisme, on compare nos rits et nos sacrements aux cérémonies des païens, et il ne répugne pas de trouver dans la communauté des premiers chrétiens le type des phalanstères.

Outre cette déformation de l'histoire, qui est le résultat nécessaire de cette fausse méthode que la philosophie universitaire a accréditée, parmi les nombreuses conséquences funestes qui en dérivent, nous en signalerons deux principales. C'est que l'histoire devient par là nécessairement fataliste, et que, pour elle, la vérité n'a plus rien d'absolu et d'immuable.

On a reproché déjà bien souvent au chef de la philosophie universitaire, à M. Cousin, d'avoir introduit par ses leçons la fatalité dans l'enseignement historique. Nous ne pensons pas qu'on puisse le disculper de cette accusation, et nous croyons même que tout philosophe qui rejettera la révélation, et qui, malgré cela, voudra reconnaître dans le monde social des lois générales et permanentes, sera toujours conduit à cette erreur.

Car celui qui admet la révélation, soumet tout à la volonté divine, qui est libre dans son action, et qui n'imprime jamais au monde d'impulsion nécessitante. La loi qu'il reconnaît est la puissance d'un maître qui

dispose selon son gré de ses desseins et qui respecte en tout la liberté de ses créatures. Il n'y a donc là rien d'inflexible, rien d'absolu, ni de la part de Dieu, ni de la part de l'homme.

Mais quand il faut étudier en nous les lois qui président à l'humanité, et appliquer à l'histoire les seules données de la psychologie, c'est supposer que le monde tourne dans un cercle de fer, et que tous les événements qui s'accomplissent en lui sont nécessaires. C'est faire en un mot de l'histoire *à priori;* et l'on ne voit pas quel peut être le rôle de la Providence, quand on a ainsi posé cette inéluctable nécessité. Si on prononce encore son nom, on ne doit plus y ajouter le sens que le chrétien lui attribue, et on ne doit entendre par là que l'expression immuable et immobile de ces formules géométriques qu'on promulgue comme la raison fondamentale de toutes les existences.

Ce rigide *fatum*, cet implacable destin ne s'accorde d'ailleurs pas mal avec cet optimisme dont l'enseignement universitaire s'honore. Tout étant nécessité, il est évident que rien ne peut être condamné. Mais aussi en approuvant de cette manière toutes les idées qui ont rayonné dans la pensée humaine, on retire à la vérité ce qu'elle a d'absolu et d'invariable. Car s'il est juste de croire à la légitimité de toutes les religions, si le naturalisme et l'anthropomorphisme ont été, chacun en son temps, ce qu'il y avait de mieux à croire, il s'ensuit que la vérité religieuse est une chose qui se modèle d'après les circonstances de temps, de lieux et de climats. Tout dépend ici de l'arbitraire des imaginations populaires, et chacun est en droit de se faire un système religieux à sa guise. Plus il sera conforme

à ses goûts, à ses inclinations et à son caractère, et plus il sera vrai réellement.

Cette dernière conséquence, qui va ainsi à ne reconnaître dans la vérité qu'une valeur relative, est la plus funeste, parce qu'en pratique elle mène directement à l'indifférentisme universel. Car si l'on prétend que la vérité est changeante selon les générations, qu'elle se plie aux températures, qu'elle se façonne aux exigences et aux dispositions des diverses natures, et que pour ce motif elle a besoin d'être refaite à toutes les époques, nous espérons qu'on avouera sans peine qu'il serait insensé de se donner grand tourment pour une telle frivolité, et qu'il n'est même pas possible de s'attacher de cœur à ce qui doit être un jour remplacé et contredit. Autant ne croire à rien que de se fixer à quelque chose d'aussi mobile et d'aussi incertain. Voilà pourquoi l'incrédulité nous paraît être le dernier mot de toutes ces théories !

CHAPITRE III.

DE LA FAUSSETÉ DES DOCTRINES UNIVERSITAIRES.

Puisque les philosophes universitaires répètent sans cesse que l'épreuve la plus convaincante et la plus irréfragable pour une doctrine, c'est l'histoire, nous pourrions nous arrêter ici et leur dire : Nous venons d'appliquer vos théories à la marche de l'humanité, nous en avons cherché la vérification dans les faits, et nous avons établi que vous étiez obligés pour justifier ces théories, de fausser ou d'omettre tous les événements religieux qui sont du domaine de l'histoire sainte et de l'histoire ecclésiastique ; nous avons fait sentir que vous ne pouviez rester fidèles à vos principes sans tomber dans le fatalisme et sans dépouiller la vérité de son caractère absolu pour la rendre chose variable, d'une utilité et d'une puissance purement relative. Il n'en faut pas davantage pour démontrer qu'un système qui consacre de pareils excès ne mérite aucune confiance. La cause est donc déjà jugée contre vous, et il a suffi d'avoir posé nettement la question pour l'avoir résolue.

Néanmoins nous ne nous contenterons pas de cette preuve générale, quoique nous l'estimions sans répli-

que. Nous descendrons dans l'arène, et nous discuterons successivement toutes les espérances et toutes les prétentions de la nouvelle école.

En résumant ce que nous avons dit, on remarque que tout se réduit à quelques points fondamentaux. Ainsi on croit au progrès de l'humanité par la raison, on attend de ce progrès la ruine de tous les mystères, on suppose que la science, en régnant par l'évidence sur les intelligences, y détruira la foi avec le principe d'autorité qui la sanctionne, et on se promet une religion nouvelle qui unira par les clartés de la raison tous les hommes dans la même croyance.

Or, nous ne voyons dans ces quatre choses que contradictions et paralogismes.

I. D'abord on suppose que l'humanité a toujours progressé, et que telle est la loi unique qui dirige tous les mouvements et détermine toutes les révolutions dont elle a été le théâtre et la victime.

Avant tout, nous observerons que le fait n'est pas exact. Toutes les traditions nous révèlent au commencement du monde des lumières bien plus étendues que celles que nous rencontrons dans les âges postérieurs. Les intelligences paraissent plus vives, les imaginations plus riches et plus fécondes. On ne peut certainement pas citer en preuve du progrès le polythéisme et ses dégradations. Plus on remonte haut dans la chaîne des temps, et plus les croyances sont pures. Du moment où l'homme a quitté les traditions primitives pour suivre les vaines pensées de son esprit, on ne trouve jusqu'à Jésus-Christ qu'une décadence qui va toujours croissant. Les forces morales et intellectuelles du genre humain déclinent sans cesse, jusqu'à ce

qu'enfin l'homme avoue hautement son impuissance et crie vers son Dieu pour lui demander un sauveur.

Ensuite, quand il serait vrai que depuis le premier homme jusqu'à nous l'humanité a toujours progressé, les philosophes universitaires n'en seraient pas autorisés davantage dans leurs espérances. Car ils croient que la raison qui est en nous doit provoquer ce développement qu'ils attendent, tandis qu'il est prouvé par les faits que toutes les lumières nouvelles qui sont venues dans le monde y ont été introduites par le moyen de quelque révélation extérieure.

Ainsi les Juifs, qui, de l'aveu de tous, ont possédé pendant toute l'ère ancienne la plus haute doctrine et la plus parfaite morale, n'ont rien dû au raisonnement humain. Il est vrai que depuis leur premier ancêtre jusqu'au Messie ils ont marché. Toujours leur horizon s'est élargi, et ils n'ont cessé d'ajouter à l'éclat de leur flambeau. Mais ce n'est point à la science de l'homme qu'ils ont attribué ce bienfait. Tous les témoignages de leur histoire sont là pour attester qu'ils ont tout reçu du ciel par voie de révélation. C'étaient les prophètes, dont le ministère se perpétuait dans le sein de la synagogue, qui les initiaient aux secrets de Dieu et leur manifestaient les dogmes qu'ils avaient à croire et les préceptes qu'ils devaient pratiquer. Pour mériter la confiance, ils faisaient des prodiges, et interdisaient de cette façon tout doute sur la réalité de leur inspiration, en prouvant qu'ils étaient les ambassadeurs et les interprètes de Jéhovah.

Le christianisme, que chacun considère comme un degré très-élevé dans l'échelle du progrès social, ne reconnaît point une autre origine et n'avoue pas un

autre mode de formation. Loin d'être le fait de la science, la production de la raison, il s'est offert au monde dénué de tous ces appuis que les calculs humains invoquent. Son fondateur s'est dit Dieu de Dieu, lumière de lumière, et il s'est présenté comme le Verbe éternel du Père, descendu parmi les hommes pour allumer en eux le feu divin, qui est chaleur et clarté. Afin de persuader qu'il était tout par lui-même et qu'il n'avait nul besoin des choses créées pour exécuter son vaste dessein, il envoya des ignorants convertir à sa foi la Grèce savante et Rome civilisée. *Il s'est ri*, comme dit l'apôtre, *de la sagesse et de la prudence du siècle, et l'a réprouvée, et il a mis sa gloire à choisir ce qui était faible pour combattre ce qui était fort.*

Aussi le christianisme, conformément au judaïsme, ne regarda-t-il jamais sa doctrine que comme l'expression de la parole divine. En tout temps, il exigea que la raison s'y soumît, sans lui laisser à cet égard le moindre droit de contrôle.

Ce qui nous semble fort remarquable, c'est que ces idées, que l'étroite et simple investigation des faits nous dénonce, sont si fortement empreintes dans la constitution judaïque et dans le christianisme, qu'on ne les peut nier sans ébranler dans leurs fondements ces deux religions, et même sans s'établir en formelle contradiction avec toute l'histoire.

Car quel peuple fut moins rationaliste par caractère que le peuple hébreu? Dans toute l'antiquité, il est le seul dont l'existence nous soit entièrement et parfaitement connue. Et cependant en aucun temps nous ne le voyons, dans ses études scientifiques et lit-

téraires, emporté par cette manie de discussion et de raisonnement qui fatigua toutes les autres nations. Pendant que la Grèce s'enveloppe dans une infinité de nuageux systèmes, et que son imagination féconde se plaît à habiller dans ses lycées et ses académies, les mille rêveries qui sont tombées dans toutes les intelligences de l'Orient et des autres parties du monde, la Judée s'en tient à ce que ses ancêtres lui ont appris, et elle demeure obstinément attachée à leur croyance. Toujours une et toujours immuable, elle n'a point connu une autre philosophie que celle qu'on lit dans ses livres saints, et elle n'a point obéi à une autre autorité qu'à ses prêtres expliquant ses traditions. Dieu a parlé, l'homme n'a qu'à se soumettre; ce fut son raisonnement pour tous les temps et dans toutes les occasions.

Le christianisme non plus n'en fit jamais un autre; et, loin de se fier à la raison et de lui supposer toutes les forces dont les philosophes universitaires l'honorent, il ne l'a jamais jugée capable d'autres fonctions que d'être l'auxiliaire de la révélation, et de lui prêter humblement secours et appui, ainsi que fait le serviteur envers le maître.

Et certes, l'histoire en main, on ne voit pas qu'il se soit beaucoup trompé. Car en nous démontrant que tous les progrès de l'humanité sont le produit d'une révélation extérieure, l'expérience du passé nous apprend du même coup, que la raison livrée à elle-même n'a jamais suivi qu'une direction rétrograde. Voyez, en effet, toutes ces populations du monde ancien qui se sont séparées des traditions conservées par le peuple juif, et dites ensuite le rôle qu'elles ont joué avant

Jésus-Christ. Leur histoire n'est-elle pas une perpétuelle décadence? Les croyances ne s'y sont-elles pas continullement affaiblies, dégradées, en se métamorphosant en une infinie multitude de misérables superstitions? Sous le rapport moral, n'ont-elles pas subi dans la même proportion, une dégradation toujours plus repoussante? Les crimes n'y ont-ils pas été et plus monstrueux et plus communs? Et à la fin le sentiment moral ne s'est-il pas si profondément éteint, qu'on appelle vertus de dégoûtantes infamies, lumières d'obscures ténèbres?

Dans le monde régénéré par la croix et le sang du Christ, considérez aussi ce qui s'est fait, et racontez-nous, la main sur la conscience, ce qui se passe en ce moment-ci parmi les hommes. N'est-il pas vrai que dans l'âge moderne, la civilisation a toujours été en raison directe des rapports que les peuples ont eus avec le christianisme, c'est-à-dire, avec la seule religion qui soit réellement révélée et qui vive par le principe d'autorité? Les nations qui l'ignorent sont à l'état sauvage ou barbare, et celles qui se sont séparées de lui, après l'avoir connu, marchent vers leur ruine. Toute l'histoire de nos temps est là, pour attester que quand un peuple veut vivre à son compte et s'en tenir aux seules lumières de sa raison, au lieu de progresser, il s'affaiblit tous les jours et périt enfin d'inanition et de misère.

Si la philosophie du jour s'en fût rapportée à l'analogie, de l'appréciation juste et précise des faits, elle n'aurait pas conclu que le mouvement en avant qu'elle espère serait l'œuvre de l'activité de la raison humaine. Elle eût cru au contraire que cette révélation nouvelle,

comme toutes celles qui l'avaient précédée, serait l'effet d'un principe extérieur, et que la raison lui serait subordonnée. Et si ses espérances n'avaient pas pour cela cessé d'être des illusions, du moins elle se fût accordée avec elle-même, et eût évité de tourner dans un cercle perpétuel d'inconséquences et d'équivoques.

II. Mais quand le progrès du genre humain par la raison serait une chose aussi vraie qu'elle est fausse, il n'aurait pas fallu avancer qu'en s'élevant dans une région supérieure à celle qu'il habite, l'esprit de l'homme n'aurait plus rencontré de mystères, et qu'il aurait joui de l'évidence sur tous les points. Car il y a là encore une erreur qu'on a peine à comprendre dans des philosophes aussi versés dans les sciences métaphysiques que ceux qui se font les garants de cette vaine espérance. Il faut vraiment ne pas savoir la cause et l'origine des mystères et n'y avoir point réfléchi, pour hasarder une pareille idée, sans craindre de compromettre sa réputation de penseur.

Qui ne comprend, en effet, que l'obscurité des mystères ne provient point du tout de la nature des choses qui en sont l'objet? Quoi de plus lumineux, quoi de plus évident que Dieu en lui-même, puisqu'il est la source et le principe de toute lumière, de toute clarté et de toute évidence? Et cependant, quoi de plus incompréhensible et quoi de plus mystérieux? Accablée sous le faix de l'éclat et de la gloire qui s'échappe de son infinie beauté, notre intelligence ne peut se fixer en face un seul instant, et elle demande qu'il le voile pour qu'il lui devienne accessible. C'est comme l'œil de notre corps, qui est trop faible pour soutenir la lumière directe du soleil, et qui a besoin, pour exa-

miner son disque étincelant, de le regarder à travers quelque chose de terne et d'obscur.

Notre faiblesse est donc la seule cause de la difficulté que nous éprouvons à pénétrer la nature de Dieu et les rapports qui existent entre lui et nous. Or, à moins de changer notre esprit et de nous donner d'autres facultés de comprendre et de connaître, nécessairement il y aura pour nous du mystère dans toute croyance. Et même, plus les vérités religieuses obtiendront de développement, plus elles étonneront notre intelligence, et plus elles nous forceront à nous perdre et à nous abîmer dans leur infinie profondeur. Dieu en se rapprochant de nous, pour ainsi dire, et en nous découvrant ses lumières avec plus de libéralité et de magnificence, ajoutera encore à l'éclat que nos regards étaient déjà impuissants à supporter, et deviendra de plus en plus difficile à pénétrer, pour notre pauvre et débile raison. C'est le soleil qui est placé plus près de nous, et que nous pouvons d'autant moins observer, que sa lumière est plus éclatante et ses rayons plus ardents.

Tel fut en effet le résultat du développement que le christianisme apporta au judaïsme. Dieu et l'homme furent mieux connus, et leurs rapports furent plus profondément compris. Mais aussi le symbole du chrétien renferme un bien plus grand nombre de mystères que celui de l'Israélite. Sur Dieu, par exemple, il n'y avait guère de mystérieux, pour les enfants de Juda, que le dogme de la création. Les attributs divins, tels qu'ils les concevaient, la raison s'en rend compte et se les démontre facilement. Mais maintenant le chrétien doit croire non-seulement au Dieu créateur, mais en-

core au Dieu en trois personnes, au Dieu fait homme, souffrant et mourant pour le monde entier, au Dieu s'immolant perpétuellement sur un autel pour les péchés de la terre, et au Dieu sanctificateur dispensant la grâce par les sacrements. Que de mystères nouveaux! Tous assurément nous font mieux connaître la sagesse, la bonté, la puissance et toutes les perfections de Dieu, mais tous aussi obligent notre raison à se courber plus humblement devant celui qu'elle adore et à mieux reconnaître qu'elle n'est, selon l'expression de saint Augustin, qu'une région d'indigence et de misères.

C'est pourquoi, s'il se faisait une révélation nouvelle, il ne faudrait pas s'attendre à voir la raison saisir le sceptre et monter sur le trône pour dominer en reine toutes les lumières qui éclaireraient alors le monde. A moins de substituer à nos facultés des facultés plus fortes et plus étendues, nous serions au contraire plus vivement convaincus de notre infirmité, et à mesure que nous nous enfoncerions plus avant dans l'immensité divine, nous comprendrions mieux que nous ne sommes rien, et nous nous trouverions plus prêts à faire le sacrifice de notre faible intelligence, pour ne marcher qu'au grand jour du soleil de la révélation elle-même. Le principe d'autorité gagnerait donc en puissance, et cette liberté d'examen individuel qu'on réclame comme l'une des plus hautes prérogatives de la raison humaine, perdrait faveur dans la même proportion, et l'on verrait plus parfaitement combien les pensées sont erronées de ceux qui veulent que ce soit là le moyen que la Providence nous a départi pour nous diriger ici-bas.

III. La légitimité de cette conséquence si simple et si naturelle se comprend d'elle-même, et nous fait sentir combien fausses sont les prétentions des philosophes universitaires, quand ils se reposent sur le développement de la raison, pour établir que la science un jour remplacera l'autorité, et que la philosophie sera substituée à la religion. Car le principe d'autorité qui sert de base à la foi et au sentiment religieux a le droit de s'imposer à l'humanité, ou bien il ne l'a pas.

Si l'on admet qu'il est en soi une chose légitime, nécessairement l'homme, en amassant de nouvelles connaissances et en s'enrichissant de nouvelles lumières, devra toujours mieux saisir la force des preuves et des témoignages qui le démontrent et l'appuient. La science véritable ne peut tourner qu'à la gloire de la vérité ; et si la religion est vraie et que ses enseignements soient certains, plus on s'instruira, et plus on aura de respect et de vénération pour elle. Au lieu de repousser son joug comme une servitude odieuse, et de refuser obéissance et soumission à ses lois, sous prétexte qu'elles sont arbitraires, on ne verra là que l'expression de la volonté divine, et on acceptera ses dogmes et ses préceptes comme venus de Dieu même.

Si, au contraire, et c'est la pensée des philosophes du jour, on n'accorde au principe d'autorité qu'une légitimité relative, si on prétend que la religion qu'il consacre n'est indispensable qu'à l'enfant dont la raison n'est pas formée, et aux gens du peuple dont l'intelligence n'est pas ouverte, qu'on y prenne garde; par cette distinction chimérique, on détruit l'unité du monde social, et on le divise en deux classes que l'on soumet à deux façons de vivre différentes. Cette divi-

sion est en elle-même une impossibilité, et elle ne peut enfanter que de lamentables désordres.

En effet, il n'est pas besoin d'y réfléchir longtemps pour concevoir que ces deux catégories distinctes ne peuvent ainsi subsister. Car la soumission à l'autorité est une contrainte pour la nature, tandis que vivre par la raison et ne prendre conseil que de ses lumières, c'est quelque chose qui nous flatte et que nous ambitionnons. Nous nous croyons plus grands quand nous pouvons nous dire : « Maintenant il t'est donné de te passer de tous ceux qui t'entourent. Tu as assez d'expérience pour te conduire, tu as des connaissances assez étendues pour t'éclairer et te diriger toi-même. Dis donc arrière à toutes ces entraves qu'on t'a mises jusqu'aujourd'hui. Aie confiance en toi-même, marche seul et sans appui. » Voilà pourquoi nous nous sentons constamment inclinés par notre nature à favoriser notre élargissement et notre émancipation.

Or, si le principe d'autorité n'est qu'une chose de circonstance dont l'homme se doit affranchir aussitôt qu'il est éclairé, qui voudra y rester soumis? L'enfant et le peuple consentiront-ils à se courber sous ce joug parce qu'on leur dira que c'est un frein nécessaire à l'âge de l'un et à la position de l'autre? S'il est reconnu que tous ces liens ne sont faits qu'à l'usage des ignorants, et si l'on admet, comme l'a si bien dit M. de Lamennais, « que la religion n'est qu'un luxe dont on « amuse le peuple, qui voudra être peuple et s'impo- « ser des devoirs pénibles, pour acquérir la flatteuse « réputation d'un sot? Chacun prenant modèle sur la « classe au-dessus de soi, pensera s'élever en ne « croyant pas, et n'en répétera pas moins, d'un ton

« dédaigneux, que la religion est nécessaire au peuple. « Les grands la renverront avec mépris aux magis- « trats, les magistrats à la bourgeoisie, la bourgeoisie « aux artisans, les artisans aux simples manœuvres, « et ceux-ci aux derniers mendiants, de qui elle essuiera « les rebuts. Semblable à ces messagers divins, dont « il est parlé dans nos saints livres, cette fille du ciel, « étrangère au milieu de la société, et y cherchant en « vain un lieu de repos, sera réduite à s'asseoir sur les « pierres des places publiques, entourée d'une foule « moqueuse, qui rougirait de lui offrir un asile hos- « pitalier (1). »

Ici se présentent en foule les anomalies les plus sanglantes; les contradictions se pressent de toutes parts, et il est impossible d'accorder un seul instant la philosophie nouvelle avec elle-même.

Ainsi, elle dit que la religion est un élément nécessaire à l'humanité, que la famille ne peut exister sans elle, que les nations sont dans l'impuissance de vivre sans son concours, qu'il faut son frein à ceux qui gouvernent pour maintenir les masses dans le devoir; et cependant, tout en faisant ces aveux, par là même qu'elle limite son influence au peuple et à l'enfant, elle rend nulle son autorité dans le monde entier. Elle loue le christianisme pour son passé, et elle exalte le dévouement de tous ses ministres qui ont sacrifié leurs veilles, leurs jouissances et leur vie pour faire pénétrer dans les peuples leurs sublimes enseignements, et pourtant si elle était conséquente avec elle-même, elle devrait blâmer tout le passé des sociétés modernes et

(1) De Lamennais. Essai sur l'Indifférence, ch. III, p. 93.

accuser l'Église, qui les a formées, de les avoir poussées dans une fausse voie.

Car s'il est vrai que le progrès de l'humanité consiste dans la substitution de la science à l'autorité, dans l'extension du règne de la philosophie sur les intelligences et dans l'affaiblissement proportionnel de la religion, il est clair que les prédicateurs de la vérité évangélique n'ont fait qu'apporter une entrave à la marche de l'humanité. En appuyant exclusivement sur la valeur de l'élément religieux, en le faisant prédominer sur tout le reste, ils ont toujours de plus en plus enfoncé le monde dans cette obscurité et dans ces ténèbres, d'où ils auraient dû le tirer.

Bien que les nations n'aient pu, d'après la doctrine que nous combattons, être tout d'un coup arrachées à leurs vieilles habitudes de servitude et d'obéissance passive, néanmoins si l'homme est appelé à vivre ici-bas à la lumière de sa seule raison, il aurait fallu ne pas représenter aux peuples la soumission à l'autorité comme l'état normal et la condition essentielle de tous les individus. Le christianisme n'ayant jamais enseigné d'autres doctrines, il est évident que, du point de vue où les philosophes universitaires sont placés, ils ne devraient avoir que des reproches à lui adresser, et qu'ils ne peuvent louer ses œuvres sans condamner leurs propres spéculations.

Nous ferons ensuite observer que quand on réduit la religion à n'être qu'un aliment bon pour le peuple et les enfants, on déshonore nécessairement tout ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé parmi les sociétés de la terre, le sacerdoce. Comment voulez-vous en effet qu'il y ait encore quelque chose de digne et

de respectable dans les fonctions qu'exerce le ministre de la religion, si la religion n'est pas une autorité obligatoire pour tous? Si elle n'est qu'un leurre dont on profite pour subjuguer les enfants et les ignorants, celui qui met son esprit et ses talents au service de ce qu'il sait n'être qu'une pieuse fraude, une utile imposture, est-il autre chose qu'un acteur de théâtre qui joue le rôle qu'on lui a assigné pour l'avantage du public? Comme il ne peut exercer d'influence sur les peuples et les enfants qu'en persuadant à l'un et à l'autre qu'il croit réelles et incontestables toutes les vérités qu'il leur annonce, comme il est incapable de leur donner la foi, s'il ne leur prouve par ses paroles et par ses œuvres qu'il l'a lui-même, il s'ensuit donc que toute sa vie doit être nécessairement une lâche et plate hypocrisie.

Certes, quand une doctrine est amenée de conséquence en conséquence à blâmer ainsi tout ce qu'il y a eu de plus grand et de plus auguste dans le monde entier, quand il lui faut condamner les dévouements les plus purs et les œuvres les plus saintes au moins dans leur intention et dans leur but, quand elle fait des dignités et des fonctions les plus vénérables un manége ridicule qui vit d'hypocrisie et qui autorise l'imposture, il n'est pas nécessaire d'aller plus avant pour la juger avec pleine connaissance de cause; il est certain qu'elle ne peut enfanter que le trouble et le désordre dans l'humanité, et par conséquent que la vérité ne réside point en elle. En dégradant la religion dans son essence, dans ses œuvres et dans ses ministres, elle désunit la société et n'en fait qu'une ruine.

IV. Néanmoins, l'unité est la merveille que la philosophie universitaire ne cesse de nous promettre.

Nous l'avons entendue nous crier que quand se serait accomplie la transformation religieuse qu'elle espère, l'évidence mettant tout le monde en possession de la vérité, on aurait tous alors les mêmes pensées, et on s'embrasserait au sein de la même lumière dans une commune et fraternelle étreinte.

Ces espérances qui couronnent tous les rêves de ces hommes qui prophétisent la ruine du catholicisme, nous semblent si déraisonnables et si étranges, que le crédit qu'elles ont obtenu près des esprits les plus distingués de notre époque nous paraît à lui seul un profond mystère : car on ne peut admettre une pareille chose, sans s'établir en opposition directe avec le sens commun de tous les siècles.

Qu'on ouvre en effet l'histoire, qu'on pénètre dans le labyrinthe de tous les systèmes que la raison humaine a créés, et qu'on nous dise si chez toutes les nations cette même raison n'a pas sans cesse enfanté des illusions et des chimères, et si elle n'a pas compté toutes ses innovations par autant d'erreurs. Est-il un peuple qui n'ait trouvé le doute et la mort dans les présomptueuses hypothèses qu'elle a créées, loin d'y puiser la force et la vie ? Est-il un homme qui ait traversé toutes ces régions de ténèbres sans ressentir un profond dédain pour tous ces systèmes aussi vagues qu'incohérents, et sans répéter après Rousseau : « J'ai consulté les philosophes, j'ai feuil-« leté leurs livres, j'ai examiné leurs diverses opinions : « je les ai trouvés tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, « même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant « rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des au-« tres ; et ce point, commun à tous, m'a paru le seul « sur lequel ils ont tous raison. Triomphant quand ils

« attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si « vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; « si vous comptez les voix, chacun est réduit à la « sienne; ils ne s'accordent que pour disputer (1). »

Mais ce qui était vrai des philosophes avant Rousseau, n'est peut-être plus vrai des philosophes qui sont venus après lui. A force de répéter qu'il ne fallait rien condamner ni détruire, mais qu'on devait au contraire faire servir ses travaux à tout concilier et à tout unir, M. Cousin et son école ont sans doute trouvé un remède à cette impuissance. S'accordant *pour établir* et non *pour disputer*, ils ont su probablement faire cesser toute division dans le champ de la science, et rendre ainsi vraisemblable la réalisation de cette grande unité qui leur paraît devoir être la gloire et la lumière de l'avenir.

La chose serait à désirer pour l'honneur de leur système; mais malheureusement il n'en est pas ainsi. Lorsqu'on passe en revue les immenses travaux de M. Cousin lui-même, on remarque avec peine qu'il n'a rien pacifié. Loin de là; sur tous les points de philosophie qu'il a traités, au lieu d'arrêter les divisions et les controverses, il les a généralement accrues, en ajoutant son opinion particulière à une foule d'autres opinions qui existaient avant lui. On le trouve même dans tous ses ouvrages soutenant partout les idées les plus étranges et les plus exclusives.

Ainsi quand il s'agit de méthode, il n'en reconnaît point d'autre légitime que la méthode d'observation, et il exige que le philosophe appelé à révéler à l'homme

(1) Émile, t. III, p. 17.

ses destinées et les moyens de les accomplir, ne fonctionne point autrement que le physicien qui se propose de rendre compte des phénomènes de la nature dont il est nécessairement l'immobile et froid spectateur. — En psychologie, il veut que l'homme soit composé de trois pièces, dont deux, la raison et les sens, sont mues fatalement, et dont la troisième, la volonté, est le siége unique de la personnalité, parce qu'elle est la seule puissance en nous qui soit douée de liberté. Il suppose la raison purement impersonnelle, la regarde comme une portion de la Divinité, et ne craint pas, à ce compte, de dire que quand nous pensons, quand nous raisonnons, c'est Dieu qui pense et raisonne en nous. Nous ne prenons aucune part à cette action, et c'est pourquoi nous ne pouvons en avoir la responsabilité. De la même manière, dans la sensation il prétend que nous sommes les esclaves de la nature ; et il condamne quiconque refuse de placer avec lui la liberté de l'homme dans l'action que la volonté exerce entre cette double fatalité des sens et de la raison.—Son Dieu, qu'il forme à l'image de l'homme, est tout à la fois Dieu, nature et humanité. Il ne conçoit pas qu'il soit un seul instant sans produire, et il reconnaît que la création est éternelle comme lui. Un créateur, des choses créées, un rapport entre ces deux termes, voilà ce qu'il proclame nécessaire dans l'être absolu, et c'est ce qu'il salue comme la trinité que tout homme doit vénérer, insultant à celui qui refuserait d'adhérer à cette nouvelle découverte de la science. — Cette formule de l'infini, du fini et de leurs rapports, est la loi qu'il applique à l'humanité. Se vantant de faire son histoire *à priori*, il lui assigne à l'avance toutes ses périodes de dévelop-

pement. Il ne la comprend que comme une géométrie inflexible qui a ses lignes déterminées nécessairement. L'infini d'abord, puis le fini, et enfin le rapport de l'un à l'autre, telles sont les trois seules époques qui la divisent et qui la peuvent diviser. — Dans l'histoire de la philosophie, il introduit le même fatalisme que dans la philosophie de l'histoire. Malgré toutes les contradictions et toutes les variations qui ont traversé la science mobile de la philosophie, il avance qu'il ne peut y avoir que quatre systèmes: le matérialisme, le spiritualisme, le mysticisme et le scepticisme, et que ces quatre systèmes se trouvent nécessairement à toutes les époques de la science. Pour le prouver, il analyse les conceptions de tous les philosophes des divers temps et des divers pays, et de gré ou de force il les enchâsse dans l'une de ces catégories préalablement préparées.

Or, pense-t-on que tout cela soit de nature à concilier bien des doctrines opposées ? Le christianisme, par exemple, dont M. Cousin veut que la science ne soit que l'interprète, peut-il accepter une philosophie qui fait de la raison humaine une portion de l'essence divine? Et quand il dit que cette raison *est à la lettre une révélation, une révélation nécessaire et universelle, qui n'a manqué à aucun homme, et a éclairé tout homme à sa venue en ce monde : Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum;* quand il ajoute *qu'elle est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme*, ce λόγος *de Pythagore et de Platon, ce Verbe fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble* (1), pense-t-il, de bonne foi, qu'il y ait

(1) Expressions de M. Cousin, préface de 1826.

entre ces blasphèmes et le dogme catholique de l'Incarnation le moindre rapport? Quand il fait une trinité de l'incréé, du créé et de leurs rapports, est-ce sérieusement qu'il s'estime en droit d'affirmer, comme il le dit, du haut de l'orthodoxie chrétienne, qu'il ne fait qu'établir scientifiquement l'un des articles de la foi que l'Église enseigne? Non, philosophe, l'homme, tel que vous le comprenez, n'est pas l'homme tel que l'Église catholique nous le fait connaître, et la trinité que vous enseignez n'est pas la Trinité qu'elle enseigne. Elle croit en un Dieu en trois personnes égales en tout, et distinctes quoique ne formant qu'une seule essence, et loin de regarder le fini ou le créé comme l'un des termes de cette auguste Trinité, elle croit que la création est un fait libre qui s'est accompli dans le temps et auquel les trois personnes divines ont pareillement concouru. Rejetant tout ce fatalisme que vous établissez dans l'homme et dans Dieu, elle ne peut le souffrir dans l'humanité. Elle le condamne donc dans la philosophie de l'histoire et dans l'histoire de la philosophie, tel que vous l'y avez introduit, et elle ne pourrait, en aucune façon, transiger avec vos doctrines, sans se détruire elle-même.

Mais M. Cousin est si éloigné d'avoir réussi à concilier ensemble les théories étrangères, qu'il n'a pas même su s'entendre avec lui-même. Ayant subi toutes les transformations en passant par tous les systèmes, ce n'est pas une médiocre difficulté de retrouver M. Cousin parcourant sa période kantiste et alexandrine dans M. Cousin parcourant sa période hégélienne et éclectique. Il a assez souvent parlé d'observation pour qu'on sache que telle est sa méthode; mais quant

à la manière de l'appliquer, c'est une chose dont tous ses disciples disputent, et dont ils disputeront encore longtemps. Il soutient que notre raison est une incarnation de la Divinité, le Verbe fait chair, et cependant il admet qu'elle est sujette à erreur. Qui jamais a compris qu'étant sous une double influence de fatalisme pour les sensations et les idées, nous puissions malgré cela rester libres? Dieu crée nécessairement, dit-il; Dieu, l'homme, la nature, tout cela est Dieu, ce sont autant de rayons partant d'un même centre et aboutissant à une même circonférence; et après ces assertions étranges, il se défend d'être panthéiste et repousse ce système comme une grande et lamentable erreur. Il emploie toutes les ressources de son éloquence et de son talent à faire comprendre que l'humanité est soumise à une loi inflexible ; que le temps, le climat sont autant de forces qui nécessitent son action; que les hommes ne sont que des instruments passifs mis en œuvre par une énergie secrète et cachée qui les commande impérieusement; et, comme dirait M. de Maistre, avec la même plume et la même encre, il s'emporte contre ceux qui voudraient l'accuser de fatalisme. Il ne cesse de répéter que l'esprit humain va toujours en avant, et en traçant l'histoire de la philosophie ou des opinions humaines, il nous montre l'homme nécessairement enfermé entre quatre systèmes, de sorte que tous ses travaux ne peuvent servir qu'à confirmer ces quatre aberrations. Il est fatalement condamné à faire progresser continuellement le matérialisme, le spiritualisme, le mysticisme et le scepticisme, sans que jamais il puisse rencontrer la vérité quelque part.

Démêle ce chaos et explique ces contradictions qui pourra : pour nous, témoins de toutes ces discordances, nous ne pouvons nous empêcher de comparer, d'après M. Pierre Leroux, le chef de la philosophie universitaire à un très-habile ouvrier qui s'en irait voyager chez les autres nations, et rapporterait de toutes sortes de machines qu'il aurait vues des pièces très-belles et admirablement taillées, mais sans avoir précisément pu deviner le lien qui, dans les modèles, en faisait des machines (1). Éclectique; dans ce qu'il nous a montré on reconnaît qu'il a emprunté de bien du monde et qu'il a puisé dans bien des systèmes. Kant, Fichte, Schelling, Hégel, Platon, Descartes, etc., philosophes anciens et modernes, allemands et français, presque personne n'a été épargné; mais ces pièces réunies ne jouent point ensemble et ne forment aucun mécanisme.

Cette perpétuelle discordance dans le système de M. Cousin prouve que la raison est maintenant ce qu'elle a toujours été. Il ne lui est pas donné de tout expliquer et de saisir les rapports de toute chose, fût-elle même du génie. Nécessairement dans toutes ses conceptions il y aura d'immenses faiblesses et d'insoudables lacunes. C'est pour cela que jamais elle n'aura assez de puissance pour réunir tous les hommes sous sa loi. La pensée d'un individu lui restera personnelle, et elle n'aura jamais assez de force pour emporter l'assentiment de tous ses semblables. Nulle part l'homme de génie lui-même ne pourra réussir à faire plus qu'une école, c'est-à-dire à s'entourer de quelques

(1) Encyclopédie nouvelle, art. Éclectisme, § IV.

hommes qui admireront l'étendue de ses connaissances, sans pourtant accepter encore pleinement toutes ses pensées. Aussi jugeons-nous qu'il est impossible, comme on le rêve aujourd'hui, de réunir tous les hommes dans une même croyance, quand on leur dit de s'en tenir aux seules lumières de la raison, et nous pensons qu'il n'y a pas un homme de bonne foi qui ne convienne avec nous que l'école nouvelle, en se berçant dans de telles espérances, vit uniquement d'illusions et se repaît de chimères.

CHAPITRE IV.

—

DES CONSÉQUENCES DES DOCTRINES UNIVERSITAIRES PAR RAPPORT AU CHRISTIANISME ET A TOUTE ESPÈCE DE RELIGION.

Condorcet l'a dit : « Toute religion qu'on se permet « de défendre comme une croyance qu'il est utile de « laisser au peuple, ne peut plus espérer qu'une agonie « plus ou moins prolongée (1). » Du moment où la philosophie universitaire a publiquement avoué qu'à ses yeux la religion en général n'était que pour les masses, on peut donc dire qu'elle a par là même réduit à l'agonie tout ce qu'il y a de vie religieuse dans l'humanité. Toutes les considérations que nous avons faites jusqu'à présent sur les principes qu'elle soutient, ont mis parfaitement en lumière la légitimité de cette conséquence.

Mais l'accusation est si grave, elle assume sur les auteurs d'un pareil enseignement une responsabilité si haute et si redoutable que jamais ceux qu'elle charge n'ont voulu avouer que tels soient les résultats sanctionnés par leurs principes. Ils en sont si loin qu'ils ont constamment fait effort pour démontrer qu'en philosophie et en religion la vérité restait la même, et qu'il n'y avait de différence que dans le développement nécessité par les facultés de l'individu passant d'un âge

(1) Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain.

à un autre. Ils ont répété jusqu'à satiété que la philosophie et la religion n'étaient point ennemies, et qu'elles avaient au contraire mission d'enseigner à l'humanité la même croyance, comme deux sœurs; que l'une et l'autre étaient filles du Ciel, et qu'elles parlaient chacune un langage, afin de se proportionner aux intelligences qu'elles éclairaient.

Tout cela a déjà plus ou moins été réfuté par ce qui précède. Malgré cela, nous ne craindrons pas d'entrer dans de nouveaux détails pour dévoiler toute la frivolité de cette ingénieuse hypothèse. Il s'agit ici d'une chose si importante, qu'il nous semble qu'on ne peut pas trop s'y arrêter pour la juger et la pénétrer complétement.

D'abord, pour ce qui est du catholicisme, il est facile de concevoir qu'il ne pourrait subir la transformation qu'on lui impose sans périr. Car il ne s'agirait pas seulement de développer plus largement toutes les parties de son enseignement, comme il a lui-même développé celles du judaïsme qu'il a remplacé, il faudrait encore pour cela bouleverser de fond en comble sa constitution.

En effet, quand le Christ vint accomplir la loi mosaïque et lui donner son dernier perfectionnement, il ne se posa point en contradiction avec la synagogue; il en respecta au contraire toutes les parties essentielles et fondamentales, et se dit envoyé pour mettre la dernière pierre à l'édifice commencé par les prophètes. Ainsi Moïse n'avait donné à Israël les préceptes de la loi et les cérémonies du culte qu'au nom du Dieu dont il était le ministre, et il avait commandé à chacun d'y être fidèle à ce titre; le Christ également ne parla aux

hommes que comme l'organe de son Père Éternel, et confessa qu'en tout il n'était que le ministre de sa volonté. Moïse avait dit aux juifs de se conduire d'après les conseils des prêtres, qui étaient les interprètes de la loi et qui avaient charge de promulguer les oracles qu'ils avaient recueillis de la bouche de Jéhovah; le Christ aussi ordonna à ses disciples d'être soumis aux prêtres et aux apôtres qu'il établit pour remplacer le sacerdoce d'Aaron, et il confirma le principe d'autorité, en faisant un devoir à chacun de respecter les décisions de l'Église, comme émanant de l'Esprit-Saint. Enfin la religion des juifs étant figurative et prophétique, et annonçant de toutes les manières l'établissement futur du christianisme, la réalisation de cet événement ne servit donc qu'à démontrer la vérité de sa doctrine.

Si les espérances dont font si grand bruit tous nos hommes de progrès devenaient une réalité, il arriverait au contraire que leur succès serait une preuve de la fausseté du christianisme; car, d'après les promesses de son fondateur, le christianisme doit braver tous les siècles et résister aux attaques de tous les hommes. Son principe essentiel et fondamental est le principe d'autorité. Au lieu de croire à la raison et de la supposer capable de suffire par ses seules forces à guider l'homme, l'Église prétend au contraire que cette même raison est faible, faillible, et que, sans le secours de la révélation, elle ne peut éclairer qu'un horizon étroit et borné. Elle part de ces idées pour prouver la nécessité des mystères et pour démontrer qu'il n'est pas en nous de percevoir distinctement l'infini et ses at-

tributs, sans qu'il y ait toujours là une profonde et impénétrable obscurité.

Or, si la raison exécutait un jour toute la tâche qu'on lui mesure, le christianisme n'essuierait-il pas un démenti formel sur les points mêmes qui sont la base de son symbole depuis plus de dix-huit siècles? Que penserait-on d'une religion qui a dit la raison impuissante à conduire le monde, quand elle est réduite à ses propres ressources, si on voyait cette même raison guider victorieusement l'univers à la lueur unique de son flambeau? Que dirait-on d'une religion qui a enseigné que la connaissance de Dieu et des choses de Dieu ne peut exister ici-bas sans mystère, si l'on voyait tout à coup le genre humain jouissant par voie d'évidence de toutes les vérités de l'ordre le plus élevé? Ne serait-on pas obligé de confesser qu'elle n'a eu aucune notion exacte ni sur Dieu ni sur l'homme? Ne faudrait-il pas par conséquent la repousser comme une des grandes erreurs qui ont abusé l'humanité? Non, du jour où ces principes prévaudraient, le christianisme n'existerait plus. Il n'aurait pas seulement été transformé, mais il serait anéanti; car il n'y a rien de commun entre lui et cette religion qu'on annonce comme l'espoir de l'avenir. Idées, doctrines, moyens d'existence, autorité, tout serait complétement opposé et contradictoire.

D'ailleurs, dès maintenant en essayant à ce prix de s'unir avec la foi, la science attaque le christianisme et le sape dans ses fondements; car qu'est-ce que cette religion qu'on dit n'avoir plus que quelques années à vivre? Que signifient ces vieux dogmes dont on se débarrasse avec empressement et dont on cherche à débarrasser les autres? De quel poids sont ces enseigne-

ments qu'on dénigre avec complaisance et qu'on essaye de discréditer universellement? En les renvoyant au peuple, ne les frappe-t-on pas de la réprobation la plus flétrissante, en déclarant par là qu'ils ne peuvent plus être goûtés que par les gens simples et ignorants?

Et certes, non-seulement le christianisme est frappé à mort par ces principes, mais encore toutes les religions nées et à naître. Car jamais il n'a paru dans le monde une seule religion sans un culte qui ne commande la foi, et qui ne consacre par le fait le principe d'autorité. Le polythéisme lui-même, avec ses dégradations de mœurs et d'idées, avait ses cérémonies pour parler aux sens, et exigeait de tous ses partisans un respect inviolable pour les superstitions qu'il promulguait à la place des dogmes anciens. Il accordait à ses prêtres et à ses devins une autorité qui était le fondement de la société religieuse. Considérez maintenant toutes les religions qui comptent des prosélytes parmi la génération présente, et voyez si toutes ne représentent pas d'une façon quelconque dans leur constitution tous ces éléments. Il est même impossible qu'une religion prenne jamais racine dans une portion de l'humanité, si elle ne se soumet à toutes ces conditions.

Sans un culte d'abord, ce ne serait qu'une abstraction creuse, une frivole théorie, insaisissable au plus grand nombre et incapable d'avoir influence sur le peuple. Sans une autorité, ce ne pourrait être qu'une opinion individuelle. Elle n'unirait pas ensemble la multitude, et ne ferait pas lien entre les hommes qu'elle attacherait à son symbole. On ne comprend pas comment elle serait capable de prendre un caractère social et de do-

miner une nation. Enfin, sans la foi, ceux qu'elle unirait ne formeraient qu'un troupeau indiscipliné qui n'aurait point de fixité et qui serait sans cesse à la veille de se dissoudre.

Et qu'on le remarque bien, nulle religion ne peut avoir d'empire si le culte qu'elle prescrit, l'autorité qu'elle consacre, et la foi qu'elle ordonne, n'ont pas un caractère divin. Un culte qu'on croirait purement d'institution humaine n'obtiendrait de personne le recueillement et le respect; une autorité qui ne serait pas reconnue comme l'interprète de la Divinité ne se ferait jamais obéir, et une foi qui n'aurait pas son point d'appui au ciel serait une chimère et un non-sens.

Les doctrines universitaires qui ôtent à toutes ces choses leur reflet céleste, et qui accusent d'imposture toute révélation, disant qu'à leur sens de pareilles croyances ne sont que pieuses figures et sainte poésie, rendent donc toute religion impossible. Elles dépouillent le culte en général de toute son influence, en le regardant comme une chose humaine, imaginée pour produire de l'effet sur les masses, et les enchaîner ainsi à leurs devoirs. Et, pour le dire en passant, c'est sans doute pour ce motif que les disciples de toutes ces nouveautés se dispensent pour la plupart de tous les signes extérieurs de religion, sous prétexte que l'homme s'entend mieux seul à seul avec Dieu, dans le secret de sa conscience. Elles attaquent en général l'autorité, en la représentant comme une force humaine qui doit sa vertu et son importance aux circonstances d'âge et de personnes, mais qui n'a rien en soi de sacré, de divin et d'infaillible. La raison est la seule puissance qu'elles respectent, et leur désir le plus fer-

vent est de remplacer partout la foi par la science.

Elles ne laissent donc debout aucun des éléments qui sont de l'essence de toute religion, et elles privent ainsi le monde de l'aliment qui lui donne la vie.

Il n'est même pas besoin d'aussi longs raisonnements pour voir que ces théories éteignent nécessairement toute la vie religieuse qui est maintenant dans l'humanité. Car, puisqu'il nous faut tourner nos regards vers l'avenir pour attendre une religion nouvelle, il s'ensuit donc que tout ce qui existe actuellement n'est que du provisoire qui sera bientôt remplacé. Si l'on a besoin d'une manifestation particulière de la vérité, il est évident que jusqu'à nous rien n'a été pleinement connu et dévoilé. Nous devons donc nous détacher de tout ce qui nous a précédés, et rejeter ces religions usées dont les croyances sont plus ou moins mystérieuses, pour attendre ensuite cet avenir enchanteur, où le dernier mot des choses nous sera dit avec une clarté qui ravivera nos esprits.

Mais en attendant, grâce aux ingénieuses méthodes de tous ces philosophes, la génération présente est sans conviction et sans certitude. Après avoir détruit en elle la foi, en l'empêchant de croire à aucune des religions qui existent parmi nous, ils ne lui offrent en retour que des systèmes inintelligibles, des théories incomprises, et ils la distrayent et l'amusent, en la flattant d'un avenir décevant dont ils ne savent pas l'époque, et dont ils ignorent en dernière analyse les résultats. Car ils avouent ingénument eux-mêmes que personne ne peut dire quand et de quelle manière il se réalisera, parce que les choses futures ne se devinent pas.

Aussi les hommes élevés dans ces principes, ne voyant autour d'eux que des choses qui vont passer, et ne sachant se prendre à rien de solide, tombent-ils d'abattement et de langueur. Toutes les questions leur semblent prématurées. Ils ne se sentent pas seulement la force de prendre parti sur aucune de celles qui intéressent l'homme et sa destinée, de sorte qu'ils laissent tout flotter dans le vague et l'indécis, en attendant, disent-ils, que d'autres lumières leur soient envoyées.

C'est ainsi que le doute n'est pas même la conséquence dernière de tous ces désolants systèmes; car, là où il y a doute, on rencontre encore une lueur de vie, un espoir d'existence. L'âme est bien malade, il est vrai; mais enfin elle lutte et on lui trouve au moins cette activité que révèlent les violents transports d'une fièvre d'agonisant, tandis qu'ici règne exclusivement la froide et morne torpeur d'un cadavre. On ne combat plus, on ne s'inquiète plus; mais on demeure immobile dans l'attente de quelque chose de mieux que ce que l'on entend et que ce que l'on voit.

CHAPITRE V.

—

DE L'AVENIR QUE LES DOCTRINES UNIVERSITAIRES PRÉPARENT A LA FRANCE.

Qu'on y réfléchisse, l'enseignement est une question de vie ou de mort pour la France. Les destinées des nations ont toujours dépendu de la direction qu'on a imprimée à leur force intellectuelle. Dans notre siècle et en France, où le désir de connaître est devenu une fureur jusque dans les derniers rangs du peuple, la science est le levier par lequel toutes les grandes choses se doivent opérer. Si cette puissance est mise entre les mains du mal, il lui sera donné de tout détruire et de tout renverser. L'édifice social, ébranlé jusque dans ses fondements, ne sera bientôt plus qu'un amas de ruines. Si au contraire elle se place au service du bien, la régénération de la société, dont le prélude s'annonce de tous les côtés par d'éclatants témoignages, sera complète avant plusieurs siècles.

Or, pour que la science exerce sur la jeunesse une influence salutaire, il ne faut point qu'elle prenne seule possession des intelligences. L'expérience de tous les siècles est là pour nous apprendre qu'elle n'a jamais produit d'heureux résultats, toutes les fois qu'elle a refusé de s'unir à la religion. Réduite à elle-même, elle n'est qu'une plante dangereuse qui communique à ce-

lui qui s'en nourrit l'enflure de l'orgueil, et qui compromet l'existence des familles et le repos des nations, en alimentant par l'égoïsme les divisions et en desséchant de la même manière la séve vivifiante de l'amour.

C'est ce qui portait la sagesse de nos vieux ancêtres à corriger toujours l'âpreté et le venin naturel de la science, en mêlant ses sucs à ceux que produit la foi chrétienne. Dans leurs universités, ils donnaient le premier rang à la théologie, et groupaient autour d'elle toutes les autres facultés, selon l'expression de M. de Maistre, *comme des sujettes autour de leur reine*, pour symboliser cette profonde pensée. Dans leur plan d'éducation, ils s'appliquaient à développer dans le cœur des jeunes gens les sentiments religieux dont ils avaient reçu la première semence au foyer de la famille, et ils étaient persuadés qu'on ne pouvait former un citoyen utile à la société qu'en dilatant ainsi son cœur, à mesure qu'on versait la lumière dans son intelligence.

Il était réservé, ce semble, à la philosophie de nos temps de diviser l'existence humaine en deux parties, l'enfance et l'âge mûr, et d'établir que l'autorité religieuse et divine qui règle les affections et les pensées de l'enfant n'a rien à voir dans les pensées et les affections de l'homme fait. Il appartenait à notre époque de constituer ainsi une sorte de manichéisme individuel, qui devait avoir pour dernier résultat l'absorption du principe religieux par le principe rationnel. C'est une nouveauté qui est complétement nôtre, car on n'a jamais cru qu'il était dans l'ordre que l'éducation du collége démentît l'éducation de la famille, et que l'instruction secondaire dût démolir les premières notions

de foi chrétienne que la sollicitude d'une mère tendrement aimante avait fait germer avec grande fatigue dans l'âme de son enfant.

Le philosophe le moins observateur a toujours reconnu que le cœur ou la volonté de l'homme était ce qui exige les plus grands soins. Nous avons naturellement l'intelligence droite et nous connaissons ordinairement nos devoirs. Tous nous voyons le bien qui est à faire, mais quand il s'agit de l'exécuter, notre volonté affaiblie par les attraits grossiers et terrestres est impuissante à correspondre à nos désirs. C'est donc un contre-sens horrible, que de prétendre que le maître qui a des enfants à diriger, n'est tenu à rien pour ce qui est du perfectionnement de leur cœur, et qu'il n'a besoin que de cultiver leurs intelligences.

En partant de ce faux principe, il arrive que l'éducation cesse d'être ce qu'elle doit être, un perfectionnement de la nature humaine. Car il ne peut y avoir un véritable perfectionnement dans notre nature, qu'autant qu'on en développe avec harmonie toutes les facultés. Si l'on donne tous ses soins à la partie qui demande le moins de culture, et qu'on dédaigne celle qui offre les plus graves difficultés, nécessairement le jeune homme soumis à cette étrange discipline ne sera jamais capable d'aucun emploi, parce qu'il manquera toujours d'une pièce essentielle.

Cette méthode défectueuse, en faussant le développement organique de la conscience humaine, rend même la science ainsi propagée funeste à la société. Car qui ne sait qu'en étendant la connaissance d'un individu, tout en laissant à sa volonté sa perversité naturelle, on lui donne seulement le moyen de réaliser

avec plus de facilité et de succès ses coupables desseins? Qui ne comprend qu'en communiquant la science à celui qui a le cœur mauvais, c'est comme si l'on confiait une arme tranchante à un furieux qui ne peut s'en servir que pour tout égorger?

Ces vérités d'expérience sont si incontestables que ce fut seulement quand la science eut été complétement antireligieuse, qu'on l'accusa de corrompre les mœurs. Dans les siècles de foi, au plus chaud des entrailles du moyen âge, tous les génies chrétiens, les saint Thomas, les saint Bonaventure et les gloires de toutes les écoles catholiques, n'attribuaient qu'à l'ignorance les désordres et les crimes. Toutes les fois que la discipline ecclésiastique, affaiblie par les invasions et les guerres, eut besoin d'être relevée, on commença toujours par remettre les études en vigueur, et les mœurs prospéraient en proportion de l'éclat que recevait l'enseignement.

Rousseau de Genève fut le premier qui flétrit la science, en assumant sur elle la responsabilité de tous les délits, qui pèsent sur la mémoire de ceux qui ont abusé de sa puissance en la séparant de la religion, qui seule la rend sainte et sacrée. Les paroles de l'éloquent déclamateur ne parurent à ceux qui le couronnèrent que de brillants sophismes, mais une fois que les principes antichrétiens du philosophisme eurent pénétré dans l'instruction, on put démontrer avec une sévérité mathématique la réalité de cette effrayante théorie. Deux fois au nom de l'État on dressa la double statistique des crimes et des progrès de l'enseignement, et l'on démontra que la démoralisation marchait en raison de la diffusion des lumières.

Mais à quoi bon nous arrêter à des faits particuliers qui n'ont pu être connus que de ceux qui lisent et qui étudient, tandis que nous avons sous les yeux un événement général, connu de tout le monde, qui met en évidence parfaite notre pensée?

Assurément il n'est personne qui ignore que le XVIIIe siècle fit effort pour initier le peuple à toutes les sciences imaginables. Il lui parla d'eau, d'air, de feu, de matière, d'esprit, de physique, de philosophie, de chimie, de théologie, et il se vanta d'avoir reçu pour sa tâche l'honorable mission d'illuminer ainsi tout le genre humain. Loin de respecter l'élément religieux et de le développer dans le cœur des nations parallèlement à l'élément intellectuel, les philosophes l'attaquèrent directement. Alors toutes les paroles qu'ils prononcèrent flattant les passions, on les recueillit avec soin, et quand l'occasion fut venue, on changea toutes ces théories en des réalités terribles, et la France dut se voiler le visage, à la vue des dégoûtantes orgies qui déshonorèrent ses enfants.

Ainsi, les savants impies avaient dit que la religion chrétienne n'est qu'un mensonge, que ses prêtres sont des hypocrites spéculant sur la crédulité du vulgaire, et que son culte n'était qu'une dérision pour les hommes et une insulte pour l'Être suprême; et le peuple se mit à renoncer à toute croyance, et à proclamer hautement et fièrement son athéisme pratique; il égorgea les prêtres, ou les chassa devant lui comme un vil troupeau, les persécutant jusqu'à la terre de l'exil; et il se rua sur les temples, pilla les églises et abattit tout ce qui rappelait de quelque façon un culte extérieur.

Les philosophes avaient déifié la raison et la volupté en donnant à l'homme son jugement pour seule règle de croyance, et ses jouissances pour unique base de conduite; et le peuple adora l'une et l'autre sous le repoussant emblème d'une prostituée.

Ils avaient dénigré la constitution et les lois du royaume aussi bien que toutes les institutions politiques et religieuses, en haine du christianisme dont elles portaient l'empreinte; et le peuple en délire brisa cette constitution que le sang de ses pères avait consacrée, mit à ses pieds toutes ces lois antiques qui étaient l'œuvre de l'expérience de plusieurs siècles, et renversa de fond en comble toutes ces institutions en ordonnant la mort des cœurs généreux qui les osaient défendre.

Ils avaient prêché l'égalité absolue, comme le dogme de la nature; et le peuple irrité contre toutes les distinctions sociales, anéantit toute hiérarchie dans l'État, et saisit même le cordeau, parlant de le promener sur les propriétés pour les diviser par parties égales.

Enfin flattant le peuple, ils lui avaient dit que la souveraineté lui appartenait et que tout roi était un tyran, et le peuple enivré par ces pompeuses paroles, s'arma contre son roi, lui dressa un échafaud et donna la puissance à ses membres les plus abjects. Pour l'instruction des générations à venir, Dieu permit que ces hommes se laissassent aller à toute la férocité de leurs inclinations perverses. Comme l'a dit autrefois M. de Lamennais, « leur orgueil, que tout offensait, n'épar-« gna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce « qu'ils étaient sortis de la boue; ni aux richesses, « parce qu'ils les avaient longtemps enviées; ni aux

« talents, parce que la nature les leur avait tous refu-
« sés; ni à la science, parce qu'ils se sentaient profon-
« dément ignorants; ni à la vertu, parce qu'ils étaient
« couverts de crimes; ni enfin au crime même, lors-
« qu'il annonça quelque espèce de supériorité (1). »

Sans doute nous ne voulons pas dire que la science actuelle continuant à se mouvoir dans une sphère antireligieuse, fera tomber sur la France des fléaux comparables à ceux qui l'écrasèrent il y a un demi-siècle. C'est assez de cette épreuve pour notre enseignement et celui de toutes les nations de la terre, et il n'est pas à croire que jamais nous nous voyons obligés de gémir sur des atrocités aussi monstrueuses.

D'ailleurs le caractère de la philosophie du jour n'étant pas, comme nous l'avons remarqué, ce caractère violent, furieux et emporté qui distinguait le XVIIIe siècle, il n'est pas à craindre qu'elle puisse jamais provoquer des bouleversements et des agitations analogues à ce qu'ont vu nos pères. Respectant extérieurement les croyances du peuple et ayant dépouillé ce langage démagogique et ces formes de bas étage qui popularisaient les erreurs de l'école voltairienne, elle n'ébranlera pas les masses, et n'ira pas jeter dans les assemblées les plus obscures des brandons de discorde, en faisant un appel à d'ignobles passions. Plus haute dans ses pensées et ses sentiments, les innovations dont elle doit être le principe, s'introduiront par la tête de la société, au moyen des intelligences d'élite auxquelles elle s'adresse, et descendront de là à petit

(1) Essai sur l'indifférence, t. I, ch. X, p. 377.

bruit dans le peuple, où elles s'établiront insensiblement.

Mais pour en être plus lente, sa marche n'en sera pas moins assurée. Car on doit l'avoir appris de l'histoire, les nations sont logiques dans leur développement. Les formes qu'elles prennent sont toujours moulées exclusivement sur l'idée qui les travaille. Et quand celui qui dépose dans le cœur d'une société une idée, se serait efforcé de lui imposer certaines restrictions et d'en désavouer les conséquences extrêmes, si ces restrictions et ce désaveu sont illogiques on n'en tient pas compte, et le peuple, que rien n'effraye, obéit aveuglément à l'idée qui le domine, et en épuise toutes les conséquences jusqu'à ce qu'il soit tombé dans l'abîme qu'on lui a creusé.

Les philosophes du siècle dernier ne s'apercevaient pas sans doute de la portée de leurs imprudentes théories, et assurément aucun d'eux n'aurait cru le Français, civilisé tel qu'il l'était alors, capable de toutes les infamies qui souillent les pages de notre révolution. Les philosophes du jour ne croient pas non plus qu'il y ait, sous leurs hypothèses chimériques, des abîmes sans fond où s'engloutiront les générations qui voudront les suivre. Ils se flattent au contraire du plus riant avenir, et nous avons assez foi généralement à leurs discours, pour assurer qu'en parlant ainsi ils s'abusent avant d'abuser les autres, et qu'ils sont les premières victimes de ces leurres décevants par lesquels ils illusionnent l'esprit du peuple.

Néanmoins, comme les conséquences du philosophisme du XVIIIe siècle furent sévèrement appliquées par le peuple, à la grande consternation de ceux qui en

avaient posé les principes, il est également certain que l'on déduira jusqu'à une, toutes les conclusions que renferme la philosophie universitaire, et qu'on écrira dans les faits toutes ses spéculations théoriques, si on continue à les propager.

Ainsi le résultat évident de tous ses systèmes étant la ruine du christianisme et de toute religion, on peut être sûr que si le même enseignement est maintenu et favorisé, la France sera un jour sans religion et sans croyance. Cette incrédulité raisonnée gagnera d'abord tous ceux qui doivent avoir en main le pouvoir, la tête de la société, puisqu'elle sera le fruit de l'éducation donnée dans les établissements d'instruction secondaire. De là elle descendra par la force de l'exemple dans les rangs du peuple, et toute la nation, dépourvue de sentiments religieux, n'aura plus d'affection et d'entraînement que pour les choses matérielles. L'industrie, le commerce, les arts, les métiers et les sciences, en tant que toutes ces choses peuvent être l'objet d'une façon de négoce, attireront à elles toute l'activité des intelligences. Toutes les grandes idées de beau et de bien, toutes les œuvres resplendissantes d'immortalité tomberont devant l'étroit calcul des jouissances présentes, et la France cessera d'être cette nation pleine d'avenir, que tous les peuples admiraient en s'efforçant de l'imiter.

Du moment où la religion se sera retirée de son sein, avec elle s'évanouiront tous ces sublimes dévouements, tous ces nobles sacrifices qui ont à jamais illustré notre patrie. Car qu'on se le rappelle, si la France a toujours tenu le premier rang parmi les nations de l'Europe, depuis Clovis jusqu'à nos jours, c'est que pen-

dant tout ce temps la foi chrétienne a séjourné dans son cœur plus vivace et plus puissante que dans tous les autres lieux de la terre. Son histoire est là pour en déposer. Chercher à éteindre dans sa poitrine cette étincelle de vie qui a constamment échauffé son âme, c'est la condamner à n'être plus désormais qu'un cadavre, dont le souffle glacial de l'égoïsme contractera insensiblement tous les membres.

Chaque individu renfermé en lui-même ne prendra plus conseil pour agir que de son intérêt privé, et il sacrifiera tous les autres à ses propres jouissances. Il n'obéira même à l'autorité civile qu'autant que sa tranquillité ou sa sécurité personnelle l'exigera, et la force sera le seul moyen que l'État ait à sa disposition pour faire respecter ses lois. Car une fois qu'on ne croit plus à l'autorité religieuse, de quel respect peut-on environner celui qui commande? Celui qui ne croit qu'à sa raison, comment peut-il admettre que son semblable ait le droit de lui imposer sa volonté? Tous les hommes doivent être égaux à ses yeux, et il ne peut rationnellement établir de différence dans les conditions que celle que la force y introduit.

Cette religion de la raison ne peut être ainsi que la consécration de l'individualisme absolu. En anéantissant la foi, elle détruirait tout rapport possible entre les intelligences et réduirait la société à n'avoir plus aucun lien commun qui unisse ensemble ses membres. Le désordre, le chaos et l'anarchie sont donc les derniers mots qu'il y a à prononcer sur tout pays qui ouvrira son sein à ces lamentables doctrines.

Et certes on ne dira pas qu'il y ait quelque chose d'exagéré dans ces prévisions effrayantes. Il suffit d'ou-

vrir les yeux et de regarder autour de soi pour en pressentir la justesse, car déjà maintenant toutes ces choses sont plus ou moins enracinées dans les esprits. Toutes les doctrines antireligieuses qu'on a soufflées dans la société, ont depuis longues années produit partout l'égoïsme et ses funestes effets. Il y a longtemps que ceux qui occupent les premières dignités sont accusés de travailler beaucoup plus pour eux-mêmes que pour les autres. La division de sentiments qui règne parmi les intelligences les plus élevées est un thème de plaintes si usées qu'elles en sont devenues banales, et parmi les hommes d'un sens pratique droit et sûr, il s'en rencontre plus d'un qui, à part toute opinion religieuse, regrette ces temps où une foi commune permettait à la nation d'agir de concert, quand il s'agissait d'affaires graves auxquelles la cause sociale était intéressée.

Cependant cette division et cet égoïsme qui aujourd'hui nous effrayent, ne sont rien comparativement à cet égoïsme et à cette division dont nous menacent les doctrines universitaires. Actuellement le christianisme est dans les masses, arrêtant par sa loi admirable de charité et de dévouement, cette maladie qui exténue le corps social d'inanition et de langueur. Il empêche ses progrès et proteste contre les succès qu'elle obtient, en jetant dans l'âme de ceux qu'elle saisit le remords et ses agitations. C'est ainsi que ceux même qui lancent l'anathème contre ses enseignements sont plus ou moins influencés par la force divine qui s'échappe de ses préceptes.

Mais le christianisme devant s'affaiblir en raison

des progrès de cette fausse philosophie, si jamais elle remportait un plein triomphe, c'en serait fait de la digue qui empêche maintenant le mal de se déborder. On le verrait alors se répandre comme une mer furieuse sur toute la nation, sans rien respecter. Tout serait souillé de ses atteintes, et à son contact les passions grossières qui bouillonnent dans les entrailles du peuple se conjureraient pour semer universellement l'effroi et la terreur.

Qui peut dire les désordres qu'entraînerait derrière lui un pareil ordre de choses? Qui raconterait à l'avance avec des paroles assez énergiques et assez enflammées tous les déchirements et toutes les angoisses qu'alors les peuples éprouveraient? Dans cette effroyable confusion, où nulle garantie de sécurité ne serait laissée aux relations sociales, la France désorganisée n'offrirait en spectacle que des puissances ennemies qui s'entre-détruiraient, et la grande nation qui a eu la gloire de marcher constamment à la tête de l'Europe, s'éteindrait tristement parmi les douleurs d'une pénible anarchie.

Philosophes, qui ne nous parlez que de votre dévouement au pays, cessez donc d'exalter par des phrases retentissantes et sonores votre patriotisme, et songez plutôt à le prouver à tous par la pureté de vos doctrines et la droiture de vos actions. Puisque vous êtes appelés à façonner l'avenir de la France, en faisant l'éducation de sa jeunesse, méditez du moins la force et l'étendue de toutes vos paroles, la valeur et la portée de vos enseignements, et quand vous verrez que les conséquences pratiques qui sortent de vos théories ne peuvent qu'ajouter aux misères de la société présente de nouvelles calamités, arrêtez, par amour pour votre

pays et par respect pour le bonheur et la tranquillité de vos semblables. Le sage ne parle ou n'écrit que pour l'avantage des autres, et tout ce qui ne peut faire de bien à personne, il le doit taire ou effacer.

DEUXIÈME PARTIE.

DES DOCTRINES QU'IL FAUDRAIT SUBSTITUER

A L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE

UNIVERSITAIRE.

La philosophie variant sans cesse, toutes les fois qu'il est question de la juger, on doit toujours commencer par l'exposition de ses derniers systèmes. Le catholicisme, au contraire, restant toujours le même, il n'est pas besoin, quand on en parle, de remettre sous les yeux le tableau de ses doctrines. Depuis 1800 ans qu'elles courent le monde, elles y ont fait assez de bruit pour qu'on les connaisse.

Ses doctrines étant celles que nous proposons de substituer aux doctrines universitaires, nous les supposerons donc connues. Tout notre travail se bornera à les établir au moyen de la raison et des faits ; et tout en nous tenant sur le terrain du rationalisme, sans avoir recours à d'autres armes qu'à celles qu'il avoue, nous lui montrerons que les accusations qu'il porte contre nous manquent de fondements, et qu'aujourd'hui comme dans le passé, le Christ, par son Église, est l'appui de toutes les sociétés, le dispensateur de toutes les vraies lumières, la colonne de toute science, et le sauveur du genre humain.

CHAPITRE Ier.

—

DE L'EXISTENCE DE L'ORDRE SURNATUREL.

Si l'homme n'était pas fait pour une fin surnaturelle, nous nous rangerions volontiers sous les étendards de la philosophie universitaire. Comme elle, nous croirions que la raison est l'unique lumière qui puisse le conduire, et nous consentirions à nous tenir renfermés dans la sphère étroite qui limite naturellement ses investigations. Entre le rationalisme et le catholicisme toute la question est donc ici : *Existe-t-il un ordre surnaturel?*

Il ne peut être ici question de sa possibilité. L'ordre surnaturel n'étant que l'union directe et immédiate de l'homme avec Dieu, personne ne contestera que Dieu puisse ainsi s'unir avec sa créature. Il s'agit donc uniquement du fait de son existence.

Pour le prouver, nous en appellerons d'abord aux phénomènes de conscience, qui doivent être invoqués d'après les idées actuelles pour servir de base à toute théorie, et nous demanderons à tout homme d'intelligence, s'il n'éprouve pas au fond de son âme le désir de l'infini qui le pénètre et le consume, comme une soif inextinguible. Tous tant que nous sommes, nous nous sentons avertis à tous les instants par les soupirs réi-

térés de notre nature, que les choses finies ne sont point notre fin, puisqu'au lieu de faire notre repos et notre bonheur, elles ne nous procurent que dégoût et amertume.

Les perfections divines que nous découvrons à travers ces existences passagères, ne peuvent non plus complétement nous satisfaire; et quand Dieu nous parle au cœur par leur moyen, la douceur de sa parole ne comble pas encore ce vide infini que sa sagesse a créé au-dedans de nos âmes. L'entendre parler lui-même, le voir face à face, et le connaître tel qu'il est, voilà seulement le terme de tous nos désirs. C'est ce qu'exprimait merveilleusement un pauvre religieux, en s'adressant à Dieu, qu'il appelle l'époux de son âme : « Ne m'en-« voyez plus, je vous prie, s'écriait-il, des messagers « pour m'instruire de vos grandeurs, ne me donnez « plus de ces connaissances et de ces sentiments qui ont « si peu de rapport et de proportion avec votre essence « et avec mes désirs. Vous savez, mon époux, que vos « messagers aigrissent davantage ma douleur, parce « que je ne soupire qu'après votre présence et votre « possession. Ils ne font que renouveler mes plaies, et « que me faire comprendre que vous tarderez long-« temps à venir. Il est vrai que ces légères connaissances « me consolaient autrefois; mais présentement la vio-« lence de mon amour m'emporte plus loin : vous pouvez « seul l'arrêter; donnez-vous tout à moi; ne vous com-« muniquez plus par de faibles écoulements, ne vous « montrez plus par des ouvertures fort étroites; faites-« vous voir à découvert et sans voile; ne vous servez « plus de créatures; donnez-vous immédiatement vous-« même sans milieu. Car il semble quelquefois que dans

« les saintes visites que vous me faites vous vouliez « m'enrichir du précieux trésor de votre possession; « mais lorsque je me réfléchis en moi-même, je me « trouve vide parce que vous vous cachez aussitôt; « donnez-vous tout de bon à moi, afin que je vous « possède tout entier et que vous n'agissiez plus à « l'avenir avec moi par vos messagers, qui ne peuvent « me dire ce que je souhaite. Je désire de vous posséder « tout entier; mais ils ne sauraient me dire tout ce « que vous êtes en vous-même. Nulle créature sur la « terre ou dans le ciel ne peut me donner la connais- « sance que je souhaite avoir de votre essence et de « vos perfections. Venez donc vous-même, ou attirez- « moi vers vous pour me remplir de vos véritables lu- « mières (1). »

Mais connaître Dieu tel qu'il est, le voir ainsi, sans nul voile et sans intermédiaire, est une chose qui surpasse de beaucoup les forces de notre nature. Car le comprendre de cette manière, c'est le comprendre comme il se comprend lui-même; et nulle intelligence créée, ainsi que le démontre saint Thomas, n'est capable par elle-même d'une aussi prodigieuse élévation (2). Pour l'en rendre susceptible, il faut nécessairement que Dieu descende vers elle, qu'il se l'assimile, comme dit Clément d'Alexandrie, en la faisant entrer en participation de sa nature, et qu'il lui com-

(1) OEuvres de Saint-Jean de la Croix, t. III, p. 146.

(2) Cùm divina essentia sit suprà conditionem cujuscumquè creati intellectûs, non potest intellectus creatus per sua naturalia ipsam cognoscere, sed tantùm per gratiam. Summ. Thom., p. 1, q. 1°, art. IV.

munique une vie nouvelle toute céleste qui la surnaturalise (1).

Sans cela, le besoin intérieur qui travaille la conscience de tout homme ne peut être satisfait, et il y a toujours en nous quelques violents désirs qui réclament sans cesse.

Ces violents désirs, qui sont ceux de toute âme noble et pure, sont si profondément imprimés dans la nature humaine, qu'il n'est pas un peuple qui n'ait manifesté dans son culte que là était la racine de tout sentiment religieux. Lisez toutes les traditions, étudiez les liturgies des nations les plus policées comme des plus grossières, et voyez s'il en est une seule qui n'ait placé en Dieu le point de départ de l'homme et son lieu de repos. Surnaturelle dans son principe et dans sa fin, notre existence est partout représentée avec des lois et des prérogatives qui ressortent de l'ordre commun.

Dans tous les rites et dans toutes les langues, on trouve exprimée d'une façon plus ou moins confuse cette formule du christianisme : *l'homme vient de Dieu; il marche vers Dieu, et c'est par le Christ, Dieu et homme, qu'il doit accomplir son trajet.* Et certes, on peut dire qu'il n'y a rien dans l'humanité qui soit établi par des faits plus irrécusables que cette surnaturalité de notre destinée.

Car quoi de plus authentique que la Genèse et tous les livres de l'ancienne alliance où ce plan merveilleux

(1) Qui tingimur, abstersis peccatis, quæ divino spiritui quodammodò tenebras offundebant, liberum, ab omni impedimento vacuum, et lucidum habemus spiritûs oculum : quo quidem solo quod divinum est intuemur, cœlitùs influente nobis sancto Spiritu. Clem. Alex. Pudag, p. 1, c. III.

de la bonté divine envers le genre humain est magnifiquement développé sous la forme d'une promesse? Quoi de plus convaincant que le témoignage unanime de toute la nation juive qui depuis près de trente siècles dépose tous les jours à la face du monde entier, en faveur de la mission extraordinaire qu'elle a reçue? Qu'y a-t-il de mieux prouvé que les miracles et les prophéties qui environnent cette nation privilégiée d'une atmosphère de grandeur qui empêche de lui comparer aucune des nations formées à côté d'elle par les enfants des hommes? Trouve-t-on dans l'histoire de l'humanité quelque chose de plus éclatant que le Christ et les œuvres qu'il a lui-même opérées? Qui jamais a pu expliquer par les lois de la nature tous ses prodiges? L'histoire a-t-elle compris avec le seul secours du raisonnement humain la régénération sociale produite par les pauvres pêcheurs qu'il amassa sur les sables de la Galilée? Et cependant toutes ces choses ne sont que la moindre partie des faits qui prouvent invinciblement l'existence d'un ordre surnaturel.

A côté de tous ces témoins s'en élèvent d'autres non moins écrasants pour l'incrédulité. Parmi eux, nous citerons ces milliers de martyrs qui ont donné leur vie pour apprendre au monde que par delà la sphère où la raison s'agite il est un autre ordre de joies et d'espérances que la foi découvre; nous rappellerons ces génies sublimes qui, en s'échelonnant le long des âges, ont laissé après eux une suite non interrompue de lumières qui éclairent la même vérité; et nous nommerons tous ces hommes vertueux qui allèrent dans tous les temps puiser dans cette sublime croyance des inspirations à leur dévouement et à leur charité.

Ensuite, si l'on s'élève par la pensée à la hauteur des dogmes que la religion proclame, quel est celui qui ne serait pas ravi par la beauté de leur harmonie, et qui ne sentirait qu'un pareil ordre de choses n'est point une création de la raison humaine? Loin d'être tentée de reconnaître là son œuvre, notre pauvre raison n'y rencontre que de majestueuses obscurités qui lui révèlent que l'auteur de ce plan ravissant ne peut être une intelligence finie et créée. Chaque mystère l'attère, et, au moment où la vérité lui devient inaccessible et insaisissable, elle n'en accuse que sa faiblesse, parce que le rayonnement divin qui se fait du sein de la parole qu'elle ne comprend pas, lui en décèle la céleste origine.

Or, pour nier l'existence de cet ordre surnaturel, il faudrait donc dire que ces dogmes qui nous étonnent par leur élévation et leur profondeur ne sont que des chimères, et que leur harmonie n'est qu'un hasard ou un rêve. On devrait donc regarder comme des dupes tous ces hommes de bien qui ont, dans tous les temps, tout sacrifié, repos, santé et jouissance, pour rester fidèles à des convictions qui les abusaient; et on serait obligé de croire que les plus grands génies qui ont éclairé le monde n'ont tous été que des trompeurs qui se sont joués de la confiance que leurs contemporains avaient dans leurs lumières, ou bien de médiocres esprits que de déplorables préjugés ont constamment tyrannisés.

Que dis-je? Pour être conséquent, il serait nécessaire qu'on retirât à la vérité toute certitude: car, si l'on ne croit pas à ce que des milliers de témoins ont scellé de leur sang, à quoi croira-t-on? Les règles de

la plus sévère critique établissent la véracité et l'authenticité de nos livres saints ; si on les rejette, comme le disait M. de Lamennais dans son bon temps, « il « faut rejeter en même temps la tradition du monde « entier ; il faut nier ce qu'attestent, non pas quelques « peuples, mais tous les peuples ; il faut détruire par « conséquent l'autorité des témoignages, et déclarer « qu'il est impossible d'acquérir la certitude d'aucun « fait, impossible même de le discuter, de juger à quel « point il est ou n'est pas probable ; car, pour cela, il « serait nécessaire de le comparer avec d'autres faits « également incertains, et d'où l'on ne pourrait dès « lors rien conclure ; il faut dire que l'histoire n'est « qu'un grand problème, un doute éternel, sans distinc- « tion de lieux ni d'époques, puisqu'à toutes les épo- « ques et dans tous les lieux, les faits qui ne frappent « pas immédiatement nos sens ne sauraient nous être « connus que par le témoignage ; il faut oublier cette « ombre du passé qui fuit sans laisser de traces, et se « renfermer dans le jour présent, incapables que nous « sommes de savoir s'il eut une veille et s'il aura un « lendemain (1). »

Encore, dans cet affreux dénûment, serait-il impossible qu'on eût foi en soi-même. Ce désir insatiable de l'infini, qui est inné dans tous les cœurs, serait encore un témoin contre lequel il faudrait sans cesse livrer des combats. La conscience serait obligée de s'armer contre elle-même, et, chose inouïe ! le but de ses efforts devrait être d'étouffer le plus noble de ses instincts, celui qui l'élève jusqu'à Dieu.

(1) Essai sur l'indifférence, t. IV, ch. XXXII, p. 1864.

Telles sont les folies auxquelles se condamne celui qui refuse d'avoir foi en l'ordre surnaturel. Ce fait étant le mieux établi de tous ceux qui sont du domaine de l'histoire, personne ne peut le récuser, sans être engagé, par le fait de sa négation, à souscrire au pyrrhonisme historique le plus absolu. Et comme il a d'ailleurs son expression dans la conscience humaine, il est impossible de le méconnaître, sans méconnaître en même temps l'un des phénomènes intérieurs les mieux constatés, le désir de l'infini.

On peut donc dire que, si l'on rejette ce dogme fondamental du christianisme, on rend impossible toute religion, on contredit tout le passé, on se ferme l'intelligence de l'histoire, et on fait de l'individu, aussi bien que de la société, une indéfinissable énigme.

Les philosophes catholiques sentaient leur indignation s'allumer quand il leur fallait avoir recours à tous les moyens pour persuader aux hommes du XVIIIe siècle qu'ils avaient une âme spirituelle, et que leur origine et leur destinée étaient différentes de celles de la brute. Qui ne frémirait en voyant qu'après avoir admis la spiritualité de son âme, l'homme s'est arrêté dans sa marche ascendante, refusant d'aller plus loin? Le christianisme lui a dit : Tu viens de Dieu, tu dois retourner dans son sein, et le Christ est le moyen qui t'est donné pour unir ces deux extrêmes; et, malgré son désir orgueilleux d'élévation et son avide soif d'honneur, il a détourné la tête et a refusé de croire à sa grandeur.

Assurément il n'en faut pas davantage pour montrer qu'un aussi triste dédain ne peut avoir son motif et sa raison que dans les vicieux penchants de notre misé-

rable nature. Et, la main sur la conscience, chacun avouera que, si l'on refuse de croire à une doctrine si glorieuse pour l'homme, c'est dans le désir unique de conserver toujours son indépendance et souvent ses passions.

CHAPITRE II.

QUELLES SONT LES RÈGLES QUE DIEU A PRÉPOSÉES A L'HOMME POUR LE DIRIGER DANS SES JUGEMENTS?

Le *moi* est le point de départ de la philosophie rationaliste ou universitaire. Nous ne l'en accuserons pas, car nous reconnaissons avec elle que toute vraie philosophie ne peut pas en avoir un autre. Mais, tout en nous accordant sur ce principe général, nous différons profondément quand il s'agit d'en faire l'application.

Le rationalisme, tel qu'il s'est développé depuis Descartes, qui en a posé, sans le savoir, les premiers fondements, a le tort de dépouiller l'âme humaine de toutes les idées et de tous les sentiments qu'elle porte naturellement en elle, avant de la choisir pour base de ses opérations. Il écarte tout ce qui peut tomber sous ses négations, et quand il a fait ainsi le vide complet dans la conscience, il se met en quête d'idées pour reconstruire, à l'aide de sa seule raison, l'édifice de ses connaissances. De là toutes ces théories vagues, abstraites, insaisissables, que le sens commun condamne et que tout esprit droit ne considère que comme des rêves.

L'erreur de cette méthode est de supposer, contrairement à l'expérience universelle, que l'âme humaine sort des mains du Créateur absolument nue et dans la nécessité d'aller au dehors chercher la vérité, qui doit être sa vie. Ce serait alors un être mort ou assoupi qui

recevrait son réveil et prendrait son essor par son seul contact avec les créatures.

Outre l'impossibilité où nous sommes de nous représenter ainsi une existence spirituelle, nous devons à la sagesse de Dieu et à la dignité de notre nature de concevoir notre intelligence sous un aspect plus élevé. Nous savons que Dieu n'a pu laisser l'homme un seul instant sans imprimer en lui le caractère des vérités qui devaient être sa lumière, et c'est dans ce sens que nous le disons formé à son image et à sa ressemblance. Chaque homme, en entrant en ce monde, apporte avec lui et en lui ce type des idées divines, et il suffit de les développer pour que la révélation intérieure provoquée par la parole au dedans de sa conscience s'accorde parfaitement avec ce que l'humanité a appris de Dieu et de ses devoirs, par le fait de la révélation extérieure. C'est ce qui faisait dire à Tertullien que notre âme est naturellement chrétienne : *anima naturaliter christiana* (1).

La véritable philosophie doit donc partir du *moi*, mais du *moi* tel que la main créatrice l'a formé. Au lieu de faire abstraction des sentiments et des idées qui sont en lui, elle doit les analyser avec exactitude et partir de tous ces éléments primitifs qui portent en eux-mêmes les caractères de la vérité. Son devoir est de féconder tous ceux qui sont immuables, universels, impersonnels, c'est-à-dire, qui se trouvent les mêmes

(1) Ce mot de l'*Apologétique* a été développé par Tertullien lui-même dans son livre *De testimonio animæ*. Il serait à désirer que la philosophie actuelle méditât cet excellent opuscule. Elle y trouverait peut-être cette clef de la science qu'elle cherche vainement depuis longtemps.

chez tous les hommes, dans tous les temps, indépendamment de l'activité propre de l'esprit.

Ainsi, pour appliquer ces données générales et préliminaires au problème qui nous occupe, si l'on veut connaître quelles sont les règles qui doivent diriger l'homme dans ses jugements, il faut accepter la nature humaine dans toute son étendue. Puisque partout et chez toutes les nations, on a cru à l'existence d'un ordre surnaturel, et que d'ailleurs le sentiment en est inné en nous, on doit reconnaître cet élément nouveau aussi bien que l'élément naturel. Ensuite, la vie de la nature se divisant nécessairement en deux, la vie du corps et la vie de l'esprit, il s'ensuit que pour être complet, il faut distinguer dans l'homme trois vies, la vie des sens, la vie de l'intelligence et la vie surnaturelle que nous nommerons vie de la grâce.

En dehors de ces trois vies, il est impossible d'en placer une autre, et elles résument tout ce que la tradition et la raison nous disent de notre existence et de nos destinées, de sorte qu'il suffit d'établir les rapports d'unité et d'harmonie qui règnent entre elles, pour faire la part de tous les systèmes possibles sur le *criterium* de nos connaissances, et les concilier tous en accordant à chacun la portion de vérité qu'il renferme.

Or, le premier phénomène qui se manifeste, lorsqu'on considère ces trois vies, c'est qu'elles se présupposent mutuellement et nécessairement.

Dans l'ordre chronologique, la vie des sens commence avant la vie de l'intelligence, et celle-ci avant la vie de la grâce. La chose est sensible pour quiconque s'est occupé tant soit peu de la formation et du développement de l'homme. Il n'a pas été sans re-

marquer que la vie des sens est celle qui a l'initiative, et que les deux autres la suivent et la supposent. L'enfant dans le sein de sa mère et dans les premiers moments de son existence n'a que des sensations, mais point d'idées véritables. Il faut qu'il soit en contact avec la société, soumis à l'action de la parole, pour que son intelligence s'éveille et pénètre insensiblement dans la région des choses métaphysiques et abstraites. Et c'est seulement quand il comprend, que la notion de Dieu lui est accessible et qu'il commence la vie active de la grâce, en l'aimant et en le servant comme le souverain maître de toutes choses.

Dans l'ordre logique, la même filiation, le même enchaînement se montre avec autant de rigueur. Jamais dans l'homme constitué tel qu'il est, il ne sera possible de concevoir la vie de l'intelligence sans la vie des sens. Cette nécessité de dépendance qui les unit est exigée par le mystère qui resserre l'âme et le corps dans les liens étroits d'une même personnalité. En vertu de cette sorte d'identification, il faut qu'il règne une subordination sévère entre les sens et l'intelligence, parce que sans cela leur développement respectif ne suivrait pas une marche harmonique et parallèle. En faveur de l'unité et de l'ordre, la sagesse créatrice a donc voulu que l'assujettissement de l'esprit aux sens fût une condition indispensable de son activité et de son existence.

Ainsi, d'après cette loi divine, dans l'organisation présente de notre vie intellectuelle, l'expérience atteste que toutes les idées qui naissent dans l'intelligence sont *éveillées par les sens* (1). Dans le trajet, elles

(1) Nous nous sommes servi à dessein de cette expression,

s'imagent et s'offrent ainsi à l'entendement, auquel elles seraient inaccessibles sans cette transformation. Si l'image est pure et non altérée, nous voyons l'objet dans sa vérité; si au contraire l'âme a été empêchée dans sa perception, par le défaut de l'organisation, l'idée se présente déformée et le jugement est faussé.

Cet asservissement de l'intelligence aux sens est même si profond, qu'il nous est impossible d'avoir au dedans de nous une idée de substance sans image. Même quand il s'agit de choses éminemment spirituelles, de la notion de Dieu par exemple, il y a obligation et nécessité pour la raison de dépouiller l'idée du fantôme qui la recouvre, afin d'échapper à l'illusion et à l'erreur.

Au même titre que la vie de l'intelligence présuppose la vie des sens, la vie de la grâce, à son tour, présuppose nécessairement la vie de l'intelligence. L'être qui n'est doué que d'une âme sensitive est incapable de l'abstrait. Pour lui, le spirituel n'est pas; le sensible seul l'affecte. Il ne peut donc pas y avoir réciprocité d'action entre lui et une substance spirituelle, puisque la force de son être ne lui permet d'atteindre qu'aux choses matérielles. La vie de la

pour qu'on ne nous imputât pas le système de Locke et de Condillac. Si nous disons que notre intelligence se développe par les sens, nous ne réduisons pas pour cela toutes nos connaissances à la sensation. Nous plaçons leur origine à une source plus élevée, dans la parole. La regardant comme cause de toutes nos pensées, nous croyons qu'elle seule fait éclore les idées que la nature a déposées en germe dans notre âme. C'est là la seule interprétation légitime de l'opinion que nous émettons.

grâce, qui n'est que la communication faite par Dieu de sa propre essence à sa créature, pour la rendre capable de le voir comme il se voit lui-même, lui devient par conséquent impossible. C'est le raisonnement de saint Thomas (1).

Mais quoique ces trois vies se supposent réciproquement, par là même qu'elles sont différentes on comprend qu'elles doivent être soumises à des lois diverses. La règle qui ordonne la vie des sens ne peut être celle qui dirige la vie de l'intelligence, et celle qui dirige la vie de l'intelligence ne doit point avoir son application à la vie de la grâce. Car toute règle, pour pouvoir être employée, demande à être de même nature que la chose qu'on lui compare. Relativement au jugement, elle est le premier terme d'une comparaison. Or, si entre ce premier terme et le second il n'y a nulle ressemblance, nulle analogie, le moyen alors de se prononcer de quelque façon avec sûreté et garantie ?

Ainsi les éléments qui entrent dans la vie des sens et l'alimentent ayant leur nature et leurs propriétés à eux, la règle ou la puissance qui a mission pour décider de leur valeur et de leur vérité doit nécessairement leur être proportionnée. Cette sphère inférieure,

(1) Dicendum quod impossibile est Deum videri sensu, visu, vel quocumque alio sensu, aut potentiâ sensitivâ partis. Omnis enim potentia hujusmodi est actus corporalis organi. Actus autem proportionatur ei cujus est actus : undè nulla ejusmodi potentia potest se extendere ultrà corporalia : Deus autem incorporeus est, et suprà extensum est : undè nec sensu, nec imaginatione videri potest, sed solo intellectu. Summ. Thom. P. 1, q. 12, art. 3. C.

n'enfermant dans le cercle qui la circonscrit que les choses matérielles et sensibles, la puissance appelée à la régir a besoin de participer à leur nature. Évidemment ce ne peuvent être ici que les sens, parce que la vie du corps n'a point d'autres moyens de communiquer avec le dehors. A eux seuls donc il appartient de prononcer sur l'existence et le mode des choses matérielles, et nous sommes obligés d'ajouter foi à leur témoignage pour donner une base à nos connaissances.

S'ils se contredisent dans leurs rapports sur le même objet, tant qu'il y a lutte et diversité, la raison remplit l'office d'un juge qui entend des témoins déposer dans des sens opposés. Il est de son devoir de suspendre son arrêt, jusqu'à ce que de nouveaux renseignements lui manifestent où il y avait déviation et erreur. Mais quand les dépositions sont incontestées et unanimes, elle peut, sous l'influence qui la subjugue, prononcer avec certitude. Sa décision, revêtue de ces conditions, est irréfragable et infaillible. Elle est l'expression de la nature, qui parle toujours le langage que lui a appris son auteur.

L'intelligence vivant dans une atmosphère plus élevée, et ne se nourrissant que d'idées, il impliquerait de la soumettre à la même loi que la vie sensitive. Les sens ne pouvant aller à cette hauteur, il est besoin de lui donner un autre juge et de lui assigner un autre tribunal. C'est en elle-même qu'il doit résider; car la sagesse divine ne peut honorer de l'existence un seul être, sans l'attacher à une loi qui soit le principe de sa formation et le motif de sa conservation. Ce principe et ce motif n'étant ainsi que le fond et l'essence de l'être, il s'ensuit que pour connaître le juge qui

préside aux fonctions de notre intelligence, il suffit d'en sonder la nature, d'en interroger les facultés et de discerner celle qui décide. La chose n'est pas difficile à découvrir; car, au premier aspect, on voit briller exclusivement le sceptre de l'autorité entre les mains de la raison. Elle est reine dans ce nouvel empire. On lui doit donc soumission et hommage.

Cependant, comme elle relève à son tour de Dieu, maître et dispensateur des véritables lumières, ce n'est point quand elle parle en son propre nom qu'elle mérite une entière confiance et qu'elle fait autorité, c'est seulement quand les clartés qui la saisissent sont si puissantes et si vives que, subjuguée par leur élan victorieux, il lui est impossible de refuser son adhésion. Dans ce moment solennel, sa personnalité s'efface en quelque sorte; elle n'est plus qu'un instrument que la lumière divine met en mouvement, et, à cette condition, sa voix est vraiment l'expression de la nature, promulguant la pensée du Créateur.

Mais si ce rayonnement impétueux lui fait défaut, et qu'elle n'ait sur le point qu'elle examine que des lueurs pâles, vacillantes et douteuses, elle se trouve alors obligée de prononcer d'après elle-même, et, s'il y a sagesse dans sa décision, elle ne pourra la formuler qu'en laissant tomber sur elle l'empreinte de son incertitude. Faillible, comme toutes les natures créées, son jugement, dans cette circonstance, sera susceptible d'être révisé, contrôlé et modifié.

La vie de la grâce également forme un ordre distinct de celui de la vie des sens et de la vie de l'intelligence. On l'a toujours conçue comme une communication de l'essence divine. Nulle créature ne peut par conséquent

l'alimenter par elle-même, et il ne faut pas chercher dans l'ordre naturel la règle ou l'autorité que Dieu a préposée à sa direction. La raison étant chose créée, elle ne pourrait par ses seules forces toucher à un ordre dont l'infini seul est l'objet. Elle doit donc se contenter de régner sur les idées qui font l'apanage de notre nature intellectuelle, sans porter au delà ses prétentions.

C'est pour éviter cette usurpation que le dogme catholique pose l'Église, c'est-à-dire la puissance qui a été investie de la force et de la lumière divine, comme la seule autorité qui ait droit de commander à l'homme dans cet ordre surnaturel. Il n'y a qu'elle qui puisse décider ce que l'on doit croire et pratiquer pour arriver à la fin que le Créateur nous a marquée à tous. Mais aussi, comme les sens et la raison n'ont droit que sur les choses naturelles, elle ne peut pas non plus étendre son autorité au delà des choses surnaturelles. Si parfois elle touche à certaines matières qui sont renfermées dans les sphères inférieures, ce n'est qu'indirectement et toujours en tant que ces matières se rattachent par quelque endroit aux doctrines qui sont du ressort de ses décrets.

Et dans l'ordre qui lui est soumis, tant qu'elle ne s'est point complétement expliquée, tant qu'elle n'a point formulé ses décisions, comme des croyances obligatoires, liberté est laissée à chacun de s'isoler dans une absolue neutralité, ou de penser sur les points en litige ce que lui auront suggéré ses investigations personnelles. Mais quand elle parle clairement au nom du Dieu qui l'a choisie pour être près du genre humain l'interprète de ses pensées, il faut se soumettre et res-

pecter dans sa parole la parole de l'esprit de Dieu lui-même.

Pour ne pas avoir décomposé assez complétement la nature humaine, les philosophes n'ont donné sur le problème de la certitude que des théories partielles, exclusives et par là même fausses et insuffisantes. Au lieu d'admettre pour l'ensemble de la vie les trois règles que nous indiquons, ils se sont contentés d'une seule, et avec cela ils ont voulu tout expliquer. Mais, loin d'y réussir, ils n'ont fait que morceler l'homme et détruire les idées qui sont en lui.

Ainsi, il en est qui ont tout réduit à l'expérimentation, c'est-à-dire au témoignage des sens. C'était matérialiser l'homme, nier en lui la pensée, et éteindre le sentiment religieux. C'est pourquoi ce système, mis en avant par Thalès, a trouvé de l'écho dans toutes les écoles qui n'ont vu dans le monde, avec le philosophe d'Ionie, que la matière et ses basses jouissances. D'autres n'ayant avoué pour guide que la raison, se sont précipités dans l'idéalisme vaporeux de Pythagore.

Ces deux conceptions exclusives ont divisé toutes les sectes anciennes en deux camps, et les coups qu'elles se sont réciproquement portés, les ayant renversées l'une et l'autre, on a vu le scepticisme s'élever sur leurs débris pour les éclairer de ses lueurs alarmantes.

En vain des esprits conciliateurs se sont portés entre ces deux écoles rivales pour attiédir leurs discordes et tenter leur réconciliation par de mutuelles concessions, leurs efforts ont été impuissants, parce que, manquant du troisième terme qui est le complément

de la nature humaine, les éléments qu'ils avaient entre les mains étaient incapables de tout expliquer.

Leur désespoir est encore celui de tous nos philosophes rationalistes qui s'obstinent à n'admettre que l'ordre naturel. Ils sont si peu propres à rien édifier de satisfaisant et de complet, qu'ils en sont encore à chercher l'objet de la philosophie elle-même. Ils ignorent l'étendue de son domaine, sont impuissants à tracer la carte du pays qu'elle doit parcourir, et ne savent pas même sa définition. Qu'on les interroge sur leurs croyances, qu'on résume les points dont ils se disent sûrs, et l'on verra qu'on n'aboutira guère qu'à un pâle déisme, incertain de lui-même, trahissant dans son dénûment un tel vide de pensées, que le doute paraît sur le point de l'environner de toutes parts.

D'un autre côté, n'admettre que l'autorité de l'Église, et répudier le double témoignage de la raison et des sens, ce serait immoler la personnalité humaine, et faire périr la foi elle-même, en lui retirant la base à laquelle elle est fixée. Car, comme la vie de la grâce suppose la vie de l'intelligence et des sens, ainsi l'Église suppose les deux puissances qui règlent l'une et l'autre, et on ne peut l'en détacher sans tout bouleverser et tout détruire.

Il n'y a donc de vrai, de solide et d'inébranlable, que la notion de l'homme, telle que nous l'avons établie d'après la tradition catholique. En reconnaissant l'existence de ces trois vies, avec leurs règles particulières, on satisfait à tous les besoins possibles de l'humanité. On fait droit à la part de vérité contenue dans tous les systèmes qui ont été à jamais formulés. Avec le sensualiste, on admet la légitimité du témoignage

des sens; avec le rationaliste, la puissance de la raison; enfin avec le catholique, l'autorité de l'Église. Seulement on ne s'attache à aucune de ces idées exclusivement. On leur détermine au contraire le domaine particulier qu'elles ont à gouverner, et on les unit toutes ensuite dans une large synthèse.

Le sens commun et l'évidence trouvent aussi leur place dans cet accord de toutes les théories, et, en se rangeant dans cet ensemble, ces deux nouveaux systèmes perdent ce qu'ils ont de dangereux ou d'exclusif. Ainsi le sens commun, considéré à part, mène au scepticisme, parce qu'il ôte toute valeur au sens et à la raison de l'homme individuel. Mais ce péril n'est plus à craindre, quand on le regarde seulement comme une manifestation éclatante d'idées et de sentiments que la raison et les sens de chaque homme peuvent établir. En s'unissant ainsi à la raison individuelle, il est pour elle un appui qui la soutient, une lumière extérieure qui l'éclaire, un guide qui l'empêche de donner dans des théories personnelles et extravagantes. C'est un moyen de rendre la science plus une dans ses investigations et plus sûre.

L'évidence est peut-être, de toutes les conceptions que le génie de l'homme a essayées dans son isolement sur cette grave question, celle qui s'est le plus rapprochée de la vérité. Partout en effet, dans les trois modes d'existence que nous avons assignés à l'homme, nous avons vu que le juge n'était infaillible qu'autant que sa réponse portait avec elle une évidence intrinsèque ou extrinsèque. Mais dire d'une façon générale avec Descartes, sans explication ni commentaire, que l'on ne doit affirmer d'un objet que ce que l'on en voit

clairement dans l'idée qui le représente, c'est faire croire à l'homme qu'il est libre de se faire à lui-même une croyance à sa guise, et que sa raison personnelle est seule juge de la vérité. C'est pour cela que le cartésianisme à sa naissance s'est tout à coup divisé en écoles opposées, dont les théories discordantes se perdirent ensuite dans le vague et l'arbitraire.

Pour échapper à ce danger, il suffit de remarquer que l'évidence n'est point un juge, mais seulement une manifestation, une irradiation qui revêt la décision du juge du caractère de la vérité. Or, le juge étant différent pour la vie du corps, pour la vie de l'intelligence et pour la vie surnaturelle de la foi, il s'ensuit que l'évidence elle-même varie selon qu'elle est appelée à éclairer de ses splendeurs chacun de ces ordres de choses. C'est en effet ce que l'expérience démontre.

Dans la vie physique et matérielle, elle résulte de l'unanimité des témoignages. Son éclat n'a rien de vif et de saisissant : c'est une attestation froide, positive, comme la matière elle-même. On s'en aperçoit surtout lorsque les sens se combattant ou hésitant, elle se fait attendre. Il faut qu'on calcule les dépositions de chaque témoin, qu'on pèse leur valeur, et ce n'est qu'après toutes ces épreuves qu'on adhère.

Dans la vie rationnelle, son irradiation n'a point cette allure positive et glacée. C'est quelque chose de subit et d'entraînant. On dirait un éclair ou un jet de lumière imprévu. Là, tout est actif et prompt comme l'esprit.

Quant à l'Église, qui a mission de prononcer dans l'ordre surnaturel, sa parole a bien aussi son évidence. Mais elle n'est plus la même que l'évidence physique

et rationnelle. L'entendement ne peut plus, comme dans l'ordre naturel, pénétrer au dedans de la chose perçue pour s'unir immédiatement à la lumière qu'elle recèle. Car ces notions étant surnaturelles, tant que notre raison végètera ici-bas enveloppée dans un corps de boue, elle ne pourra pas plus posséder leur évidence intrinsèque que voir face à face la vérité éternelle dont elles sont les rayons.

Mais leur certitude n'en est pas pour cela moins solidement établie. Car, si nous ne pouvons avoir sur les dogmes enseignés par l'Église qu'une évidence extrinsèque, nous possédons sur l'Église elle-même, sur la légitimité de sa puissance et la divinité de sa parole, une évidence qui est de même nature que celle qui environne toutes les existences de l'ordre naturel. Ainsi les miracles qui l'appuient sont des faits dont nos sens peuvent juger aussi bien que de tous les autres événements de la vie, et nous ne pouvons pas plus nous refuser d'y croire qu'à tout ce que nous voyons de nos propres yeux.

Les prophéties, qui sont ses autres lettres de créance, dépendent des mêmes règles de critique que celles que la raison applique à tous les faits historiques. Nous croyons, sur la déposition unanime des générations, qu'un prophète a écrit telle prophétie à un temps indiqué, pour le même motif rationnel que nous croyons qu'un historien a composé telle histoire à une époque donnée. L'accomplissement de la prophétie n'est à son tour qu'un fait analogue à tous ceux qui sont inscrits dans les annales de l'humanité.

Cette identité est telle que personne ne peut nier l'Église et lui contester la légitimité de son autorité et

de sa puissance, sans contredire ses sens, sa raison, et sans arriver au doute absolu, s'il est conséquent dans sa conduite.

Il y a certainement là de quoi satisfaire tout homme droit et raisonnable. Néanmoins, s'il se rencontrait quelques esprits faibles ou malades qui trouvassent mauvais que les dogmes de la religion ne fussent éclairés que par une évidence extérieure, parce qu'il arrive qu'ils sont tous autant de mystères, nous leur ferions observer que, sous ce rapport, le monde surnaturel ne fait point exception à la loi commune. Si toutes les choses dont l'Église nous parle sont mystérieuses; si tout ce qu'elle nous révèle de ce monde suprà-rationnel dépasse notre intelligence, n'en est-il pas de même de ce que la raison nous manifeste? Comprenons-nous mieux le monde des esprits? Savons-nous expliquer les existences qui le peuplent et les phénomènes qui s'y opèrent? Et dans le monde physique, trouvons-nous un grain de matière qui ne soit un abîme où notre intelligence se perd? Parmi tout ce que les sens nous découvrent, depuis le dernier atome collé sur terre jusqu'aux astres qui roulent dans les espaces, toutes les existences ne forment-elles pas une série d'énigmes dont jamais nous ne trouverons le mot?

Toutefois, nous avouerons que nos dogmes étant dépourvus d'évidence intrinsèque, ils ne peuvent entraîner victorieusement notre adhésion comme les principes et les axiomes de l'ordre naturel. Mais en ceci nous ne pouvons trop admirer la sagesse de Dieu, qui a permis qu'il en fût ainsi pour rendre méritoire notre foi. Car si l'homme ne peut pas ne pas vivre de la vie de

la nature, c'est-à-dire refuser de croire à ses sens et à sa raison, il est toujours libre de vivre ou de ne vivre pas de la grâce. Les vérités-principes de l'ordre surnaturel ne s'imposent à personne. On les peut accepter ou ne les accepter pas, c'est à la libre volonté de chacun, et cette liberté est le fondement de la grandeur et des récompenses du chrétien.

CHAPITRE III.

COMMENT LA FOI EST LE PRINCIPE DE LA VIE.

En examinant de quelle manière fonctionne chacune des vies que nous avons reconnues dans l'homme, on voit que les puissances qui les dirigent sont soumises à des règles générales qui empêchent leurs décisions d'avoir rien d'arbitraire. Les sens, par exemple, ne peuvent pas à leur gré imposer leur témoignage. L'expérience les domine, et leurs rapports ne font que révéler l'existence de l'objet extérieur qui les a impressionnés. La raison est commandée par les axiomes. C'est un joug qu'elle ne pourrait secouer qu'en se suicidant elle-même. Sa fonction et sa vie est de les développer, de les féconder et d'en faire ensuite l'application. D'elle-même elle est impuissante. Elle n'a d'autorité que par eux. Ils forment le piédestal qui la supporte, et elle ne les peut ébranler qu'en s'ébranlant elle-même. L'Église reconnaît pour guide et pour règle la tradition, entendue dans son sens le plus large, et elle avoue qu'elle n'en est que l'interprète (1). Son infaillibilité consiste à conserver pur et intact

(1) Annuntiare ergò aliquid christianis catholicis, præter id quod acceperunt nunquàm licuit, nusquàm licet, nunquam licebit; et anathematizare eos qui adnuntiant aliquid præterquàm quod semel acceptum est, nunquàm non oportuit, nusquàm non oportet, nunquam non oportebit. Vincent. Lesin. Commonit. IX.

le dépôt de la vérité révélée qui lui a été confié. Elle en explique toutes les parties, en précise tous les points, mais en dehors de ce cercle il ne lui appartient plus de prononcer.

Dans tout cela, comme on le voit, point de création. L'être contingent ne crée pas. Il ne fait que recevoir de celui qui lui a tout donné, et conserver ce qu'il a reçu.

C'est là ce qui nous fait comprendre comment dans l'homme les trois vies qui composent son existence commencent nécessairement par la foi (1). Aucune ne se forme par voie d'investigation; au contraire, toutes s'acceptent d'un principe extérieur avec lequel on est en rapport.

Le phénomène est bien manifeste pour la vie des sens. Elle nous est communiquée par autrui, et pour la conserver nous sommes obligés de recevoir de confiance son aliment de la main étrangère qui nous le présente. Dire à l'homme de se faire son existence physique, c'est un non-sens. L'obliger, après qu'il a reçu l'être, de décomposer tout ce qu'on lui offre, afin de s'assurer scientifiquement de la valeur des sucs nourriciers qui y sont renfermés, c'est exiger de lui une chose à la fois impossible et absurde. Cette décomposition, en isolant les substances vitales contenues dans l'aliment nutritif qu'on aurait analysé,

(1) An ignoras rebus omnibus fidem præire? Quis enim agricola metere potest, nisi priùs semen crediderit; aut quis mare transmittere, nisi priùs se ipse rati credat et gubernatori? Aut quam artem quis aut disciplinam discere potest, nisi se priùs tradiderit et crediderit magistro? Theoph. ad. Autolyc. L. I. VIII.

les réduirait à n'être plus que des choses mortes et inertes, incapables de donner la vie. On ne peut s'assurer de sa valeur que par voie d'expérimentation, c'est-à-dire, par le bien que l'aliment reçu et digéré fait au corps.

Point de vie possible également pour l'intelligence, si l'on ne se soumet à ces conditions. L'enfant, en effet, ne sait et ne peut que croire à ceux qui l'environnent. Il est aussi incapable de raisonner sur les idées qu'il reçoit, que de décomposer la nourriture qu'il donne à son corps. Plein d'un amour tendre et d'une naïve confiance envers ceux qui l'élèvent, il accepte, sans y regarder, tout ce qu'il y a de sens dans leurs paroles. Peu à peu son intelligence se développe et s'élargit, en faisant circuler en elle cette vie vivifiante et féconde. Et ce n'est même qu'après de longues années qu'il est en état de se rendre compte à lui-même de ce qu'il a cru.

S'il eût voulu, dès le commencement, décomposer, par voie d'analyse, toutes ses pensées, il eût mis une entrave au mouvement de sa vie intellectuelle et se fût empêché d'avancer dans aucune connaissance. Car toutes les sciences obéissent si exclusivement à la même loi, qu'il n'en est pas une seule qui ouvre son sanctuaire, sans exiger qu'avant d'en franchir le seuil on fasse un acte de foi.

Ainsi, voulez-vous étudier les sciences physiques, elles se présentent à votre entendement tout d'abord avec un cortége de faits et d'axiomes qu'il faut croire simplement et sans autre préambule, pour être dans le cas de pénétrer plus avant. Il en est de même des sciences mathématiques, métaphysiques et morales.

Nul ne les conçoit existantes et possibles qu'autant qu'on les aborde en prononçant cette parole : *Je crois*. C'est pour cela que le premier et le plus ancien législateur de l'intelligence humaine, Aristote, donne pour base fondamentale à toutes nos connaissances, la foi (1).

L'expérimentation est aussi, pour la vie de l'intelligence comme pour la vie des sens, le moyen commun et vulgaire de se certifier à soi-même la vérité de ces premières idées qu'on accepte sans démonstration, ainsi que de toutes celles que la société communique, pour étendre et développer notre intelligence. Entre elles et notre âme règne une harmonie préexistante, qui les rend aptes à s'identifier avec notre esprit, comme l'aliment matériel s'unit de lui-même au corps, quand il est sain. La paix et le repos que trouve l'intelligence dans son adhésion à ces vérités, le bien-être qui lui en revient, voilà ce qui l'attache indissolublement à elles, comme au principe de son existence. C'est une preuve sensible qu'elle préfère avec raison à toutes les démonstrations possibles.

La vie de la grâce n'est pas non plus une chose qu'il soit possible à l'homme de former de lui-même. Le christianisme n'est ni une idée, ni une théorie que l'intelligence doive élaborer avec patience, y ajoutant ou en retranchant à son aise et selon ses caprices. C'est une manière d'être qui s'établit dans l'homme, en vertu de l'efficacité d'une puissance extérieure,

(1) Ἔστι δὲ ἀληθῆ μὲν καὶ πρῶτα τὰ μὴ δι' ἑτέρων, ἀλλὰ δι' αὐτῶν ἔχοντα τὴν πίστιν. Οὐ δεῖ γὰρ ἐν ταῖς ἐπιστημονικαῖς ἀρχαῖς ἐπιζητεῖσθαι τὸ διὰ τί. Ἀλλ' ἑκάστην τῶν ἀρχῶν αὐτὴν καθ' ἑαυτὴν εἶναι πιστήν. I. Top. I.

mais sans recours à l'arme du raisonnement et aux ressources de l'investigation.

Car la même parole qui initie l'enfant à la vie de l'intelligence, l'élève aussi, avec l'aide de l'esprit de Dieu qui est en lui, à la vie surnaturelle. Une mère aimante lui dévoile insensiblement Dieu et ses grandeurs, en lui racontant les faits merveilleux de notre religion sainte, et elle lui inculque en même temps la connaissance de ses devoirs. Il écoute, accepte de confiance ces vérités si élevées, et à mesure qu'il les pénètre, son intelligence heureuse s'épanouit, et cette félicité intérieure s'attache inébranlablement à tout ce qu'il a appris. A mesure que son entendement se développe, ces idées, selon le plan d'une éducation bien comprise, vont toujours se fortifiant, et l'esprit de Dieu le pénètre de plus en plus de sa céleste influence.

D'après cela, on peut dire que la vie de la grâce est réellement entée sur la vie de la nature. Elle commence, comme elle, si nécessairement par la foi, que, pour l'établir ferme et durable, il faut ordinairement qu'elle prenne racine dans l'homme au temps de son enfance, à cette époque pure et naïve où il recueille en lui, sans discussion ni examen, mais avec confiance et amour, tout ce qu'on lui dit. Si on le néglige à ce moment précieux, et qu'on ne sème dans son cœur qu'à un âge déjà avancé les idées de religion et de vertu, se trouvant alors impuissant à leur faire un accueil aussi simple et aussi confiant, sa raison les décompose, avant que son âme se les *incorpore*, et son action dissolvante, leur ôtant ainsi leur suc nourricier et leur vivifiante saveur, la vie ne peut s'enraciner en lui, à moins d'un prodige. C'est ce qui

a fait dire à l'expérience de tous les temps, que l'homme moral et religieux se forme presque au berceau (1).

Même les hommes instruits qui reviennent dans le cours de leur carrière de l'erreur à la vérité, ce n'est jamais par des déductions froides et sèches, au moyen des calculs géométriques de la raison, qu'ils sortent de leur illusion. Consultez-les, et ils vous diront qu'occupés à poursuivre leurs recherches scientifiques, ils se sont tout à coup sentis éclairés par une grande lumière, qui leur a révélé quelle devait être la base de la science particulière qu'ils étudiaient. Ils ont suivi cette lumière, s'y sont attachés comme à une conquête, et sont arrivés par elle au catholicisme (2).

Une première conséquence, qui découle naturellement de tous ces faits et que nous nous empressons de signaler, c'est qu'ôter la foi du monde, ce serait nécessairement y faire régner la mort. Si vous vous attaquez avec la philosophie universitaire à la foi surnaturelle, vous tuez du même coup le sentiment reli-

(1) A cette unanimité de suffrages nous ne connaissons qu'une exception, c'est Rousseau de Genève, et derrière lui la tourbe de ce qu'on appelait philosophes au XVIIIe siècle. C'est bien le cas de dire que l'exception même affermit le principe : *exceptio firmat regulam !..*

(2) La plupart des protestants distingués qui sont revenus au catholicisme dans ces derniers temps, ont fait connaître les motifs de leur conversion. Ces révélations forment le tableau le plus curieux. S'étant livrés à des sciences diverses, tous, en attestant que le principe qui a éclairé leurs études les a ramenés au sein de l'Eglise romaine, prouvent merveilleusement que dans le catholicisme est la racine et le dernier mot de toutes les connaissances humaines.

gieux, et il n'est plus possible après cela que l'homme s'agenouille et prie. Si vous refusez d'avoir foi à la raison, vous détruisez la vie de l'intelligence, en livrant toutes vos conceptions aux incertitudes du scepticisme le plus absolu (1). Enfin, sans la foi aux sens, c'en serait fait de notre vie physique. Donc croire et vivre sont deux choses corrélatives.

On voit ensuite, d'après toutes ces observations, que, sous quelque aspect qu'on envisage l'homme, il n'a point en lui l'initiative de son existence. Créature contingente, il ne peut porter en lui-même la raison fondamentale et primitive de son être. Il dépend, pour la vie de la nature et pour la vie de la grâce, d'une cause extérieure qui lui donne le mouvement et qui le façonne. Pour le même motif, il ne peut pas être à lui-même sa loi. Nécessairement il dépend de la puissance qui le mène et qui lui communique l'action et la vie.

Aussi les traditions de tous les peuples s'accordent avec la raison pour confirmer cette grande vérité. « L'origine de tout ce qui servit à développer et à per-
« fectionner l'humanité, dit M. Bautain, à savoir, le lan-
« gage, la société, le gouvernement, la religion, les
« sciences, les arts, même les arts les plus utiles à
« l'existence physique, comme l'agriculture, la métal-
« lurgie, etc., a été attribuée par l'antiquité, plus rap-
« prochée que nous de l'institution des choses, à une
« intervention divine et surnaturelle, au commerce de

(1) Outre le reproche que nous avons déjà fait au cartésianisme, une autre de ses grandes erreurs, c'est d'avoir cru qu'il fallait commencer, en philosophie, non par *croire*, mais par *douter*. Là est un des vices de sa méthode et une cause de toutes les erreurs auxquelles elle a conduit.

« l'homme avec un monde supérieur. La mythologie « grecque, issue de la mythologie égyptienne, n'est « qu'un système d'explications symboliques et mythi- « ques des choses religieuses, morales et politiques de la « société. Au fond de chaque invention et de chaque « établissement il y a toujours l'inspiration d'une divi- « nité révélant à l'homme ce qu'il devait faire et com- « ment il le pouvait faire.

« Il n'y a pas en effet, ajoute le même philosophe, « d'autre moyen pour la raison de sortir du cercle vi- « cieux où elle s'enferme nécessairement, dès qu'elle « veut expliquer à elle seule une origine quelconque. « Rousseau l'a parfaitement démontré dans la question « de la formation du langage. Il faudrait à l'homme « une langue déjà faite pour former la première lan- « gue; car l'invention des mots et de leur signification « suppose l'exercice de la pensée, et l'esprit ne peut « penser sans mots. De même, si la convention a pré- « sidé à la formation de la société, une convention « n'étant possible que par une langue commune, et la « langue n'étant possible elle-même que par la con- « vention et par la société, voilà deux choses qui s'im- « pliquent l'une l'autre, sans qu'on puisse apercevoir « le nœud d'où elles partent. L'intelligence humaine, « qui rayonne si magnifiquement dans la science et « dans l'art, est un flambeau qui ne s'allume point tout « seul, il faut que le feu y soit apporté. L'homme n'in- « vente point les principes, ils lui sont donnés, il les « développe et les applique, comme il ne crée point les « semences, bien qu'il puisse les multiplier et les amé- « liorer par la culture. Le plus grand crime de la na- « ture est de vouloir s'approprier ce qui ne lui appar-

« tient pas, et ainsi de se mettre à la place de Dieu « ou de se croire semblable à Dieu. Prométhée, dit la « fable, déroba le feu du ciel pour vivifier l'œuvre de « ses mains. Il voulut être créateur, et il ne put en « prendre l'apparence qu'en *dérobant*, ce qui montre à « la fois son impuissance, son orgueil et son crime (1). »

Ce crime est celui de la philosophie rationaliste. En disant à l'homme de se former sa croyance, elle l'assimile à l'intelligence suprême qui ne doit qu'à elle-même sa lumière et sa pensée. En lui répétant sans cesse de s'affranchir de toute loi et de toute autorité pour n'avoir foi qu'en sa raison, elle l'égale à Dieu, auteur de toutes choses, qui est seul à lui-même sa loi et sa raison. Elle ment donc à notre nature en lui supposant, par pur orgueil, des prérogatives qu'elle n'a pas. Elle contredit aussi le genre humain, puisque, malgré son témoignage unanime qui atteste que l'homme n'a rien qu'il n'ait reçu, elle veut le faire le créateur et le conservateur unique de sa propre existence. Mais, comme à Prométhée, il lui faut dérober à ce qui l'entoure, le feu qui doit vivifier ses œuvres, et la nécessité où elle est de vivre de ces continuels larcins, accuse aussi son indigence et sa misère.

Cependant, quoique nous ayons dit que la vie surnaturelle commence par la foi, de la même façon que la vie des sens et la vie de l'intelligence, il y aurait grave erreur à les confondre ensemble. La foi exigée par l'autorité de l'Église est bien différente de cette foi exigée par les sens et la raison. Celle-ci est un acte pur et simple de la nature qui ne demande le concours

(1) Bautain, Philosophie morale, 1re part., ch. 11, p. 71, 73.

d'aucun agent autre que nos facultés. Celle-là est un acte surnaturel qui ne peut être fonction d'aucune force créée, et qui a besoin, pour être produit, de l'action de la grâce en nous. Voilà pourquoi on la définit, *un don surnaturel de Dieu.*

Comme nous l'avons déjà remarqué, sans la foi naturelle, nul homme ne peut exister; car le scepticisme absolu demanderait un intervertissement si profond dans toutes nos facultés, qu'en réalité on l'a toujours jugé avec raison une imagination et une chimère. Mais la foi surnaturelle aux vérités révélées n'est point une nécessité pour notre nature. C'est le résultat d'une pure et simple élection, qui a son principe dans l'amour; c'est une affaire de cœur et de sentiment.

Les éléments constitutifs de cette vie surnaturelle prennent possession de l'homme de la même manière que les éléments qui constituent la vie de la nature. Pour être reconnus vrais, ils n'ont pas besoin d'être soumis au scalpel de la raison, afin d'être analytiquement disséqués. La méthode d'expérimentation suffit à leur vérification. Car il règne aussi entre les idées religieuses et la nature humaine une telle sympathie que l'âme, en les recevant, éprouve une vive satisfaction, analogue à toutes les émotions de plaisir qui l'accompagnent, lorsqu'elle a comblé au dedans d'elle un vide immense qui la tourmentait. Naturellement chrétienne, elle s'identifie tellement avec la nourriture céleste qu'on lui a donnée, que, sans étude et comme instinctivement, une fois qu'elle a été informée de la grâce, elle repousse toutes les doctrines hétérodoxes de la même manière qu'un estomac en santé rejette un aliment indigeste et malsain.

Aussi Origène ayant à répondre à Celse, qui lui faisait une difficulté de l'impossibilité où les chrétiens étaient de se démontrer par la science la vérité de leur croyance, avoue que la majorité est incapable de discuter les dogmes par ses seules lumières. « Mais, ajoute-« t-il, elle n'y est pas moins attachée, et elle sait, mal-« gré cela, y trouver la vie. Tous ont appris par « l'*expérience* que la foi au Christ donne à l'âme la « santé et la vigueur, l'orne de toutes les vertus, cor-« rige ses défauts, et la purifie de ses souillures. Ils « s'attachent donc à elle, n'ont que de l'horreur ou du « mépris pour le passé, et chaque jour augmentant « leur ardeur pour le bien, de nouvelles joies leur ar-« rivent, et la foi croît ainsi en eux, en raison de leur « justice (1). » Saint Irénée nous montre pareillement, en plusieurs endroits de ses écrits, celui qui a reçu la foi comme à l'abri de tous les piéges que les ennemis de la vérité dressent sous ses pas. Le sentiment intérieur qui l'unit à l'Église lui suffit, d'après ce grand docteur, pour discerner la saine doctrine des illusions de l'erreur (2).

(1) Origen. cont. Cels. L. 1, IX.

(2) Ad eumdem modum, qui veritatis normam, quam per baptismum accepit, firmam in se atque constantem retinet, vocabula quidem à scripturis petita, et dictiones et parabolas agnoscet : at nefarium et impium argumentum haud agnoscet. Nam etsi gemmas agniturus est, interim tamen vulpem pro regiâ imagine non admittet : verùm ubi singula eorum quæ dicta sunt in classem suam retulerit et veritatis corpori accommodaverit, ità demùm eorum figmentum detegit, ac tale esse ostendit, ut nullo modo subsistere queat. Iren. cont. her. L. I. Id. l. III.

Quand les protestants et les philosophes regardent comme irraisonnable la foi que nous inculquons à l'enfant, au moyen de l'éducation religieuse; quand ils nous accusent, en soumettant les fidèles au principe d'autorité, d'en faire autant d'automates ou de machines mues par une puissance extérieure, sans que leur foi puisse être jamais une conviction motivée, nous sommes donc en droit de leur répondre que la certitude de ces chrétiens illettrés est la plus ferme et la plus légitimement fondée, parce qu'elle repose sur leur propre expérience. Comme ils jugent de la bonté d'un aliment matériel par le bien qu'il fait à leurs corps, comme ils sentent la vérité d'une idée de l'ordre naturel par les rapports d'harmonie qui règnent entre elle et leur intelligence, de même ils reconnaissent la vérité de nos dogmes par l'effet salutaire qu'ils produisent dans leur âme. Ils sentent que là est la vie dont ils éprouvent le besoin, et nulle parole humaine ne les en peut détourner. Les raisonnements leur sont inaccessibles; ils n'y comprennent rien, mais ils sentent tout ce qu'il y a de douceur, de satisfaction et de bonheur dans les croyances qu'on leur offre. Ils les acceptent donc comme le pain de leur âme, et s'en nourrissent avec délices.

Pour ne pas avoir assez appuyé sur cette prédisposition intérieure, les théologiens qui ont eu à résoudre cette difficulté n'ont pas toujours fait voir très-clairement comment la foi pouvait être raisonnable, sans être rationnelle. Ils n'ont pas pénétré ordinairement assez avant dans le phénomène de la manifestation de la vie en nous, et n'ont pas rendu assez sensible l'impossibilité où l'on est de commencer la vie naturelle ou la vie surnaturelle par le raisonnement.

Les Pères avaient pourtant su largement exploiter ce point de vue.

Car, loin d'admettre l'action dissolvante de la raison comme une préparation nécessaire à la vie chrétienne, et loin de commander au fidèle une analyse scrupuleuse de tous les dogmes pour en obtenir la certitude, ils n'ont jamais conçu la vie que dans leur acceptation franche, préalablement à tout examen. « Il en est, dit « Origène, qui ont cherché la vérité, sans croire aupa- « ravant, et ils ne l'ont pas trouvée. Pour moi, parce « que j'ai cru avant de chercher, j'ai trouvé, et non- « seulement j'ai trouvé, mais encore j'ai parlé et j'ai « annoncé aux peuples la vérité connue (1). » Le vigoureux génie de Tertullien part du fait seul des investigations incessantes des hérétiques, pour leur prouver qu'ils sont frappés de mort, et qu'ils ont déserté les étendards du Christ. « Car, dit-il, puisqu'ils cherchent « encore, ils ne sont donc pas chrétiens. Mais si, en « possession de la vérité et de la foi, ils disent qu'il « faut cependant encore chercher pour défendre l'une « et l'autre, avant de les défendre, ils nient avoir en- « core foi à ce qu'ils confessent, puisqu'ils lui cher- « chent un appui. Ils ne sont donc pas chrétiens à leurs « yeux, et à plus forte raison aux nôtres (2). »

Or, croire ou se soumettre étant la seule chose exigée pour recevoir la vie de la grâce, tous les hommes en sont susceptibles. Le christianisme, comme l'a dit Athénagore, est également à la portée du savant et de l'ignorant, et tous, en l'embrassant, le glorifient et en

(1) Origène, in Epist. ad Rom. L. II, ad fin.
(2) Tertul., de Prescript. XIV.

démontrent la vérité, sinon par leurs paroles, du moins par leurs œuvres (1). C'est ce qu'un des chefs de la philosophie du XVIIIe siècle a remarqué avec admiration. « Quelques vérités à croire, un petit nombre de « préceptes à pratiquer, voilà, dit-il, à quoi la religion « révélée se réduit; néanmoins, à la faveur des lumières « qu'elle a communiquées au monde, le peuple même « est plus ferme et plus décidé sur un grand nombre « de questions intéressantes que ne l'ont été les sectes « des philosophes (2). »

(1) Apud nos autem reperietis imperitos homines et opifices et anus, si minùs verbis præstare possint eam quæ ex doctrinâ nostrâ percipitur, utilitatem, at factis eam quæ ex animi inductione proficiscitur, demonstrant. Neque enim verba declamitant, sed rectè facta exhibent : percutientem non repercutere, etc. Athenag. Leg. pro Christ. XI.

(2) Préface de d'Alembert.

CHAPITRE IV.

—

LA SCIENCE EST-ELLE SUPÉRIEURE A LA FOI?

Pour dirimer clairement cette question qui partage si diversement les esprits, il suffit de préciser nettement les prérogatives de la foi et les prérogatives de la science, et de les comparer.

Descendue du ciel avec le bienfait de notre existence, dont elle est la loi première, la foi est, comme Dieu, son auteur. Elle est une, immuable et perpétuelle. Elle embrasse tous les temps, oblige tous les hommes, et ne peut subir ni modification, ni changement. On lui trouve nécessairement tous ces caractères, dans l'ordre de la nature aussi bien que dans l'ordre de la grâce.

Ainsi de tout temps l'univers qui nous entoure a été l'habitacle de l'homme. Sa vie physique s'est accomplie et développée aux mêmes conditions, et ses sens ont été frappés des mêmes phénomènes. La loi de son organisme animal n'a point varié, et sous ce rapport on peut dire que la vie qui a couru dans les veines de nos ancêtres est la même que celle qui nous anime.

Le monde des esprits n'est point non plus une chose qui ait changé. Les principes ou axiomes qui forment la base de notre entendement sont uns, perpétuels,

immuables et impersonnels. L'auteur même de notre intelligence les a mis en nous en nous créant, et nous ne pouvons nous en dépouiller. Fondés sur les rapports nécessaires des existences et des idées, il n'appartient pas même à Dieu de les changer. C'est pourquoi toutes les générations ayant été éclairées de cette même lumière divine, elles ne forment réellement qu'un vaste corps que la même âme pénètre, échauffe et illumine.

Les dogmes ou vérités-principes de l'ordre surnaturel participent à tous ces augustes caractères. On les peut dire impersonnels, au même titre que les éléments primordiaux de la raison, parce qu'ils sont indépendants également de l'intelligence créée qui les reçoit. Ils sont uns et immuables, puisqu'ils ne sont que la révélation des idées divines, et ils embrassent tous les temps et tous les hommes, parce qu'ils sont l'élément essentiel à tous, pour accomplir leur destinée. N'étant rien autre chose, en vertu de leur surnaturalité, que les rayons de l'essence divine, ils sont réellement cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Tel est le triple objet de la foi, et telles sont ses prérogatives. Comme elle est le commencement de toute vie, c'est elle qui maintient et qui établit l'unité et l'harmonie dans les trois mondes, dans le monde physique, dans le monde intellectuel et dans le monde surnaturel.

La science n'a aucune de ces nobles prérogatives. Elle part de la foi, et prend à tâche d'en justifier, d'en développer et d'en harmoniser toutes les données.

C'est, par exemple, aux sciences physiques qu'il appartient de s'emparer de ce que les sens observent et découvrent. Elles étudient la loi qui préside à la formation des corps, calculent leur étendue, analysent leurs propriétés, et lisent le nom de Dieu dans toutes les merveilles qu'elles renferment. Les sciences rationnelles doivent partir des axiomes et des faits qu'elles trouvent dans la raison humaine, pour expliquer le monde des intelligences. Elles décomposent le *moi* pensant, s'élèvent de là à son auteur, et formulent les relations qu'il y a du fini à l'infini, du créé à l'incréé. La science surnaturelle, ou la théologie, se repose sur l'autorité révélée pour s'élancer dans le sein de Dieu et en rapporter à la terre quelques-unes de ces splendeurs ineffables qui font le contentement éternel des élus.

Ainsi la science est, par rapport à la foi, ce que la conséquence est au principe dont elle est déduite, ou plutôt elle est l'explication et le commentaire des vérités dont la foi nous nourrit.

C'est pourquoi elle est l'œuvre personnelle de l'homme et elle participe à tous ses caractères.

Comme lui, elle est une chose contingente dont on se peut passer à la rigueur. Car entre les trois vies que nous avons distinguées en nous, il n'en est pas une qui ne soit conçue possible sans son secours.

On n'a pas besoin des sciences qui traitent des corps pour entretenir en soi la vie physique; et on rencontre beaucoup de personnes sans étude qui vivent intellectuellement par la foi seule qu'elles ont aux idées qu'elles ont reçues. Quoiqu'elles soient incapables de se rendre compte, à la façon du savant, des connaissances qu'on leur a communiquées, néanmoins, à la lumière de ces

pensées qui éclairent leur esprit, elle peuvent raisonner et se bien conduire. Il en est de même en religion. Que de personnes qui ne sauraient se prouver la vérité de tous les articles de leur foi, et qui sont pourtant profondément chrétiennes?

Comme l'homme, la science qui est son œuvre ne peut embrasser tous les temps.

Il y avait longtemps que le monde existait avant que les sciences physiques et mathématiques fussent cultivées. Aujourd'hui même un grand nombre d'entre elles sont encore dans l'enfance. La philosophie, et sous ce titre nous comprenons toutes les sciences sociales, métaphysiques et morales, est comparativement de date récente. On ne la trouve au berceau d'aucun peuple. Elle ne naît chez toutes les nations que quand le doute et les passions ont corrompu la pureté des traditions et des usages de famille. Son apparition est la manifestation de cette inquiétude et de cette agitation qui tourmente la conscience de l'humanité, à ce moment critique où elle se surprend hésitante et faible, n'étant plus sûre d'elle-même.

La science théologique fut pareillement postérieure au christianisme, et elle ne doit son existence et sa vie qu'aux provocations de l'erreur. Mœhler l'a parfaitement observé. « Il faut remarquer, dit-il, que dans « le commencement, le christianisme ne s'étendait que « dans les basses classes du peuple, qui ne sentaient « pas le besoin des recherches scientifiques, et qui « n'auraient pas même eu le temps de s'en occuper. « Mais cependant tout le monde, tant les personnes « instruites que celles qui ne l'étaient pas, se sentaient si « heureuses par le christianisme, il satisfaisait si pleine-

« ment à tous les besoins de leurs esprits, que certai-
« nement les premiers chrétiens n'auraient pas compris
« quelle pouvait être l'utilité des recherches scientifi-
« ques. Quant aux questions qui, jusqu'à ce moment,
« avaient offert dans ces recherches la plus haute im-
« portance, et dont la solution devait être la récom-
« pense des plus grands efforts de l'esprit, elles avaient
« été résolues pour les chrétiens par une voie directe
« et céleste; les doutes s'étaient changés en une certi-
« tude complète, de sorte que pour eux toute leur
« activité devait se borner à pénétrer personnellement
« dans la vérité attestée par Dieu, et à en appliquer
« l'expression à la vie ordinaire. Ils ne soupçonnaient
« pas même, et ne pouvaient pas soupçonner, qu'il dût
« jamais se former une science chrétienne proprement
« dite (1). »

Comme l'homme enfin, la science est versatile et changeante.

Comparez, en effet, ce que sont aujourd'hui les sciences physiques avec ce qu'elles étaient il y a seulement trois siècles; quelle immense disproportion! D'un âge à l'autre elles varient si prodigieusement qu'elles finissent par n'être plus reconnaissables. Ce sont des découvertes nouvelles qui ont amené des théories différentes et qui ont contraint la science même à se créer une terminologie toute particulière. Les sciences méthaphysiques ou purement rationnelles n'ont point un terrain plus stable et mieux déterminé. Elles se modifient à tous les instants, et chaque siècle les représente dans l'histoire avec une physionomie et

(1) Mhœler, Patrologie, 1re partie, p. 56.

des tendances diverses. Malgré son caractère plus positif, la théologie elle-même se prête à des formes nouvelles, selon la disposition des esprits auxquels son enseignement s'adresse, et, à ce titre, elle a aussi son histoire.

Quand on réfléchit à tous ces signes indélébiles que la main du temps a tracés sur le front de la science, on reconnaît qu'il se trouve entre elle et la foi toute la distance qu'il y a entre Dieu et l'homme.

Lorsque la philosophie universitaire exalte sans cesse la science au détriment de la foi, ici encore elle ne fait donc que dénigrer l'œuvre divine pour élever ensuite l'œuvre humaine. Elle détrône Dieu en quelque sorte pour déifier l'homme, et elle donne à ce qui est muable, précaire et contingent, la préférence sur ce qui est éternel, immobile, universel et impérissable.

Quand, d'autre part, elle nous reproche d'appuyer toutes nos théories sur la foi, et qu'elle refuse avec dédain d'examiner nos déductions et nos preuves parce qu'elles partent de prémisses révélées, n'est-ce pas une pitié? Ne vaudrait-il pas autant faire un crime à un dialecticien de raisonner toujours en partant de principes non prouvés? Si c'est une nécessité pour toute théorie rationnelle de l'ordre naturel, d'avoir son point de départ dans la foi naturelle, n'en est-ce pas une pour toute théorie surnaturelle, de choisir pour base et pour fondement la foi surnaturelle?

Quand la philosophie universitaire nous promet ensuite qu'il viendra un temps où la science seule éclairera l'humanité, n'est-ce pas nous repaître de chimères? Puisque la science repose sur la foi, il n'est pas plus possible de se la représenter sans elle, qu'un édifice

sans le fondement sur lequel il est assis. Et ensuite, la science étant, par nature, variable, incertaine, finie et contingente, la substituer à la foi dont les lumières divines sont immuables et éternelles, c'est éteindre le soleil ou en désirer la disparition pour avoir le plaisir de s'éclairer désormais à la lueur d'une torche qu'on aurait soi-même allumée.

Enfin, quand elle suppose que la foi doit périr sous la science, c'est aussi ingénieux que de croire qu'un principe doit être obscurci, en raison de la pénétration avec laquelle on en saisira les conséquences. La foi et la science étant deux choses connexes, dont l'une est le développement de l'autre, jamais le bon sens ne comprendra que celle qui est en sous-œuvre puisse détruire la première, sans se sacrifier elle-même.

Quelle serait en effet la base des sciences physiques, si elles ébranlaient la foi aux sens, dont les rapports sont la base de toutes leurs observations? Quel serait le fondement des sciences rationnelles, si elles niaient les axiomes qui sont les éléments nécessaires de la raison? Sur quoi reposerait la science théologique, si elle récusait la puissance surnaturelle dont la parole lui manifeste ses dogmes? Du moment où l'on cesse de dire, *je crois*, on détruit l'un des mondes dans lesquels l'homme est appelé à vivre. Si c'est le théologien qui refuse de prononcer cette parole de vie, le monde surnaturel est anéanti; si c'est le philosophe, c'en est fait du monde des intelligences; si c'est le physicien, le monde des corps n'est plus qu'un grand rêve, une mystifiante déception.

Proclamer avec le rationalisme que toute foi sera

anéantie, c'est dire que le genre humain tombera dans la nuit confuse du doute, où, après s'être cruellement débattu au milieu des angoisses d'une pénible agonie, il s'endormira enfin dans les bras du néant.

CHAPITRE V.

LA DOCTRINE CATHOLIQUE EST-ELLE OPPOSÉE AU PROGRÈS?

Quoique nous ne consentions pas à reconnaître à la science toute la puissance et toute l'efficacité qu'on lui prête, nous sommes loin pourtant de nous faire ses détracteurs. Elle est une des plus pures gloires de l'homme, et malheur à celui qui ne saurait pas la respecter.

Nous apprécions donc son mérite, et après avoir fait comprendre en quel sens elle était inférieure à la foi, nous ne craindrons pas d'ajouter que chez l'homme qui sait l'unir à la foi, son inséparable compagne, elle est une lumière nouvelle qui agrandit l'âme et l'élève. Le physicien, l'astronome, le mathématicien et le chimiste comprenant mieux que le peuple la magnificence de la nature, ils doivent à leur science une lumière qui les initie plus profondément dans les secrets desseins du Créateur, et qui, pour ce motif, les place au-dessus du vulgaire. Le philosophe se connaît mieux que ne se connaît une intelligence commune, et il y a dans ses connaissances quelque chose qui l'ennoblit et qui lui mérite la considération et le respect. Le théologien aussi en sait plus sur les mystères de Dieu que le simple fidèle, et il y a également en lui une lumière qui le place au-dessus du chrétien illettré.

Cette élévation de l'âme humaine par la science, peu

importe dans quelle sphère on soit placé, est une ascension glorieuse vers la Divinité. Chaque pas en avant rapproche l'homme de l'intelligence suprême, parce qu'il comprend mieux ses œuvres et entre plus profondément dans ses pensées. C'est pourquoi le chrétien qui ne respire qu'après Dieu doit s'élancer sans cesse vers sa lumière, pour en rapporter sur terre quelques nouveaux rayons qui augmentent son bonheur et celui des autres hommes. C'est aussi pour ce motif que l'Église a toujours encouragé les sciences, et s'est à jamais réjouie de leurs progrès.

Bossuet célèbre avec un enthousiasme admirateur toutes les inventions et toutes les découvertes que l'homme a faites dans l'ordre physique. « L'homme, « s'écrie-t-il, a presque changé la face du monde : il a « su dompter par l'esprit les animaux, qui le domp- « taient par la force; il a su discipliner leur humeur « brutale et contraindre leur liberté indocile; il a même « fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre « n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui don- « ner des aliments plus convenables; les plantes, à cor- « riger en sa faveur leur aigreur sauvage; les venins « même, à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? « Il serait superflu de vous raconter comme il sait mé- « nager les éléments, après tant de sortes de miracles « qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, « je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands en- « nemis qui s'accordent néanmoins à nous servir dans « des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus! « il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sû- « rement, il a appris aux astres à le guider dans ses « voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a

« obligé le soleil, pour ainsi dire, à rendre compte de « ses pas (1). »

Ce qui grandit et ce qui exalte l'homme encore au milieu de toutes ces merveilles, c'est qu'il sait que tous ces prodiges enfantés par le génie n'ont point épuisé les richesses de la création matérielle. Persuadé qu'elle est infinie et féconde, comme celui dont elle est l'image, il l'interroge toujours avec une même ardeur, dans l'espoir de lui surprendre de nouveaux secrets et de lui dérober de nouveaux trésors.

En s'élevant par delà les sens et la matière, l'intelligence entre dans le monde des esprits, qui est encore plus riche et plus varié. L'horizon en est plus étendu, les points de vue plus larges et plus profonds. Ce qui sollicite ici les investigations de la pensée humaine, c'est l'infini et le fini étudiés en eux-mêmes et dans tous leurs rapports. Elle sonde l'essence divine, en scrute les ineffables profondeurs, et, le regard attaché sur ce soleil étincelant, elle tente audacieusement à comprendre quelque chose de son éclat et de sa magnificence. Se repliant ensuite sur elle-même, elle s'occupe des mille problèmes qui surgissent du fond de son *moi* actif et raisonnable. Et certes, quelque compliqués qu'ils soient, elle n'en peut dédaigner aucun, sans se rendre digne à son tour d'un mépris souverain. Car il ne s'agit plus ici de diriger les éléments matériels et de les vaincre, mais il faut apprendre à se diriger et à se vaincre soi-même. Le monde social est l'énigme qui veut une explication; il faut que ses lois générales soient claire-

(1) Bossuet, Sermon pour le vendredi de la IVe semaine de carême, IIe partie.

ment formulées, et il attend de la science la lumière qui doit lui servir.

Toutes ces choses si grandes et si profondes deviennent encore une mine inépuisable. En vain l'homme multipliera ses efforts, jamais il ne verra tout en Dieu. C'est à peine si l'idée divine lui transmettra quelques faibles rayons de son éblouissante lumière, et encore il les lui faudra toujours dérober en quelque façon à sa surface. Jamais non plus il n'approfondira entièrement sa propre nature, son *moi*, qui, dans son étendue, n'est pas moins qu'un abrégé de l'univers. Les rapports qui unissent ces deux extrêmes ne pouvant être compris qu'en raison de la connaissance qu'on a de l'un et de l'autre, la faible vue humaine aura toujours à découvrir dans cette immense région. C'est pour cela que toutes les générations qui passent doivent mettre en œuvre toutes leurs forces et toute leur activité pour ajouter quelque chose aux lumières de celles qui les ont précédées. Telle est la mission que le catholicisme leur assigne. Si elles y sont fidèles, l'humanité, toujours mieux éclairée par la science, montera le long des siècles de clarté en clarté.

Ce progrès, qui est la loi nécessaire de l'ordre naturel envisagé sous le double aspect de la matière et de l'esprit, ne répugne point à l'ordre surnaturel. Au contraire, il trouve en lui sa sanction. Car il serait faux de considérer cet ordre comme une chose essentiellement immobile et stationnaire. En le considérant ainsi, on l'assimilerait tristement à un cadavre dont le froid de la mort maintient rigidement toutes les formes.

La théologie, qui est la science à laquelle ce domaine

est exclusivement échu, doit être très-active, et ne pas oublier qu'elle a immensément à faire. Car, il faut bien le remarquer, le symbole du chrétien n'est point surchargé par l'autorité qui le lui propose à croire, de preuves et de considérations qui en justifient tous les articles. Après avoir prouvé la légitimité de sa mission, l'Église parle et elle veut qu'on la croie sur parole. Elle doit même l'exiger, parce que la foi, qui est la base fondamentale de la vie, n'est possible, ainsi que nous l'avons vu, qu'à la condition d'une soumission absolue de la part de celui qui reçoit son symbole. Toutes ses décisions sont donc courtes, simples et nullement commentées. Elles sont autant de propositions générales qui sont à la science théologique ce que les axiomes sont à la philosophie, ce que les faits et l'expérience sont aux sciences physiques.

Le devoir de la science théologique est d'écarter toutes ces formules générales, de les considérer à part, de les briser, pour ainsi dire, en les soumettant à l'action dissolvante d'une analyse sévère et minutieuse, et de faire ainsi jaillir la lumière qui demeure voilée sous l'enveloppe qui les environne. Après cette œuvre de décomposition quand toutes les parties de la croyance ont été parfaitement observées, tout n'est pas fait. Cet infatigable labeur de démolition, qui a tout divisé et morcelé, n'est pas le terme de la science; ce n'est qu'un travail préparatoire. Car toute science est une, et c'est pour ce motif qu'après en avoir étudié isolément les parties, il faut que sous le souffle vivifiant de l'intelligence, ces portions, d'abord rompues et divisées, se rapprochent ensuite, et concourent à ne former qu'un corps régi par une même loi.

La théologie doit donc, après avoir analysé tous les dogmes, les réunir dans une même conception, et déterminer le principe unique qui fait lien entre eux tous, de telle sorte qu'à l'imitation des sciences naturelles, elle admet pour méthode la synthèse et l'analyse.

A ce titre, on comprend que, comme celles-ci, elle soit progressive. Nous ajouterons même que par essence elle semble devoir l'être davantage. Car son domaine embrassant la vérité considérée en elle-même, il renferme par là même tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'intelligence humaine, et jouit d'une fécondité infinie. Chaque dogme, toujours ancien et toujours nouveau, est une intarissable source d'aliments pour la pensée, et devient un champ inépuisable de découvertes. Leur ensemble ensuite n'étant que le reflet de la Divinité elle-même, se reproduisant dans l'homme sous tous les aspects, et se communiquant à son âme sous toutes les formes, il en résulte un faisceau de lumière capable de ravir à jamais par ses charmes variés toutes les intelligences créées. Aussi, après les plus profonds et les plus vastes génies, y a-t-il toujours à moissonner dans ces plages fertiles, et à la suite des siècles qui ont été les plus privilégiés pour la force du talent et la diffusion des lumières, on remarque qu'il reste toujours autant à recueillir. C'est ce qui anime toutes les générations qui passent, et il n'en est pas une seule qui, en se dévouant à ce travail, ne réussisse à orner le front de la science de quelques pierres précieuses qui augmentent la splendeur de son diadème.

Et qu'on ne pense pas qu'en proclamant le progrès indéfini, comme la loi fondamentale de la science théologique aussi bien que des sciences naturelles, nous

avancions une nouveauté. Il y a longtemps que Vincent de Lérins a développé avec autant d'élégance que de profondeur la même doctrine.

Après avoir averti que le docteur dans l'Église ne doit enseigner que ce qu'il a appris, et dire des choses neuves et non des choses nouvelles, il ajoute: « Quel-« qu'un dira peut-être : Ne peut-il donc y avoir de « progrès pour la religion dans l'Église du Christ? — « Qu'il y en ait, et qu'il y en ait beaucoup; car qui « serait si malveillant pour les hommes, si maudit de « Dieu que d'empêcher ce progrès? Mais il faut néan-« moins que ce soit un vrai progrès et non pas un « changement. Ce qui constitue le progrès d'une chose, « c'est qu'elle prenne de l'accroissement sans changer « d'essence; ce qui en fait au contraire le changement, « c'est qu'elle passe d'une nature à une autre. Il est « donc nécessaire que l'intelligence, la science, la sa-« gesse de chacun comme de tous, d'un seul homme « comme de l'Église entière, suivant l'âge et le siècle, « croissent et grandissent beaucoup, mais toutefois en « leur espèce, c'est-à-dire en conservant la même doc-« trine, le même sens, la même pensée. Que la religion « des âmes imite l'état des corps, qui, tout en se déve-« loppant et en grandissant avec les années, ne laissent « pas néanmoins d'être les mêmes. Il y a bien de la dif-« férence entre la fleur de la jeunesse et la maturité « de la vieillesse; mais celui qui est aujourd'hui vieillard « n'est pas autre chose que celui qui fut autrefois ado-« lescent ; en sorte qu'un seul et même individu a beau « changer d'état et de disposition, il ne change néan-« moins ni de nature ni de personne. Les membres sont « petits dans un enfant à la mamelle, grands dans un

« jeune homme; ils sont toutefois les mêmes dans l'un « et dans l'autre. Autant les enfants ont de membres, « autant en ont les hommes; et s'il est des parties qui « se développent dans un âge plus mûr, elles existaient « toutefois dans le principe de leur origine, en sorte que « rien de nouveau ne paraît dans un vieillard, qui ne « fût caché en lui lorsqu'il était enfant. Ainsi donc, il « n'en faut pas douter, la droite et légitime règle d'un « beau développement, l'ordre parfait et invariable « d'une belle croissance, c'est quand le nombre des « années vient à découvrir dans un jeune homme les « parties et les formes que la sagesse du Créateur avait « d'abord cachées dans un enfant. Mais si l'homme, « avec le temps, se change en une figure qui ne soit « pas la sienne; si le nombre de ses membres augmente « ou diminue, il faut bien dans ce cas, ou que tout le « corps périsse, ou qu'il devienne monstrueux, ou qu'il « s'affaiblisse tout au moins. De même, la doctrine de la « religion chrétienne doit suivre ces lois de perfection- « nement, se consolider par les années, s'étendre avec le « temps, s'élever avec l'âge, mais demeurer cependant « pure et intacte, se montrer pleine et entière dans « toutes les mesures de ses parties, comme dans ses « sens et ses membres en quelque sorte, n'admettre « aucun changement, ne rien perdre de ce qui lui est « propre, et ne subir aucune variation dans les points « définis (1). »

Tout en reconnaissant avec notre siècle la nécessité

(1) Vincent. Lérin. Commonit. XXIII, trad. de Grég. et Collombet.

du progrès, ces remarquables paroles lui apprennent en quel sens on doit le comprendre.

Nous avons entendu nos rationalistes l'interpréter d'une transmutation de tous les dogmes. La religion qu'ils saluent de leurs espérances est une religion qui serait tout à fait opposée à celle du présent, et, sous son influence, ils prétendent que l'humanité revêtirait une nature toute différente d'elle-même. Ils ont tort, parce que ce développement fatal retire à la vérité tout point d'appui. Par l'air de légitimité qu'il accorde à tout ce qui est cru, par la sanction qu'il donne aux doctrines les plus disparates, il fait du vrai une chose arbitraire, qui est de mise dans un temps, mais qui varie selon les caprices mobiles de l'opinion.

Pour ne pas froisser brusquement cette idée de transformation, actuellement partagée par la plupart de nos philosophes, il est des catholiques qui ont parlé d'une troisième révélation, analogue à celle qui a fait passer le monde du judaïsme au christianisme. Elle s'accomplirait par l'Église, et n'ébranlerait point le principe d'autorité. Ces nouvelles lumières ne compromettraient aucunement pour ce motif l'immutabilité des dogmes, et il y aurait seulement un développement dans les croyances préétablies.

Cette opinion ne nous paraît guère moins en contradiction avec la loi du progrès telle que le catholicisme l'a toujours expliquée par la bouche de ses docteurs. Car l'Église s'est toujours regardée comme une personne vivante qui doit croître dans tous les siècles, sans subir de déclin; l'esprit de Dieu est sa vie, son intelligence et son âme. Dans l'infinité de son essence, il trouvera toujours de quoi faire grandir la sagesse et

la science du corps qu'il anime, et on ne peut pas supposer que, comme les sociétés de la terre que le génie des hommes vivifie, la société surnaturelle subisse les faiblesses et les misères de la décrépitude.

C'est pourtant ce que supposent ceux qui croient à la nécessité d'une troisième manifestation du Verbe de Dieu. Ils se figurent nécessairement l'Église présente comme une individualité qui doit être remplacée par une autre individualité. C'est un vieux corps qui ferait place à un nouveau, un vieillard à un adolescent.

Ensuite, comment théologiquement comprendre cette troisième révélation? De quelle manière s'accomplirait-elle?

Avant l'incarnation du Verbe, les espérances des hommes avaient un fondement. Chaque jour des prophètes les entretenaient, au nom de Dieu, de sa venue future. Le Fils éternel du Père n'ayant point encore parlé lui-même à leurs oreilles coupables, il pouvait ajouter à toutes les révélations précédentes, en manifestant la vérité par son propre organe. Il n'habitait point parmi les enfants des hommes; il pouvait donc, attiré par leurs amoureux soupirs, y venir fixer son séjour.

Mais maintenant que nous l'avons entendu lui-même, et qu'il nous parle tous les jours; maintenant qu'il est avec nous et en nous pour jamais, qu'y a-t-il à espérer au delà? Raisonnablement doit-on attendre ce que l'on possède? Et si cette révélation avait lieu, à qui se ferait-elle? à l'intelligence, à l'âme de l'Église, sans doute. Mais cette âme, cette intelligence étant l'esprit de Dieu, on est donc conduit à dire que Dieu se révélerait à Dieu.

Ou bien, pour faire le raisonnement de saint Thomas, nous dirons que la loi nouvelle n'a été substituée à la loi ancienne que pour remplacer l'imparfait par quelque chose de plus parfait. Or, ce motif de changement n'existe plus, puisqu'il n'est pas possible ici-bas d'imaginer quelque chose de mieux que la loi évangélique. Car la perfection d'un état s'estime en raison de la proximité de ses rapports avec notre fin dernière. Et comme la loi donnée par Jésus-Christ en a d'immédiats, ainsi que l'indiquent ces paroles de l'apôtre : *Nous avons confiance que le sang du Christ nous a donné entrée dans la demeure des saints, et nous a introduits dans une voie nouvelle*, on ne conçoit pas en ce monde un état plus parfait que celui-ci (1).

Non, quand nous pénétrons avec l'ange de l'École dans la constitution de l'Église catholique, quand nous nous rendons compte de tous les moyens et de toutes les ressources qu'elle a entre les mains pour éclairer l'intelligence de l'homme et fortifier sa volonté, nous ne voyons rien au delà qui puisse être l'objet de nos désirs. Au-dessus de cette tente admirable que la main

(1) Huic statui novæ legis nullus alius status succedit : successit enim status novæ legis statui veteris legis tanquàm perfectior imperfectiori : nullus autem status præsentis vitæ potest esse perfectior quam status novæ legis : nihil enim potest esse propinquius fini ultimo quàm quod immediatè in finem ultimum introducit : hoc autem facit nova lex : undè apostolus : *Habemus itaque, fratres, fiduciam in introitu sanctorum, etc.* — Undè non potest esse aliquis perfectior status præsentis vitæ quàm status novæ legis, quià tantò est unumquodque perfectius, quantò est ultimo fini propinquius. Thom. Sum. 1 et 2, q. 106, art. IV.

du Christ nous a dressée dans le désert de cette vie, nous n'apercevons que les tentes éternelles où les élus jouissent en paix du fruit de leurs mérites.

Bien que nous voulions que l'Église progresse sans cesse, il nous répugnerait profondément, pour sa grandeur et sa majesté, de soumettre son développement à la nécessité d'une nouvelle communication extérieure. Ce serait, à mon avis, lui assigner le rôle d'un élève qui vit pendant quelque temps sur les idées que le maître a déposées dans son intelligence, mais qui est obligé, après une certaine période de temps, de retourner à la source pour faire une acquisition nouvelle.

Depuis que l'Esprit d'en haut s'est fixé dans l'Église, elle n'a plus besoin; comme l'a dit le prophète, d'un maître qui l'enseigne (1). C'est à elle qu'il appartient d'enseigner les autres. S'élève-t-il parmi le genre humain quelques questions nouvelles qui touchent à ses croyances, elle peut entendre les contestations qui éclatent, assister aux débats, et clore la discussion en prononçant nettement ce que l'on doit croire et ce qu'elle laisse à la liberté des controverses. L'Esprit saint qui l'éclaire est toujours disposé à l'aider de ses lumières pour diriger ses jugements.

C'est ainsi qu'avec le temps les dogmes se développent et s'éclaircissent. La pensée de l'Église reste bien à jamais la même; mais comme un maître que ses disciples questionnent sur certains points de sa doctrine qu'ils ne comprennent pas pleinement, entre, à cha-

(1) Et non docebit ultrà vir proximum suum, et vir fratrem suum. Jerem. XXXI, 34.

que demande, dans de nouvelles explications, qui mettent mieux sa pensée en lumière, sans toutefois la modifier ni l'altérer; de même l'Église, consultée sur des points de croyance moins clairement définis par la tradition ou l'Écriture, calme tous les doutes, et fait cesser toute anxiété par des décisions nouvelles, sans jamais rien changer ni altérer dans son enseignement.

La science théologique doit ensuite recueillir ses paroles, les justifier et les féconder, pour ajouter sans cesse aux connaissances des générations passées, et ce labeur d'émulation ne doit pas un seul instant être abandonné.

Or, qu'on nous le dise maintenant, a-t-il bien raison le rationalisme quand il appelle la théologie une affaire purement d'autorité, un enseignement dont toutes les propositions sont dictées à l'avance, et que, pour ce motif, il lui adresse le reproche de servilité, et lui refuse le titre de science? Est-il dans le vrai lorsqu'il suppose qu'elle enchaîne l'esprit et met des barrières infranchissables à son activité? Est-il bien informé des doctrines catholiques quand il juge que l'Église est par essence un corps glacé, dont toutes les formes sont déterminées inflexiblement depuis plusieurs siècles, et qui est enfermé à perpétuité dans un certain cercle d'idées contre lequel il lui est interdit de prescrire? Est-ce sérieusement enfin qu'on croit l'Église catholique tellement immobilisée par la force seule de ses principes, qu'elle ne peut s'empêcher de jeter un verdict de condamnation sur toute apparence de progrès?

La vérité est-si éloignée de toutes ces banales accusations, que nous prétendons même qu'il n'y a dans

l'humanité ni institutions ni doctrines aussi favorables au progrès que le catholicisme. Écoutez-le : s'agit-il de former l'homme à la vertu? il lui présente pour modèle à imiter Dieu lui-même. Sans cesse il l'encourage, il l'aide dans ce travail si désespérant pour les forces humaines, et quand l'homme est en voie de perfection, il lui crie sans cesse : Marche! marche! et plus il avance, plus il l'excite. Car l'infini étant le terme qu'il lui assigne, il arrive qu'il y a toujours à faire pour l'atteindre.

Après l'avoir entendu former les individus, voyez-le à l'œuvre pour façonner les sociétés. Lisez son histoire, ou plutôt l'histoire de tous les peuples modernes dont il a fait l'éducation. Prudent et sage dans les moyens de civilisation qu'il leur a appliqués, il les a élevés insensiblement des ténèbres de la barbarie à l'âge de lumière dont maintenant ils jouissent. Il ne s'est pas arrêté un seul instant, et ne s'est jamais reposé en disant que c'était assez. Toujours il a marché intrépidement en avant, et il a poussé devant lui toutes les générations, brisant les obstacles qui les arrêtaient, et leur donnant le courage de faire leur chemin.

Pour la science, la regardant d'origine divine, et la comprenant comme un rayon de cette lumière dont toute intelligence créée se doit nourrir, dans tous les temps il a excité l'homme à en faire l'aliment de son âme. Il a provoqué son zèle et échauffé son ardeur pour elle, en lui montrant que connaître, c'est posséder par anticipation la vérité, qui est le froment par excellence des élus. Et enfin, pour tenir constamment en éveil l'activité de la raison humaine, il a promis de

hautes récompenses éternelles à celui qui aurait brillé entre tous les autres par l'éclat de sa science, et qui se serait appliqué pendant sa vie à pénétrer les merveilles de Dieu (1).

Quelle doctrine peut favoriser davantage les sciences humaines? Que pourrait-on dire ou faire qui fût plus capable d'assurer leur véritable progrès?

(1) Qui autem docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti : et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. Dan. XII, 3.

CHAPITRE VI.

—

EST-IL VRAI QUE LE CATHOLICISME SE SOIT LAISSÉ DÉPASSER PAR LE SIÈCLE?

Un jour l'histoire dira que ce fut pour le catholicisme un beau siècle que le nôtre. Né au milieu des orages révolutionnaires, sous le coup des blasphèmes impies de la science, lorsque nos temples étaient fermés, nos prêtres proscrits, et que partout retentissaient des paroles de haine et de destruction contre ce qui était chrétien, il a senti la vie religieuse se ranimer dans son sein, et il a marqué son influence au coin d'une régénération brillante dans toute l'Église.

La science s'est inclinée d'abord devant la foi pour lui rendre hommage. L'étude nouvelle des traditions, la linguistique, la géologie, qui avaient débuté par des accusations qu'on disait péremptoires contre nos livres inspirés, sont arrivées à des résultats contraires, aussitôt qu'elles ont réussi à asseoir plus fermement leurs découvertes. Au lieu d'injurier, maintenant elles louent, et, rangées autour de la tradition mosaïque, elles ajoutent par leurs dépositions à la multitude des témoignages qui garantissent sa vérité.

Après elles sont venues les sciences historiques, rétractant bien des erreurs dont, depuis trois siècles, elles avaient chargé le registre des âges. Le protestan-

tisme qui avait aveuglé les esprits, en jetant dans les cœurs une haine profonde contre Rome et ses doctrines, s'est mis en avant pour désavouer son passé, et d'une main impartiale il a effacé la plupart des calomnieuses attaques dont ses premiers auteurs s'étaient plu à couvrir le front de la ville éternelle.

Pendant que les savants nous rendent justice, nous voyons s'ébranler les peuples qui ont été séduits par les nouveautés coupables du XVIe siècle. Un immense travail de dissolution fait tomber en ruine le protestantisme d'outre-Rhin, et l'Angleterre, ébranlée jusqu'au fond des entrailles, nous annonce chaque jour des événements heureux qui font tressaillir nos cœurs d'espérance.

Partout, depuis vingt ans, l'Église prospère. Son autorité s'étend plus puissante et plus profonde sur les peuples. Les rois qui ont cru, il y a un demi-siècle, la tenir enfermée dans le réseau de leur domination superbe, tremblent maintenant à ses pieds et reconnaissent sa puissance.

Car, pour ne parler que de la France, n'avons-nous pas vu le catholicisme monter dans l'opinion depuis le commencement du siècle? Rappelé de l'exil par Napoléon Bonaparte, il a relevé ses autels, rétabli les pompes solennelles de son culte, et s'est mis à soulager la nation de toutes les blessures que lui avait faites le coutelas tranchant de la révolution. Alors que le fer moissonnait les citoyens sur le champ de bataille, la religion recrutait insensiblement des prêtres parmi le peuple, et réparait tous les vides que la proscription avait multipliés dans les rangs de sa milice sacrée.

Plus tard, quand le despotisme impérial eut cessé

de peser sur le monde, l'Église catholique, comme tout ce qui avait vie dans le sein de l'Europe, respira un instant avec bonheur. Cependant ces jours-là ne furent point ses plus beaux jours. La force avait la prétention de la soutenir, et Dieu ne voulait pas que ses blasphémateurs fussent en droit d'attribuer ses succès à un bras de chair. Fille du ciel, elle ne devait visiblement tirer sa puissance et son énergie que d'en haut.

C'est pourquoi son triomphe ne date réellement que du jour où, abandonnée à elle-même, elle vit de nouveau l'incrédulité se dresser audacieusement contre elle. Quand le peuple, emporté par de folles passions, eut posé une main impie sur la croix pour la renverser; quand un fanatisme délirant eut déchaîné contre le prêtre la menace et l'insulte, c'est alors qu'elle retrempa sa puissance dans la douleur et les angoisses. Délaissée des puissances de la terre, sa faiblesse fit sa force, et chacun sait avec quelle rapidité elle s'est ensuite élancée.

Il y a dix ans, méprisée et insultée dans ses ministres, il lui fallait déguiser souvent les secours qu'elle portait à l'agonisant, et tenir à l'intérieur de ses temples toutes les cérémonies majestueuses de son culte. Maintenant elle est respectée par ceux qui la méprisaient; ses ennemis sont effrayés de sa puissance, et ses amis bénissent le Seigneur à l'avance de l'avenir que de si beaux commencements leur présagent.

Qu'on se le rappelle, tous ces mouvements ne sont que le prélude d'une ère nouvelle. Toutes les fois que Dieu a envoyé à son Église de grandes épreuves, il l'a ensuite récompensée de ses combats par de sublimes

triomphes. Nos pères ont traversé les jours de l'humiliation et de la fatigue. Depuis trois siècles, il leur faut lutter contre les attaques de l'erreur qui, sous les noms de protestantisme ou de philosophisme, ne leur a pas laissé une heure de repos.

L'histoire a déjà dit leurs glorieux combats, et elle a raconté toutes leurs souffrances. Baptisée en quelque sorte dans leur sang, la génération présente voit poindre partout les prémices d'un âge nouveau. Hommes de peu de foi qui vous laissez aller au découragement, considérez donc enfin ce travail intérieur qui annonce partout un si brillant avenir. Ne croyez pas à ceux qui vous crient sans cesse que le catholicisme descend dans la tombe, et que le siècle l'a laissé sur le chemin, expirant bien loin derrière lui.

Certes une doctrine qui remue l'humanité aussi profondément, et qui sans secours humain s'est élevée si haut dans l'espace de quelques années, n'est point une doctrine frappée de mort. Et on ne peut pas dire, en assistant au progrès que le catholicisme fait chaque jour, qu'il soit resté en arrière par rapport au mouvement des esprits.

D'ailleurs, cette marche du siècle, que sans cesse on nous oppose comme éminemment progressive, a-t-elle été aussi rapide qu'on le veut bien supposer? Est-il vrai que les intelligences aient avancé beaucoup, et que nous soyons supérieurs à ceux qui nous ont précédés? Enfin tous ces mots de *lumière* et de *progrès*, que nous aimons à faire retentir si haut, ne sont-ils pas de vains sons dont nous cherchons à nous étourdir pour flatter notre orgueilleuse vanité?

Nous avouerons sans doute que les sciences physi-

ques et naturelles, ainsi que les arts, ont reçu de grands développements. Depuis longtemps l'esprit humain est en voie de découvertes dans toutes ces branches de connaissances, et il est sûr que cette sphère d'activité intellectuelle sera mieux explorée à mesure qu'on s'enfoncera dans les âges. Car ici les lumières de la génération passée peuvent être léguées pures et entières à la génération qui suit, et celle-ci, en y ajoutant ses propres investigations, les doit nécessairement étendre. C'est la boule de neige qui se grossit sous la main du temps.

Le catholicisme, témoin de tous ces accroissements successifs, ne sait qu'en tressaillir de bonheur. Appelé à soulager les souffrances physiques du genre humain aussi bien que ses peines secrètes et intérieures, il favorise de tout son pouvoir ce mouvement scientifique qui se propose pour fin dernière d'augmenter le bien-être de l'individu, en lui épargnant, à l'aide d'inventions ingénieuses, l'excès de la fatigue et du travail. Concourant par une autre voie au grand but qu'il poursuit de tous ses efforts, les sciences naturelles ne peuvent donc que marcher à ses côtés, comme des forces amies qui mettent toute leur influence au service de ses nobles desseins; c'est pourquoi leur progrès ne peut être considéré que comme un avantage pour lui, et plus le siècle avancera dans cette voie, plus il se rapprochera de l'éternelle pensée de charité qui a toujours été la vie du catholicisme.

Aussi ce n'est point sous ce rapport que l'on conçoit un antagonisme profond entre les idées actuelles et les doctrines catholiques. Quand on dit que nous nous sommes laissé dépasser par la civilisation moderne, ce

n'est point sur les sciences naturelles que le regard se repose pour constater ce prétendu progrès des esprits. On en appelle aux sciences rationnelles, et les mettant en opposition avec le principe d'autorité que le catholicisme proclame, on entonne l'hymne du triomphe.

Cette loi d'obéissance et de soumission à une puissance extérieure est envisagée comme un joug utile aux peuples enfants. Lorsqu'une nation n'est point encore assez éclairée pour se conduire par elle-même, il lui faut au-dessus d'elle un maître qui la dirige. Mais la génération présente ayant rejeté loin d'elle toutes ces entraves assujettissantes, on salue du nom de progrès cette émancipation de la pensée.

Voilà, en effet, toute la gloire dont fait trophée la philosophie nouvelle. Qu'on pénètre dans son sanctuaire; qu'on ouvre les livres de ses chefs; qu'on recueille tous les oracles de ses savants pour justifier les progrès dont ils se vantent avec tant d'ostentation, ils ne vous diront jamais rien, sinon qu'ils ont substitué dans l'humanité la raison à la foi, l'idée au symbole. Demandez-leur quelles sont les lumières que cet affranchissement de la pensée humaine a apportées au monde, quelles découvertes la philosophie a faites depuis qu'elle s'est engagée dans cette voie enchanteresse, et il leur faudra vous confesser que jusqu'aujourd'hui leurs recherches et leurs travaux ont été sans résultat.

En plein XIXe siècle, ils en sont encore à discuter la solution des problèmes les plus élémentaires. Effrayés par le vide de toutes les théories qui ont été jusqu'alors mises au jour, ils avouent que la philosophie est encore une science à faire. Par qui? comment? en quel temps? personne ne le sait.

Certes, toutes ces choses ne sont pas nouvelles. Socrate aussi disait que la philosophie était à faire, et la science n'en était pas plus avancée. Quoi! est-ce sérieusement qu'on dit plus parfaite et plus éclairée que nos enseignements une doctrine qui n'est pas même au monde? Le siècle peut-il réellement se juger supérieur au catholicisme, parce que les vaines méthodes de la philosophie l'ont habitué à ne croire à rien? Pour avoir revêtu du beau nom d'émancipation de la pensée cette liberté de tout nier, de tout contester sur les décisions équivoques de la raison, s'estime-t-on de bonne foi dans le progrès?

L'expérience de tous les siècles l'a prouvé, jamais le doute ou la négation ne fut qu'un signe de mort et de ruine. La philosophie grecque aussi a douté; elle a nié, elle a autorisé son doute et ses négations, en proclamant hautement l'émancipation de la pensée, et, du moment où elle a popularisé ces doctrines, la nation est entrée en voie de décadence. Les dogmes religieux n'ont plus fait impression sur le peuple, les passions n'ont plus été ensuite comprimées par aucun frein, le véritable amour de la patrie s'est éteint dans le cœur des citoyens, l'esprit de dévouement a péri sous les fatales étreintes de l'égoïsme, l'individualisme de la pensée a semé la division dans les intelligences, les sentiments ont été partagés, chacun n'a plus poursuivi que ses propres intérêts, les jouissances du corps ont été universellement recherchées avec entraînement et passion, et ce peuple, auparavant si noble, si glorieux et si puissant, est enfin descendu dans la tombe chargé de toutes les flétrissures et de toutes les hontes.

En renouvelant les mêmes doctrines, que notre

siècle ne se flatte donc pas de progresser. Les mêmes principes portent dans tous les temps et chez toutes les nations les mêmes fruits. En semant parmi le peuple les enseignements frivoles d'une philosophie incertaine, et en prêchant l'émancipation de la pensée, au lieu de nous pousser vers la vie, on précipite nos pas vers la mort. La nation qui porte dans son sein des apôtres d'une pareille doctrine, n'a plus, si elle est forte et puissante maintenant, qu'à se voiler les yeux et s'envelopper du manteau de gloire qui la couvre, pour s'en faire un linceul.

Bientôt l'insubordination se glissera dans les esprits, le dérèglement pénétrera dans les mœurs, les mauvaises passions envahiront le peuple, et le sentiment religieux périra sous les coups de l'indépendantisme le plus absolu. Qui n'a pas déjà été effrayé des bruits sinistres qui ont retenti au sein de l'Europe, depuis que ces nouveautés ont tenté de faire invasion dans les esprits? Qui n'a tremblé en face des convulsions horribles qu'elles ont provoquées dans tous les grands empires qui leur ont donné asile? Qui surtout n'a regardé l'avenir et n'a frémi à la seule pensée de ce qu'elles produiraient, si elles dominaient en reines et sans conteste?

Celui qui se place à une assez grande hauteur pour embrasser d'un même coup d'œil tous les mouvements qui se font dans l'humanité depuis quelque temps, reconnaît donc que le catholicisme ne cesse de grandir et de se fortifier, tandis que le siècle, avec sa philosophie vaniteuse, est réellement immobilisé dans son néant. Nous marchons, et nos ennemis restent stationnaires; nous poussons les nations vers la vie, et ils les

poussent vers la mort; on nous dit au tombeau, et déjà nous apparaissons à ceux qui gardaient notre sépulcre plus brillants et plus vigoureux que jamais; enfin, on nous accuse de faiblesse, et nous régnons universellement.

Nous régnons sur le peuple par les bienfaits dont nous couvrons sa misère. Car quel est celui qui entend le cri du pauvre et qui pénètre dans sa chaumière pour lui faire entendre une parole compatissante et amie? Qui lui glisse à la main l'aumône qui doit adoucir son infortune? Qui accueille son enfant malade ou orphelin? Qui lui apprend dès ses plus tendres années tous ses devoirs d'honnête homme et de bon citoyen? N'est-ce pas le prêtre et toutes les personnes que le catholicisme inspire de son esprit? Et quand il faut aller porter des paroles d'espérance au mourant étendu tristement sur le chevet de son agonie, n'est-ce pas encore au prêtre seul qu'est échue cette glorieuse mission? Il est la providence de tous ceux qui souffrent, le médecin de tous les cœurs malades, et à ce titre il a du baume pour toutes les plaies, des remèdes pour toutes les infirmités, des adoucissements pour toutes les douleurs et des consolations pour tous les chagrins.

Nous régnons sur les grands de la terre; car, quelles que soient leurs opinions personnelles, ils savent tout ce que nous avons d'influence sur le peuple. Ils sentent que s'ils étaient seuls pour arrêter tous les élans capricieux de la foule impatiente de toute loi et de toute autorité, ils échoueraient à la peine. Ils bénissent donc dans leur cœur le ministre de l'Évangile qui apprend et persuade à cette masse d'hommes sans lumières que toute puissance vient de Dieu, et qui empêche par ce seul

mot une multitude de séditions. Oui, prêtres du Christ, tout humbles que vous êtes, un philosophe, lorsqu'il est au pouvoir, vous trouve si forts et si puissants, qu'il n'ose vous manquer. Veut-il écrire une loi, sachez-le, il a les yeux toujours fixés sur vous. Vos sentiments et vos manifestations dirigent les mouvements de sa pensée, et vous êtes par le fait les gardiens de la liberté et des droits des nations.

Nous régnons aussi sur la science. Assurément ce n'est pas ici autant par nous-mêmes que par la force de nos doctrines. Les prêtres et les catholiques, en leur qualité d'hommes, sont appelés comme tous les autres à exploiter le champ de la science. Il n'y a pas de raison pour qu'ils aient parmi eux plus de savants que dans le camp opposé. On trouve même des temps comme le nôtre où, par suite de circonstances particulières, il y a plus d'ouvriers disposés à jeter l'ivraie dans le champ du père de famille qu'il n'y en a de prêts à y semer le bon grain. Mais peu importe! si nous ne régnons pas par nous-mêmes, nous régnons par nos principes. La vérité catholique est si élevée, si puissante et si étendue qu'elle domine à leur insu les intelligences qui lui sont hostiles. Si vous trouvez tant de vertus humaines, tant de qualités estimables dans ces hommes qui ont perdu la foi, c'est au catholicisme qui les a secrètement influencés qu'ils doivent ces avantages. De même, s'il y a dans leur esprit quelques vues élevées, quelques principes féconds et lumineux, réfléchissez, et il ne vous sera pas difficile de reconnaître là un des mille larcins qu'ils nous ont faits.

Pénétrée de la grandeur et de la puissance du catholicisme naissant, l'éloquence de Tertullien disait aux

païens persécuteurs. : « Nous remplissons tout ce qui « est à vous, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos « colonies, vos bourgades, vos assemblées, vos camps, « vos tribus, vos réunions, le palais, le sénat, le fo- « rum..... Si nous nous retirions, vous seriez épou- « vantés de votre solitude et de la stupeur du monde « entier qui serait comme frappé de mort. »

Après seize siècles d'existence, nous pouvons répéter les mêmes paroles. Le catholicisme est encore aujourd'hui à la société ce que le soleil est à la nature. S'il se retirait du monde social avec ce qu'il y a mis, ce serait une consternation ou plutôt une mort générale. Le peuple abandonné à ses souffrances, ne voyant plus personne qui le console et qui l'encourage, s'irriterait contre tous ceux qui le voudraient dominer, et entraîné par ses passions, il deviendrait une mer furieuse dont les flots courroucés ne souffriraient aucune digue. Les princes sur leur trône se croiraient toujours à la veille d'être massacrés, et ils ne tiendraient leur sceptre que d'une main tremblante. La société entière, découronnée de toutes ses pompes, ne serait plus qu'un cadavre glacé sans dignité ni grandeur. Réduite aux choses d'ici-bas, elle verrait l'homme naître et mourir sans émotion, chargerait froidement ses agents d'inscrire dans leurs registres les décès et les naissances, de rédiger les actes de mariage comme des contrats, en ne considérant ainsi dans *la naissance qu'un accroissement de l'espèce*, *dans le mariage qu'un bail à vie*, *dans la mort que le néant* (1).

La science, dépouillée de toutes les grandes données qui l'éclairent, retomberait soudainement dans des

(1) Expressions de M. de Lamennais.

ténèbres plus profondes que celles où elle végétait ensevelie dans le monde ancien. Car là nos antiques traditions, quoique mutilées, corrompues et défigurées par l'erreur, jetaient néanmoins encore quelques clartés, et à la lueur mourante de ces flambeaux, la philosophie pouvait recueillir quelques-uns de ces débris de vérité qui firent alors sa parure. Mais si l'hypothèse que nous faisons se réalisait, dans ce moment fatal, la science perdrait jusqu'à ce faible secours, et la nuit et le silence de la tombe seraient son seul avenir.

Il n'y a pas longtemps qu'on a fait parmi nous une partie de cette lamentable expérience. Le catholicisme resta dans la nation par la foi en ses croyances, et l'on se contenta seulement de fermer ses temples, de proscrire ses prêtres et d'interdire ses solennités. Qui ne sait quelle tristesse profonde s'empara alors de la société? Qui n'a entendu raconter par le vieillard les soupirs que jetait le pauvre et les larmes qu'il versait dans ces conjonctures difficiles? Privé des consolations de son culte extérieur, le peuple se réunissait spontanément pour en simuler les souvenirs. Et quand il lui fut donné de voir relever ses autels, une joie indicible le fit entrer dans une inexplicable ivresse.

On sait que dans un jour de malaise universel, le pouvoir lui-même recula d'horreur devant le vide que les décrets révolutionnaires avaient créé dans la société. *Vaincu d'effroi, il proclama en hâte l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, et debout sur le cadavre palpitant de la société* (1), au nom de la philanthropie, il essaya d'un culte improvisé et tenta de

(1) Expressions de M. de Lamennais.

faire venir le peuple à ces représentations religieuses. Ce ne fut qu'une farce de théâtre; mais cette farce, par son impuissance même, démontra que le catholicisme était une nécessité pour la société telle qu'elle est aujourd'hui constituée.

Or, cette nécessité fait que l'avenir nous appartient aussi bien que le présent, car non-seulement le siècle actuel ne nous a pas dépassés, mais jamais il ne nous dépassera.

Nous régnerons à jamais sur le peuple, parce que le peuple aura toujours des misères à soulager, des plaies à guérir, et que la charité, qui seule peut calmer toutes ses angoisses, est une œuvre que le catholicisme seul connaît.

Nous régnerons à jamais sur les grands de la terre, parce que tous les petits nous seront à jamais dévoués.

Nous régnerons également sur la science, soit qu'elle se fasse notre alliée, soit qu'elle se dise notre ennemie. Car qu'est-ce que la science? Comme nous l'avons prouvé, elle n'est que le commentaire développé des principes qui sont l'objet de la foi naturelle ou de la foi surnaturelle. Or toute foi venant de Dieu, il n'est pas possible que jamais les diverses sciences se contredisent mutuellement. Car elles seront d'accord avec la foi qui doit être leur base, ou elles divergeront. Dans le premier cas, elles s'appuieront réciproquement, et dans le second, elles ne réussiront jamais à s'établir elles-mêmes, parce qu'elles ne pourront jamais arriver à une véritable certitude.

C'est pourquoi, quand l'Église voit la science se mettre avec loyauté et dévouement à son service, elle anime

ses louables efforts de ses paroles et de ses récompenses, persuadée qu'elle est que son travail consciencieux enrichira toujours les fleurons de sa couronne. Elle ouvre le monde entier aux investigations des savants qui lui sont fidèles, et leur ordonne d'en lire toutes les pages, et d'en exploiter toutes les richesses. Sachant que partout Dieu a tracé les caractères ineffables de son auguste vérité, elle est sûre à l'avance que le livre de la nature racontera sa gloire et ses merveilles de la même manière que le livre inspiré sur lequel repose son autorité.

Cette assurance fait en même temps qu'elle ne craint rien de la science qui lui est hostile. Quand on l'accuse, tranquille sur son trône, et dominant l'avenir, son âme ne s'ouvre ni à l'étonnement ni à l'inquiétude. Elle ne s'étonne pas, puisque depuis qu'elle règne, elle est en proie aux attaques de tous les hommes; et elle ne s'inquiète point, parce que ses victoires passées sont la garantie de ses triomphes à venir. Ces clameurs insultantes ne lui paraissent point autre chose que les cris de la haine, et quand elle les entend, si elle gémit sur le malheur de ceux qui les profèrent, elle ne les accueille pas moins comme une nouvelle espérance de victoire; car elle se dit à elle-même qu'il viendra un temps où la science qui l'injurie s'inclinera devant elle, soit en lui faisant hommage de toutes les vérités qu'elle aura découvertes, soit en se montrant impuissante à rien établir qui la contredise.

Voilà comment tout ce qui se passe dans le monde concourt nécessairement à la gloire de la doctrine du Christ. Étant la vérité la plus haute qui ait pris possession de l'entendement humain, elle attire à elle tout

ce que les hommes découvrent de vrai, de bon et d'utile dans les sphères inférieures. Aussi pouvons-nous dire à tous ceux qui nous attaquent : Creusez la terre, décomposez les éléments, pesez l'air, bouleversez les bibliothèques, feuilletez les livres, les peines seront pour vous, les sueurs pour vous, les erreurs pour vous ; mais l'or pur de la vérité qui restera au fond de vos creusets sera notre bien et fera notre gloire. Car toute vérité nous appartient dans le ciel comme sur la terre, et toute intelligence qui est dans le vrai parle notre langage.

On comprend par là l'impossibilité où est le siècle de dépasser le catholicisme. Puisque tout ce qu'il a de bien et de vrai profite nécessairement à notre croyance, il s'ensuit qu'il ne peut pas marcher sans que nous marchions avec lui.

Homme d'une foi timide, que les discours de l'incrédulité auraient pu ébranler, revenez de votre première frayeur. Levez les yeux en haut, et apprenez à voir l'Église sur cette montagne où la plaçait le prophète, et dominant de là le monde entier. Rappelez-vous qu'il lui a été dit de se tenir à la tête des nations, et qu'il lui a été promis que le siècle et ses erreurs ne prévaudraient jamais contre elle. Voyez-la maintenant comme toujours, assise glorieuse au pied des nations civilisées, faisant leur paix et leur bonheur, et envoyant en même temps ses enfants dans les îles les plus éloignées pour étendre sa lumière sur les hommes qui gémissent encore dans l'opprobre de la vie sauvage. Et quand vous entendrez le monde pousser contre sa puissance un cri de rébellion, quand vous le verrez avec sa science se flatter d'éteindre la lumière révélée,

qui éclaire tous les vrais enfants de Dieu, méprisez ces stupides frémissements et ces iniques complots, vous rappelant dans votre cœur ces paroles du Christ à ses disciples : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Confidite, ego vici mundum.*

CHAPITRE VII.

—

LE CONTROLE QUE L'ÉGLISE EXERCE SUR LES SCIENCES NUIT-IL A LEUR PROGRÈS ?

La science est une force. L'ordre exige que toute force soit assujettie à une loi.

La philosophie universitaire l'avoue ; mais elle croit avoir tout fait, quand elle a dit à l'homme de soumettre toutes les difficultés qu'il peut rencontrer au tribunal de sa raison. Cependant cette raison est elle-même faillible. C'est elle qu'il s'agit de régler et de conduire ; car, quand elle prête l'oreille à tout ce qui se dit au dehors, il se fait dans l'esprit un tel croisement d'idées opposées et de systèmes contraires, qu'elle ne sait à laquelle de toutes ces théories contradictoires il convient de donner la préférence. Se trouvant à l'intersection d'une foule de chemins divers, elle hésite ; et si on la laisse seule, ce sera vraiment par hasard si elle ne compromet pas l'avenir de celui qu'elle dirige, en le fourvoyant honteusement.

Le catholicisme a compris admirablement cette faiblesse de la raison humaine, et ses doctrines donnent à l'homme une autre lumière que cette lueur factice qui n'a jamais été féconde qu'en déceptions et en malheurs. Au-dessus de la raison, il nous montre à tous un guide qui ne partage point les misères de notre

nature, parce qu'il est *surnaturel*. Ce guide, c'est l'autorité de l'Église. Forte des promesses du Christ, la parole de cette société impérissable est celle de l'Esprit saint, et elle est infaillible dans ses décrets comme Dieu lui-même.

La science qui lui est soumise immédiatement, c'est la science théologique ou la science surnaturelle. Nous l'avons déjà dit, elle est seule juge dans cette sphère, et c'est à elle exclusivement qu'il appartient de prononcer sur toutes les doctrines qui y prennent naissance.

Toutefois il est bien à remarquer que l'Église n'exerce ici qu'un droit de surveillance. Désireuse de voir avancer toutes les sciences, et surtout la science surnaturelle ou théologique, elle n'impose pas d'autre restriction à l'activité de celle-ci que l'obligation de respecter tous les dogmes qu'on a toujours reconnus. Elle lui interdit toute innovation à cet égard, et condamne quiconque aurait la témérité d'altérer ses croyances par des additions nouvelles ou par quelques retranchements particuliers.

Les philosophes ont toujours appelé du nom de tyrannie ce maintien sévère des traditions antiques, et aujourd'hui plus que jamais ils nous reprochent d'ôter par là aux esprits leur personnalité, de les clouer tristement à la lettre close de la révélation, et de dessécher ainsi tout ce qu'ils ont de séve et de vigueur.

Il n'y a cependant pas dans cette restriction de quoi alarmer la raison même, et celui qui réfléchit ne saurait trouver trop dure cette condition. Car après tout, ce n'est que la promulgation d'une loi qui règne dans tous les autres ordres de nos connaissances. Examinez et voyez. L'homme de science, qui étudie par l'anatomie

la vie des sens, la vie animale, fait-il autre chose que de constater des faits et d'en chercher l'explication? S'il dérangeait quelque chose à l'organisation du cadavre qu'il étudie, pourrait-il en comprendre le jeu, et ne s'exposerait-il pas à ne jamais en saisir les secrets? Le physicien pareillement observe ce qui se passe dans le monde, et avise à la raison des phénomènes. Il ne crée rien; seulement il regarde, et décrit ensuite le *comment* et le *pourquoi* de ce qu'il a vu. Si ses explications ne concordent pas avec l'expérience, elles doivent être repoussées.

Il en est de même du philosophe. Il ne peut rien sur l'âme humaine. Sa tâche est d'observer les fonctions qu'elle remplit, d'en distinguer avec précision toutes les facultés, d'établir leurs rapports, et de ramener tous les faits internes qui en sont la manifestation à des lois qui en rendent compte. Si ses conceptions négligent quelque élément dans cette analyse, et qu'elles froissent en plusieurs points les données de l'observation, elles doivent être rejetées comme une invention trompeuse.

La psychologie se bornant à décrire des faits, à plus forte raison la théodicée ne peut-elle être qu'une description de la Divinité et de ses attributs. Le mérite de toute philosophie est incontestablement de faire un tableau exact de l'être infini, de l'être fini, et d'en conclure leurs rapports. L'erreur des philosophes consiste à substituer ordinairement leurs imaginations aux réalités, et dès qu'on s'aperçoit qu'ils en sont là, on traite avec dédain leur doctrine, comme on ferait d'un rêve.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant que la raison n'ait pas

le droit d'innover en théologie, puisqu'elle ne peut innover dans aucune science naturelle? Qu'y a-t-il d'extraordinaire qu'on la condamne, quand elle se permet cet attentat (1), puisque dans toutes les sciences elle cesse d'être une autorité et une règle de vérité, lorsqu'elle est en opposition avec les faits qui leur servent de base et de principe? Or, les faits qui sont la base de la théologie, ce sont les dogmes. La théologie ne peut donc pas plus introduire un nouveau dogme dans l'Église, que la philosophie ne peut ajouter une faculté à l'âme humaine, ou la physique mettre dans le monde une loi nouvelle. Et si elle vient dans ses conceptions à contredire une croyance établie et reconnue, sa parole n'est pas plus légitime que celle de la philosophie, quand elle est en opposition avec un fait, un axiome; ou que celle de la physique, quand les lois qu'elle établit ne se justifient pas par l'expérience. Elle doit être alors condamnée comme une usurpatrice, et il y a justice à enchaîner son action, comme une énergie aveugle et délirante qui porterait partout le désastre et la ruine. Car une fois affranchie de l'autorité divine, y a-t-il un motif pour qu'elle s'arrête quelque part?

Mais l'action de l'Église ne se borne pas à la science surnaturelle. Du sommet de ses enseignements, elle ordonne les sciences naturelles de façon qu'elles s'éclairent mutuellement, et elle limite leur autorité res-

(1) Les Pères ont toujours cru qu'innover en théologie, c'était errer, et ils ont réfuté tous les hérétiques en prouvant uniquement la nouveauté de leur doctrine. Voyez Iren. Cont. Hæres. L. III; Tertul. De præscript. XXIX, et advers. Hermogen., ad init.; Vincent. Lerin. Commonit.; Origen., Præf. de Principiis, etc., etc.

pective, de sorte qu'entre elles règne la plus heureuse harmonie.

Car il ne le faut point perdre de vue : quoique l'homme ait trois manières d'être, cependant il est toujours un. La vie des sens, la vie de l'intelligence et la vie de la grâce, ont chacune une existence particulière qui les distingue; mais néanmoins elles ne peuvent ni se combattre, ni se contredire mutuellement. Autrement l'homme serait un composé de parties essentiellement répugnantes, et l'on ne concevrait pas comment la vie pourrait être possible en lui. C'est pourquoi Dieu a voulu que ces éléments divers fussent tellement subordonnés entre eux, qu'ils ne connussent tous qu'une même loi, et ne tendissent qu'à un même but.

Dans ce dessein d'unité et d'harmonie, il a réglé selon l'ordre, que l'élément le moins noble serait soumis au plus noble dans la vie de la nature, les sens à l'esprit, et qu'ensuite la nature se soumettrait à l'autorité qu'il a lui-même établie.

De là il résulte donc que les sciences physiques, qui correspondent à l'ordre des sens, doivent nécessairement relever directement des sciences métaphysiques, qui correspondent à l'ordre de la raison ou de l'intelligence.

Il ne faut pas, en effet, avoir étudié longtemps les sciences physiques pour être convaincu que par elles-mêmes elles ne peuvent donner le dernier mot de rien, et qu'elles sont toujours obligées d'emprunter à la métaphysique l'idée de cause qui est le point de départ de toutes leurs lois.

La philosophie du XVIIIe siècle, toute sensualiste qu'elle était, l'a avoué par l'organe du plus profond de

ses géomètres (1), et le comte de Maistre le prouve avec la vigueur de logique qui lui est ordinaire. « Une cause « matérielle, dit-il, est une cause qui n'est pas cause : « car *matière* et *cause* s'excluent naturellement, comme « *blanc* et *noir*, *cercle* et *carré*. La matière n'a d'ac- « tion que par le mouvement : or, tout mouvement « étant un effet, il s'ensuit qu'une *cause physique*, « si l'on veut s'exprimer exactement, est un non-sens « et même une contradiction dans les termes. Il n'y a « donc point et il ne peut y avoir de *causes physiques* « proprement dites, parce qu'il n'y a point et qu'il ne « peut y avoir de mouvement sans un moteur pri- « mitif, et que tout moteur primitif est immatériel ; « *partout ce qui meut précède ce qui est mû; ce qui* « *mène précède ce qui est mené; ce qui commande* « *précède ce qui est commandé*; la matière ne peut « rien, et même elle n'est rien que la preuve de l'es- « prit (2). »

Les sciences métaphysiques ensuite sont pour le même motif dépendantes de la science surnaturelle ou divine. Elles sont nées postérieurement aux traditions, et dans l'esprit des peuples, la théologie ou la connaissance des choses célestes par voie d'autorité, fut toujours incomparablement plus estimée que la philosophie, qui était le partage exclusif des académies et des écoles. D'ailleurs l'expérience est là pour nous montrer que la science humaine ne peut se soutenir sans le secours de la science divine. Il faut qu'elle lui emprunte

(1) D'Alembert, préface de l'Encyclopédie.

(2) De Maistre, Soirées de Saint-Pétersbourg, entretien V^e^, p. 302.

ses lumières et lui dérobe quelques-unes de ses connaissances pour formuler ses lois; sans cela elle est aussi impuissante à rien fonder que le sont les sciences physiques abandonnées à elles-mêmes.

Voyez, en effet, les philosophes de tous les siècles qui ont voulu n'en croire qu'à eux-mêmes, qu'ont-ils produit? Lisez l'histoire de tous leurs systèmes, et dites-nous s'ils sont parvenus à soutenir sans hésitation une seule de leurs affirmations. Demandez-leur encore aujourd'hui où ils en sont, et ils vous avoueront unanimement qu'ils n'ont pas encore posé la première pierre de leur édifice.

On peut l'assurer sans crainte : depuis que le monde existe, il n'y a encore eu de véritable philosophie que dans l'Église catholique. C'est là seulement que vous trouvez une suite d'hommes d'un génie élevé, s'accordant sur les principes qu'ils développent, et édifiant d'un commun accord un même monument; et jamais ailleurs il ne sera possible de réaliser un ensemble aussi imposant que celui que les écrivains ecclésiastiques présentent le long d'une chaîne non interrompue de dix-huit siècles.

Quand la doctrine catholique subordonne ainsi les sciences les unes aux autres, elle ne fait donc qu'établir l'ordre et satisfaire à une des nécessités de la nature.

Il est vrai que, contrairement à l'enseignement universitaire, la philosophie n'est plus alors la science des sciences, l'autorité des autorités. Elle est soumise à la science surnaturelle, à la théologie, et c'est à celle-ci qu'appartiennent tous ces titres pompeux, toutes ces brillantes dénominations. Mais il n'est pas difficile de justifier cette classification.

Car il est clair que c'est d'après l'objet de chaque science qu'on doit juger du rang qui lui appartient. Plus son domaine est élevé, et plus elle croît en importance et en dignité. Ainsi les sciences qui sont circonscrites dans la sphère des choses matérielles, dans le domaine des sens, sont celles qui occupent le degré inférieur dans l'échelle de nos connaissances. Quand on passe dans la sphère des idées intellectuelles, et que les sciences métaphysiques paraissent, on s'aperçoit soudainement qu'on a franchi un grand espace. On s'est senti grandir, et la nature des idées qui s'offrent à l'esprit lui révèle aussitôt qu'il est à une plus grande hauteur. Aussi personne n'hésite à reconnaître à la philosophie la supériorité sur les sciences physiques.

Eh bien ! si la science est d'autant plus noble que son objet s'élève davantage, ne faut-il pas placer la théologie, qui ne s'occupe que du surnaturel, au-dessus de la philosophie qui ne sort pas de la sphère des idées naturelles? Au lieu de la traiter avec mépris et de la repousser hors du sanctuaire des sciences, ne doit-on pas lui assigner la place d'honneur? Y a-t-il même lieu sur ce point à la moindre controverse?

Nous ne le pensons pas, et cette prééminence de la théologie nous semble un fait incontestablement acquis par le raisonnement. C'est pourquoi nous ne craignons pas de partir de ces hauteurs pour apprécier le contrôle que la doctrine catholique impose à toutes les sciences.

Car, pour que l'ordre soit maintenu, il ne suffit pas qu'il y ait entre toutes les sciences une subordination de respect et d'honneur; il faut que leur dépendance

relative implique des droits à exercer et des devoirs à remplir les unes envers les autres, sans détriment à leur libre activité.

C'est ce que le catholicisme a bien compris, et, pour satisfaire à ce double besoin, il a établi une double loi d'une étonnante netteté et d'une admirable précision.

D'abord, pour garantir à chaque science la liberté de son action, il veut que toutes les puissances qui ont été données à l'homme pour l'éclairer soient libres et souveraines, chacune en sa sphère. Ainsi les sens, quand il s'agit de faits ou de choses matérielles, sont juges uniques et suprêmes; la raison également, quand on est dans le domaine des idées métaphysiques purement naturelles, et de même l'Église quand il faut prononcer sur les dogmes surnaturels.

Mais ensuite pour conserver un rapport d'harmonie entre ces trois vies, il défend à toute puissance inférieure de pénétrer dans le domaine de la puissance supérieure et de la contredire, parce qu'alors son action dépassant sa sphère, elle est par là même une chose opposée à l'ordre, à la nature, et par conséquent répréhensible.

D'après cette loi, les sens ne peuvent pas, par exemple, pénétrer dans le domaine de l'intelligence pour y détruire ce qui en est la base. Du moment où ils essayent une pareille usurpation, leur action n'est qu'un désordre, et, si l'on ne veut la contenir et la réprimer, on tombera dans l'erreur. Tels sont ces hommes qui, pour ne plus croire qu'à ce qu'ils touchent et à ce qu'ils voient, s'avisent de nier l'existence de l'esprit et de n'admettre que la matière. Mais alors la raison, attaquée dans le principe même de son existence, se sou-

lève au nom des notions générales, simples et immuables, qu'elle trouve dans la conscience humaine, et écrase ceux qui soutiennent cette abjecte négation, avec tout l'éclat et toute la puissance que ces ressources lui donnent. En cela, elle exerce ses droits et accomplit son devoir.

Mais si la raison sortant ensuite de sa sphère vient à passer dans le domaine des idées surnaturelles et à en saper les fondements, son action aussi devient dès lors illégitime. Il n'est pas plus heureux, ni mieux avisé de nier l'existence des vérités surnaturelles, parce que la raison ne se les démontre pas, que de nier la vérité du spiritualisme, parce que les sens ne témoignent de l'existence d'aucun esprit. Comme il est du droit et du devoir de la raison d'imposer silence aux sens lorsqu'ils se jettent dans de pareils excès, ainsi, et au même titre, il est du droit et du devoir de l'Église d'imposer silence à la raison quand elle a l'orgueilleuse prétention de la démentir.

Il y a même quelque chose de plus. Non-seulement la raison, dans l'ordre naturel, a droit de récuser le témoignage des sens quand ils usurpent sur son domaine, mais elle doit même les surveiller dans leurs fonctions et leurs rapports. C'est à elle qu'il appartient de rectifier leurs illusions, et elle le doit faire toutes les fois que leurs dépositions contredisent une loi certaine, qu'elle a reconnue dans l'ordre supérieur où elle domine. Elle donne tort à leur témoignage dans cette circonstance, et c'est à son jugement qu'on doit croire, parce que, dans l'impossibilité d'obéir à deux autorités, c'est toujours à la plus noble que la préférence est due.

L'Église exerce pareillement une sorte de surveillance sur les actes de la raison et des sens. Dominant ces deux ordres, elle ne peut être attaquée ni par l'un ni par l'autre. Néanmoins elle n'a droit sur eux qu'autant que les assertions de la raison ou les dépositions des sens sont en conflit avec les dogmes qui sont de l'essence de l'enseignement. Elle les condamne dans cette circonstance, et exige justement qu'on se soumette à sa décision, parce qu'elle part en effet d'une puissance plus élevée que les deux autres.

Mais quand les opinions dans les choses naturelles n'atteignent pas ses principes, elle laisse à la science complète liberté. Peu lui importe quel système les physiciens établissent sur le monde, pourvu qu'ils n'en viennent pas à nier ses traditions sur la création! Peu lui importe quelle soit la classification des facultés de l'âme imaginée par un philosophe, pourvu qu'il ne blesse pas notre croyance en la spiritualité, en la liberté et en l'immortalité! Dieu a livré le monde aux disputes des hommes, dit l'Écriture, et, d'après ce principe, l'Église leur laisse libre le champ des discussions.

Comprend-on maintenant que la philosophie universitaire taxe de despotisme et de tyrannie l'autorité que l'Église catholique exerce sur les sciences? Trouve-t-on dans le droit qu'elle réclame autre chose que l'expression d'une loi générale, nécessaire pour qu'il y ait de l'ordre et de l'unité dans les connaissances humaines? Ne serait-il pas aussi légitime d'accuser la raison du contrôle qu'elle exerce sur les sens, que de reprocher à l'Église sa puissance sur la raison? Qui conçoit le langage de nos philosophes quand ils nous disent que,

dans ce principe d'autorité que nous consacrons, il y a un esprit de mort qui tue les intelligences? En empêchant les sens et la raison de dépasser leurs limites, ne favorise-t-on pas le progrès? Car tout homme de bonne foi reconnaîtra que c'est le seul moyen de prévenir cette multitude d'erreurs et d'extravagances qui nous envahissent de toutes parts. Par là, du moins, toutes les facultés de l'homme étant réglées, elles ne dépenseraient pas en pure perte leur activité à la poursuite de vaines chimères. Toute investigation aurait son utilité, tout travail sa valeur, et il y aurait beaucoup moins de ces coups portés à faux et de ces démarches inutiles.

En dehors de ces conditions, on pourra s'agiter beaucoup, se fatiguer beaucoup, s'imposer de grandes peines et s'infliger de durs labeurs; mais ces mouvements désordonnés ne seront jamais que le produit de forces partielles, désunies et isolées, qui, après s'être épuisées au milieu de la poussière et des ténèbres, n'arriveront à aucun résultat positif. L'expérience de tous les siècles est là pour confirmer nos jugements, et toute l'histoire, d'accord avec le raisonnement, nous dit éloquemment qu'il n'y eut jamais de progrès dans le monde, et qu'il n'y en aura jamais que par le catholicisme.

CHAPITRE VIII.

—

COMMENT LA FOI CATHOLIQUE AGRANDIT LE DOMAINE DE LA SCIENCE.

Ce qu'il y a d'admirable dans la doctrine catholique, c'est qu'elle ne considère toutes les sciences que comme une même lumière qui va toujours gagnant en étendue, à mesure que nous passons d'une région moins élevée à une région qui l'est davantage.

Ainsi la philosophie, qui domine dans l'ordre intellectuel et qui en est la reine, jouit de la même lumière que les sciences qui lui sont inférieures. La vérité qu'elle développe et qui fait son aliment, est tellement identique avec celle qui éclaire les sciences physiques, que le langage qui exprime les idées métaphysiques est emprunté au monde sensible. Nous n'avons pas une seule idée abstraite, nous ne pensons pas à une seule chose spirituelle, que nous ne la revêtions d'une image. Notre parole lui donne toujours, pour ainsi dire, corps et visage, et il y a des rapports si réels de ressemblance et d'unité entre le monde des esprits et le monde des corps, que toutes ces figures et tous ces emblèmes, loin d'apporter de la confusion dans notre entendement, servent au contraire à l'éclairer.

De même, entre le monde de la grâce et le monde de la nature, les relations sont si intimes, que la théo-

logie n'est que le développement de la philosophie. Comme celle-ci profite de toutes les données que lui fournit le monde physique, et comme elle se repose sur elles pour monter vers les choses abstraites qui lui sont échues en partage; ainsi la théologie s'aide de la philosophie pour atteindre les vérités surnaturelles. Dans son enseignement elle doit même s'appliquer à démontrer que tout ce qu'elle dit n'est que la même vérité établie par la raison humaine, mais agrandie et portée, pour parler le langage des mathématiques, à une *plus haute puissance* par la raison divine. Puisant dans le sein de Dieu même ses principes par voie de révélation, elle doit descendre de ces hauteurs et faire comprendre à l'homme les merveilles de cette région surnaturelle qu'il ne peut pas maintenant parcourir et habiter, en comparant ce qui s'y passe avec le monde naturel tel que la philosophie nous le représente.

Cette comparaison se fait d'elle-même, parce que, comme le dit M. de Maistre, les vérités théologiques ne sont que des vérités générales, manifestées et divinisées dans le cercle religieux (1). Car en philosophie et en théologie l'objet de la science est absolument identique. C'est toujours Dieu et l'homme qu'on étudie avec leurs rapports. Toute la différence porte sur le sujet de la science.

La philosophie, qui ne reconnaît point une autre lumière, ni un autre guide que l'intelligence humaine, ne peut voir dans Dieu et dans l'homme que ce que la raison y peut découvrir. Ainsi elle considère Dieu seu-

(1) De Maistre, du pape, L. 1, ch. 1.

lement dans son unité, comme force motrice et conservatrice, raison et providence de tout ce qui existe. Ensuite elle considère l'homme dans sa nature, tel qu'il lui est donné de l'observer, et constate tous les faits qu'elle a pu étudier par elle-même dans son âme et dans son corps. La morale qu'elle déduit de toutes ces connaissances, ne peut être évidemment qu'une morale purement naturelle, et toutes ses théories sociales doivent avoir le même caractère.

La théologie ne contredit aucune de ces notions, mais elle les élargit toutes sur de vastes proportions. Ainsi elle ne soumet pas à son action l'âme humaine, pour en analyser toutes les facultés. Elle suppose le travail fait et la chose connue, et elle part de là pour observer dans l'homme le travail intérieur de la grâce animant ces mêmes facultés et les perfectionnant. Ce n'est plus l'existence du *moi* intellectuel avec ses phénomènes qu'elle constate, mais la présence de l'esprit de Dieu dans le *moi* lui-même et les résultats de son activité.

Elle ne s'arrête pas à la notion de Dieu, conçu seulement dans son unité et comme principe créateur; mais tout en reconnaissant qu'il est un et qu'il a créé, elle le contemple dans la triple fécondité de son essence, et établit les rapports qui unissent les trois personnes divines avec chaque chrétien. Elle approfondit l'infinie puissance et l'éternelle fécondité du Père qui engendre son Fils, et qui par lui produit toute chose; la lumière de ce Verbe ineffable qui éclaire tout ce qui a sentiment et pensée, et qui devient par son incarnation le centre de tous les mondes; et la charité de l'Esprit qui, lien nécessaire entre le Père

et le Fils, unit aussi par l'efficacité de son amour toutes les créatures.

Dieu et l'homme étant de cette façon considérés à la lueur d'une clarté plus haute, on comprend sans peine que la morale qui est l'expression de leurs rapports, doit aussi être plus parfaite. Il ne s'agit plus ici d'envisager l'homme comme capable d'une fin naturelle, il faut que tous les devoirs qui lui sont imposés soient en harmonie avec ses destinées surnaturelles. Ce n'est plus lui seul qui doit agir, mais la grâce avec lui, afin d'animer, de vivifier ses actions, et de leur communiquer une valeur infinie. Et si l'on veut savoir combien la vie du chrétien enseigné et dirigé par l'Église l'emporte sur celle de l'homme éclairé seulement par la raison, qu'on compare la loi de l'Évangile à la loi naturelle, et l'on jugera du perfectionnement que celle-ci a reçu de la doctrine du Christ.

Ces considérations nous font parfaitement comprendre comment la foi agrandit l'horizon de la science, et comment elle élève l'intelligence humaine. Comme le rationalisme, elle ouvre devant l'homme le monde des esprits et l'empire de la matière, et lui dit d'exploiter avec persévérance et courage, au moyen de sa raison, cette double carrière. Mais après l'avoir établi roi sur ces deux royaumes, tout à coup elle lui découvre un point de vue plus vaste, un horizon plus étendu, dont la sphère embrasse les deux premières régions.

Déjà son intelligence était ravie d'avoir saisi les rapports qui unissent le monde matériel et le monde spirituel; elle avait tressailli en découvrant que le second n'était que l'épanouissement, ou si l'on veut l'i-

mage rayonnante du premier; mais à la vue de l'ordre naturel de nouvelles jouissances lui sont données. Tout éblouie qu'elle est par la hauteur et la majesté de ces lumières, quelque chose de suave et d'indicible pénètre avec délice la partie intime de son être.

Car quoique la raison ne puisse saisir les profonds mystères de l'enseignement théologique, elle ne se pose néanmoins jamais devant eux pour les examiner, sans éprouver d'agréables et douces émotions. Comme ils ne sont tous qu'un développement des idées et des faits de l'ordre naturel, elle peut chercher en elle-même le reflet de toutes les choses profondes que l'autorité divine lui révèle. Il lui est donné de saisir toute l'harmonie qui existe entre les croyances du catholicisme et les besoins de l'âme; et il n'y a pas un seul dogme dans notre symbole, il n'y a pas une seule loi dans notre morale qu'elle ne puisse justifier de cette façon à ses propres yeux.

On voit par là que nous avons tout ce que le philosophe possède. Comme lui, nous reconnaissons l'existence du monde physique et du monde intellectuel, et comme lui, nous commandons à la raison d'étudier l'un et l'autre dans tous leurs sens et sous tous leurs aspects. Nous lui donnons aussi large carrière que possible, puisque nous ne restreignons son activité qu'aux choses qui sont au-dessus de sa portée.

Mais en retour le rationaliste n'a pas ce que nous avons; car, après avoir exploré l'ordre naturel, nous trouvons au delà un champ plus vaste où il nous est libre de commencer de nouvelles investigations. Le monde surnaturel s'offre à nos regards avec ses richesses infinies, et nous dévoile tous ses ineffables secrets.

En rompant avec la foi et l'autorité, la philosophie se prive de ce nouveau spectacle. Au lieu d'élargir ses connaissances, comme elle s'en voudrait flatter, son incrédulité a éteint un des flambeaux qui éclairent ici-bas l'humanité, et il lui a fallu se tenir à l'étroit dans l'horizon resserré que notre faible raison peut illuminer. Bornée à l'étude des choses naturelles, elle ne peut pas se vanter de comprendre dans le cercle de ses lumières l'univers entier. Il n'y a que le catholicisme qui puisse avec justice se glorifier d'une pareille prétention.

Car à la hauteur où il est placé, il peut étudier toutes les existences en elle-mêmes, l'esprit et la matière au moyen des sens et de la raison, et Dieu par l'intermédiaire des lumières surnaturelles qui sont exclusivement son partage.

Ici nous devons remarquer que les sciences, telles qu'il les comprend et les ordonne, sont l'image parfaite du monde entier. Ainsi comme Dieu règne au-dessus de tout, se communiquant spécialement aux créatures intelligentes, et étant principe et fin de tout le monde matériel; de même, dans le plan du catholicisme, la théologie règne sur toutes les autres sciences, répandant particulièrement sa lumière sur le domaine de la raison humaine pour le tirer des ténèbres, et exerçant de là son influence sur le monde physique, en lui révélant son origine et sa fin, par le dogme de la création de la matière et par celui de la résurrection des corps. Comme après Dieu, dans l'univers, vient l'esprit créé dont l'activité donne à la matière sa forme, son mouvement et sa vie; pareillement dans l'organisation catholique des sciences, au-dessous de

la théologie, interprète de la raison divine, plane la philosophie, écho de la raison humaine. C'est à elle qu'il appartient de régir toutes les sciences physiques qui terminent la série de nos connaissances, comme les corps sont le dernier anneau de la création.

Ce tableau si saisissant de vérité et si admirable d'élévation et de profondeur, suffit à lui seul pour démontrer que rien ne peut s'élever au-dessus de la pensée humaine portée sur les ailes du christianisme.

En effet, pour concevoir une théorie plus vaste et plus haute, il faudrait supposer qu'il y a quelque chose au-dessus de Dieu, connu et étudié dans sa propre lumière; et pour songer à un ensemble d'idées plus parfait, il serait nécessaire d'établir en principe que la science doit être autre chose que la description et l'explication des existences. Car si la science ne doit être que le reflet de ce qui est en nous et hors de nous, peut-on imaginer quelque chose de plus grand et de plus satisfaisant qu'une théorie qui embrasse tous les êtres, et qui les représente avec tous leurs rapports?

Ces idées, qui font du catholicisme la plus haute expression de la vérité, sous le rapport spéculatif, jettent aussi un jour immense sur l'humanité, quand on les applique à l'histoire.

Nous avons vu combien courtes et bornées sont les perspectives de la philosophie rationaliste lorsqu'elle se pose en face de tout le passé du genre humain. Enfermée dans le petit horizon que lui ouvre la raison, une multitude de faits lui échappent, et elle ne s'en débarrasse que par des négations. C'est ainsi qu'elle nie les miracles, défigure tous les faits religieux, ou les expose sans la moindre entente.

Ses partisans manquant d'un centre qui les rallie, ne s'accordent point ensemble. Chacun d'eux se place sur un terrain particulier, généralise les quelques données partielles qu'il a saisies, et appelle du nom de loi générale une mince observation qui l'a frappé. On a ainsi autant de lois générales, pour l'explication de l'histoire, qu'il y a d'individus qui fabriquent des systèmes, et ces lois discordent entre elles comme leurs auteurs.

Une chose qu'on n'a peut-être pas encore assez observée, c'est que la philosophie rationaliste est tellement réduite à explorer seulement des questions partielles, que jamais elle ne s'est élevée à la hauteur d'une histoire universelle. Ne sachant point l'origine du genre humain, il faut qu'elle le prenne au milieu de sa course. Ignorant son principe et sa fin, elle est obligée d'étudier à part et entre deux masses de ténèbres les faits qu'elle décrit Aussi, toutes les histoires rationalistes que nous avons, sont-elles des histoires locales, où les plus grands événements de l'humanité ne sont pas même abordés. C'est la biographie d'un homme, ou d'un siècle, ou quelquefois d'une nation; mais en tout cela, jamais de vues d'ensemble.

Or, l'historien ne pouvant rien comprendre à l'humanité, à moins d'en embrasser toutes les parties, on comprend aisément pourquoi il y a tant de livres historiques sans idées ni exactitude, pourquoi tant de jugements faux, et surtout pourquoi il y a tant de faits calomniés. Que diriez-vous d'un homme qui, ne connaissant ni le but ni l'origine d'une machine, s'amuserait à vous faire la description d'un de ses rouages, critiquerait ensuite la manière dont il est monté, et accuserait la rapidité ou

la lenteur avec laquelle il fonctionne? Tel est pourtant l'historien qui se tient en dehors du catholicisme. Quand il juge un fait, il prononce sur une pièce isolée d'une machine dont il ignore complétement le mécanisme.

Mais dans le catholicisme, l'intelligence, illuminée par le soleil de la révélation, ne considère plus seulement une partie de l'humanité; c'est le monde entier depuis son origine; c'est le monde avec son but, avec sa religion, avec ses idées, en un mot, avec tous les éléments qui le constituent. Il ne s'agit plus ici de points isolés; tout est vu et jugé dans l'ensemble. La Providence vous dit ses desseins, les nations vous racontent leurs œuvres; les faits religieux et les faits politiques, tout par là s'explique et se comprend facilement.

La science, en gagnant en étendue, acquiert ainsi en solidité et en certitude. D'indécise et de vacillante qu'était sa marche, elle devient ferme et assurée, et l'historien se sent à l'aise sur un terrain où son pied était toujours sur le point de glisser auparavant.

CHAPITRE IX.

—

COMMENT LE CATHOLICISME SEUL PEUT VIVIFIER LA SCIENCE ET LA SOCIÉTÉ?

Nous ne sommes point en retard pour nous flatter. A s'en rapporter aux phrases ampoulées qui retentissent de toutes parts à la gloire des maisons d'éducation qui couvrent le sol de la France, rien ne manque à l'instruction; tout est en voie de progrès. Les meilleures méthodes sont employées, des moyens d'excitation sont partout multipliés, et la lumière va croissant parmi le peuple, de telle sorte qu'aucun siècle ne se peut comparer au nôtre pour l'éclat de la science.

Nous voudrions d'un grand cœur pouvoir nous associer à toutes ces louangeuses paroles. S'il était vrai que parmi nous la science fût en si haute prospérité, nous serions les premiers à nous en réjouir. Malheureusement, quand on regarde ce qui se passe au dehors, quand on examine de près les résultats de toutes ces mesures si prônées, on est forcé, pour être sincère, de ne voir que des phrases de rhéteurs dans tous ces éloges emphatiques et sonores.

Car enfin, quels sont les hommes célèbres dont notre siècle de lumières s'honore? Sauf quelques brillantes spécialités auxquelles nous aimons à rendre hommage, trouverait-il dans ses bulletins scientifiques et litté-

raires un grand nombre de ces gloires solides et impérissables qui iront sûrement à la postérité? Et s'il se compare sous ce rapport aux siècles précédents, est-il certain qu'il se puisse croire une supériorité marquée?

Il est vrai qu'une prodigieuse activité scientifique et littéraire le dévore. Chaque jour et dans tous les genres on inonde la capitale et les provinces d'un déluge de productions : histoire, littérature, science, critique, chaque branche de connaissances enfante de nouveaux livres. Il n'est personne qui croie pouvoir en conscience garder vingt-quatre heures dans son esprit l'idée qui y vient de naître. Toute chaude et tout irréfléchie qu'elle est encore, il se pense obligé de la livrer au public.

Mais cette passion de produire, quelle est la pensée qui l'inspire? Son unique motif, n'est-ce pas le désir d'une vaine gloire, la vile passion d'un médiocre intérêt, en un mot, un étroit et profond égoïsme?

Qu'on cherche en effet les causes de ce marasme affligeant qui flétrit toutes les œuvres littéraires de cette époque, et on verra qu'elles sont toutes renfermées dans cette hideuse passion.

Ce n'est plus pour l'instruction des autres qu'on écrit et qu'on travaille, mais uniquement pour soi. On se souhaite de la réputation, on ambitionne des places lucratives et brillantes, et on veut profiter de tous ces avantages le plus promptement possible. De là toutes ces productions hâtées qui nous envahissent de tous les côtés; de là tous ces ouvrages à peine conçus, dont on nous écrase. Le travail littéraire n'étant qu'un chemin pour arriver aux honneurs, on l'abrége autant

qu'on peut, et on le parcourt avec toute la rapidité dont on est capable.

Quand on est parvenu au terme qu'on s'était fixé, on montre bien qu'en exploitant la science avec une certaine ardeur, on ne l'exploitait pas pour elle-même. Car, laissant de côté toute idée d'avenir et d'immortalité, on cesse tous ses labeurs et on s'endort au sein du repos qu'on s'est acquis. C'est ainsi que tant d'ouvrages, qui promettaient à la science des services, restent interrompus, sans qu'il y ait jamais espérance de les voir achever par la main qui en a posé les premiers fondements.

On trouve même cette déplorable maladie de l'égoïsme qui empêche le jeune homme de s'attacher à la science par dévouement pour la vérité, sur le seuil de la plupart des établissements d'instruction publique. Dès le commencement de leurs études, les jeunes gens sont habitués à ne travailler qu'en vue de leurs intérêts personnels. Grâce à ces programmes dressés à l'avance, au prix desquels on a placé toutes les décorations littéraires, et la plupart des charges et des dignités sociales, aussitôt que le jeune homme commence à réfléchir, il ne s'inquiète nullement du vrai sur les différentes questions qui lui sont proposées, mais seulement il cherche à connaître la solution que désire celui qui devra, au jour de l'épreuve, prononcer sur sa capacité.

S'il se dévoue exclusivement aux lettres, et qu'il désire favoriser son avancement par de nouveaux grades, cette servilité honteuse continue d'enchaîner son esprit, pendant tout le temps qu'il se prépare au doctorat ou à la licence; elle devient ensuite une habitude, une loi

qui le dirige à jamais, et toute sa vie, sans remords comme sans scrupule, il fait de la science un marchepied sur lequel il s'appuie pour s'élever sans cesse.

Or, cette plaie de l'égoïsme qui flétrit toutes les intelligences, et que l'éducation, telle qu'on la comprend généralement parmi nous, agrandit et envenime, nous paraît être le principe d'une profonde décadence dans les lettres et les sciences.

On n'est encore que sur la pente de l'abîme, le premier pas est à peine fait, et déjà tous les hommes droits gémissent, en observant que ce qu'il y a de plus grand et de plus saint, l'expression de la pensée humaine, devient tous les jours la matière d'un infâme trafic et d'un honteux négoce. Ils rougissent de voir l'œuvre littéraire abaissée par un grand nombre d'écrivains au niveau d'un vil métier, et ils tremblent en remarquant que les esprits, passionnés pour tout ce qui est superficiel et léger, s'habituent à ne plus prendre aucune question au sérieux.

Que sera-ce donc, quand les principes qu'on sème seulement depuis quelques années, se seront développés dans toute leur étendue? La science alors pourra-t-elle encore conserver quelque chose de sa dignité et de sa grandeur? N'étant plus couverte par la majesté de la religion, qu'on se vante de voir, en ce moment fatal, descendre au tombeau, qui dirait la dégradation et l'avilissement qui l'attendent? Devenue une arène ouverte à toutes les avidités et à toutes les ambitions, on l'exploitera uniquement dans le désir du gain, et on ne la propagera qu'en vue de se faire une fortune.

Comme il arrive au déclin de tous les empires, chaque savant enseignera pour exercer un emploi. Il se

mettra peu en peine de ses convictions, et s'étudiera seulement à plaire à ceux qui seront les dispensateurs des largesses et des dignités qui allumeront ses convoitises. Ses regards ne s'élèveront jamais au-dessus des réalités de cette vie. Desséchée par les idées étroites d'un intérêt passager, son âme ne s'élèvera plus à ces hauteurs sublimes qui donnent à toutes les connaissances humaines ce reflet céleste qui enchante en elles et qui ravit. Il étudiera la matière pour la matière, le chiffre pour le chiffre; et la science, qui est si propre à élever l'homme et à l'ennoblir, ne servira entre ses mains indignes qu'à la dégradation et à l'abrutissement de l'humanité.

Voilà, sans exagération aucune, le terme où doit aboutir la science en s'avançant toujours dans la voie qu'elle a choisie. Après avoir tué sous elle la vie morale, elle périra à son tour par l'égoïsme qu'elle déifie. On la verra succomber au pied de ce hideux simulacre auquel elle offre tant de victimes, et le peuple qu'elle aura abusé par ses vaines promesses, restera enfoncé dans les ténèbres de la barbarie.

Combien plus beau est l'avenir de la science, si elle se fait franchement catholique! Alors nulle crainte pour le respect que les hommes lui doivent, nulle appréhension pour la dignité dont elle est revêtue. Tout ici au contraire l'ennoblit et l'immortalise. On ne peut jamais voir en elle qu'une chose pure et sainte, un rayon émané de la Divinité même pour visiter les hommes. A ce point de vue, tout en elle est un, tout vient de Dieu, tout remonte à Dieu, et les divers ordres qu'elle embrasse ne forment qu'une même échelle sur laquelle l'esprit monte de la terre aux cieux.

Ainsi les sciences physiques sont un degré sur lequel

le catholique se pose pour s'élever à quelque chose de plus élevé. Leur mission n'est point, à ses yeux, de lui parler de la matière pour la matière elle-même. Il entend, dans les lois qui régissent les êtres matériels et inanimés, un langage sublime qui remue son intelligence et son cœur, parce qu'il leur dit quelque chose de Dieu. L'impuissance même où il est de rien expliquer par les seules forces physiques, l'élève au-dessus de cette région des sens, et lui apprend qu'au delà de ce qu'il touche, au delà de ce qu'il voit, au delà de ce qu'il sent, il y a quelque chose de plus grand qui doit éveiller ses désirs et exciter son ambition.

La philosophie devient à son tour un point d'appui pour monter jusqu'à la science surnaturelle. Se rappelant que tant qu'elle a été seule, elle n'a débité sur Dieu et le monde que des folies (1); qu'elle n'a pu dire ce qu'était l'homme, pourquoi il avait une nature si changeante, si variable, si mobile, prenant toutes les formes, subissant toutes les impressions; pourquoi il avait été créé, quel génie l'avait conçu, ce qu'il faisait au monde, et pour quel motif il y éprouvait tant de maux (2), elle regarde vers la science divine, comme une fille vers sa mère, et la supplie humblement de lui continuer le secours de sa clarté (3) : elle ne parle que

(1) Hermias, Philos. irris...

(2) Potest quisquam explicare mortalium id quod Socrates ille comprehendere nequit in Phædon : homo quid sit, aut undè sit, anceps, varius, mobilis, pellax, multiplex, multiformis? in quos usus prolatus sit? cujus sit excogitatus ingenio? quid in mundo faciat? cur malorum tanta experiatur examina? etc. Arnob. Disput. L. II. C. IV.

(3) Les Pères ont beaucoup appuyé sur l'impuissance de la

dans le dessein d'élever l'esprit vers la région surnaturelle, d'où lui sont venues la plupart des lumières qu'elle possède, et tout son enseignement est tellement en rapport avec la théologie, que l'éclat qu'il répand en est comme l'aurore.

En couronnant cette belle hiérarchie, la théologie que saint Thomas appelle une émanation de la propre science de Dieu et des bienheureux (1), ne laisse plus l'homme sur la terre. En lui dévoilant les grands mystères que renferme sa doctrine, elle élève constamment sa pensée vers la demeure éternelle, et fait briller à ses yeux l'aube réjouissante de ces clartées infinies que le Seigneur verse à grands flots dans l'âme heureuse de ses élus.

C'est ainsi que dans le catholicisme la science accomplit la plus noble des missions. Descendue de Dieu pour visiter l'homme sur la terre, elle le saisit au fond de l'abîme de ténèbres et d'ignorance où il gémit, et

philosophie réduite à elle-même. Athénagore, Saint-Augustin, Lactance, Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie lui-même parlent en ce sens de l'inutilité de ses efforts. Il est même des auteurs qui, s'arrêtant à quelques expressions un peu outrées, ont taxé quelques-uns des Pères d'avoir été les ennemis de la science. C'est en particulier l'erreur de Degérando. Mais quiconque les lira attentivement, remarquera que leur sens est le nôtre. Ils attaquent la philosophie en tant qu'elle rompt avec la foi et la tradition, pour travailler à l'écart; mais ils la croient utile et nécessaire, quand elle se tient à sa place dans l'ensemble, et qu'elle se fait l'auxiliaire, ou, comme ils disent, la servante (*ancilla*) de la théologie.

(1) Sacra doctrina est scientia, ex principiis superioris scientiæ quæ Dei et beatorum propria est, derivata. Summ. Thom. 1. P. 1., q. Art. 2, c.

l'élève ensuite par degré jusqu'au trône de son auteur.

Dans ce sublime trajet, elle n'oublie point son cœur. A mesure qu'elle étend son intelligence, elle l'échauffe, le dilate et le remplit des plus nobles sentiments. Elle épure toutes ses inclinations, le dépouille de ses affections basses et rampantes, et ne laisse brûler en lui que le zèle pour la vérité.

Car qui pourrait respirer autre chose dans cette atmosphère céleste? La Divinité, dont la présence réelle s'y fait partout sentir, élève l'homme au-dessus de tous ces ignobles désirs et de toutes ces pensées terrestres qui écrasent celui qu'une ambition cupide consume. Sous cette inspiration sainte et sacrée, il ne voit dans l'étude qu'un moyen de découvrir la vérité qui doit être la lumière de son esprit, la chaleur de son cœur, et l'âme de son âme.

Quand il la trouve, il s'unit donc à elle, comme à son aliment, et il lui consacre toute sa vie, sans autre ambition que de la posséder de plus en plus. S'il écrit, ce n'est point pour satisfaire son amour-propre, mais c'est par dévouement et par amour. Il aime à voir la vie qui est en lui se communiquer aux autres, et c'est uniquement pour les associer à son bonheur et à ses jouissances, qu'il leur communique ce qu'il a amassé à la sueur de son front, au milieu des travaux solitaires de l'étude.

A l'opposé du rationalisme et des doctrines égoïstes et individualistes qui lui font cortége, le catholicisme porte l'homme de science à travailler moins pour lui-même que pour les autres. Le détachant du présent et de ses intérêts personnels, il lui met constamment

l'avenir devant les yeux, et le porte à s'unir avec ses semblables pour se dévouer à une œuvre commune.

Ce sont ces grands sentiments qui ont enrichi notre littérature de tant de chefs-d'œuvre. Cette pensée de l'avenir, revêtue de l'attrait magique que reflète sur elle le désir de l'immortalité, a été la puissance inspiratrice de tous ces hommes illustres qui sont l'honneur de notre pays; et c'est ce besoin d'union qui a édifié, pour se satisfaire, tous ces monuments littéraires aux proportions colossales et gigantesques, qui sont semés de distance en distance le long des âges, et devant lesquels nous nous prosternons, pénétrés d'admiration et d'étonnement.

Que si la science retournait franchement au catholicisme, nous verrions assurément les mêmes merveilles se renouveler parmi nous. Car ce qui nous manque, ce n'est pas le talent : jamais siècle ne fut peut-être, sous ce rapport, plus privilégié que le nôtre; mais c'est ce que donne le catholicisme, et ce qui ne se trouve point ailleurs, l'esprit de sacrifice et d'unité.

Le défaut d'esprit de sacrifice fait que la pensée de la postérité ne préside point assez aux conceptions qui épuisent inutilement notre séve intellectuelle, et le défaut d'unité nous empêche de rien édifier de grand, de majestueux et de solide.

Car enfin, supposez à un homme le génie le plus athlétique, malgré son immense capacité, jamais il ne lui sera possible d'embrasser l'universalité des connaissances actuelles. Eu égard aux accroissements prodigieux que chaque science a reçus de la culture de tous les siècles, il n'est pas même donné présentement à un seul homme d'épuiser à fond une science particulière

et de l'exploiter dans toute son étendue. Aujourd'hui il est nécessaire que chaque spécialité soit subdivisée, et que plusieurs individus explorent ensemble une de ces sections que par attrait ils ont été appelés à choisir.

Pour arriver à des résultats solides, il faudrait donc que ce partage de la science en diverses provinces, se fît sous l'impulsion d'une même pensée. Tous les travaux particuliers emprunteraient à cette idée commune leur direction, et quand toutes les pièces qui doivent concourir au même édifice auraient été façonnées, on les verrait se dresser et s'assembler d'elles-mêmes, comme on voit se rapprocher et s'unir, au sortir des mains d'ouvriers divers dirigés par un chef habile, toutes les parties qui entrent dans la construction d'un vaisseau.

En s'enfermant dans son isolement, chaque homme veut faire son œuvre à part. Alors dans le cercle de ses études il enferme le monde entier, ou bien il se borne à une spécialité.

Quand il a la présomption de ne point poser à ses investigations d'autres limites que celles de l'univers, il se consume à enfanter une œuvre étriquée, amaigrie, où il n'y a guère à louer que l'effort herculéen qu'elle suppose.

Si, plus prudent et mieux avisé, il emploie toute sa vie à perfectionner une partie quelconque de la science, le voilà donc occupé à ciseler à l'écart un bloc isolé, à lancer dans le désert une colonne seule et nue. Mais comme nulle idée d'ensemble ne préside à son travail, il ne léguera aux générations à venir que des matériaux plus ou moins polis et ornés, qu'on laissera toujours gisant à terre, parce qu'ils ne sont harmonisés avec aucun plan général.

Le champ de la science est chargé de ces débris. On

ne voit partout que des parties d'ouvrages, des troncs de colonnes, des débris de statuaire ou des lambeaux de peinture; mais nulle part d'édifice aux proportions régulières, imposantes et harmoniques, où tous ces essais plus ou moins heureux soient symétriquement ordonnés.

Pour mettre un terme à cette division des esprits, qui est l'obstacle le plus puissant aux progrès des sciences, il serait nécessaire, disons-nous, qu'une idée commune dominât toutes les intelligences. Or, qui soufflera dans le monde cette grande âme capable de réunir sous une même loi tant d'esprits toujours divers et tant de cœurs souvent ennemis? Qui pourra communiquer sans cesse une impulsion forte, droite et une, à toutes ces activités particulières qui s'agitent dans les sens les plus opposés?

Assurément ce ne peut être que le catholicisme. Lui seul dans toute l'humanité occupe le sommet de toutes les sciences, lui seul pacifie les discordes, lui seul enfin unit tous les hommes par les affections étroites et intimes de la famille, en leur apprenant à tous qu'ils sont frères.

Laissez-le donc souffler son esprit sur la terre; laissez-le y allumer le feu de la charité, et comme autrefois, dans la vision du prophète, ces ossements arides de la science, tristement dispersés sur le sol, se mettront tout à coup en mouvement. Ils se rapprocheront les uns des autres, se rangeront naturellement à leur place, se couvriront de muscles, de chair et de peau, et deviendront un beau corps parfaitement organisé, tout brillant de vigueur et de santé. En ce temps-là, du moins, en voyant la vie ainsi circuler

dans son œuvre, la science humaine pourra se prendre d'une légitime admiration pour elle, et s'en glorifier. Elle aura goût au succès, et, en continuant son alliance avec la pensée divine, elle marchera selon le cours des âges, de prodiges en prodiges.

Cet avancement de la science par le catholicisme serait nécessairement accompagné d'un développement analogue dans l'ordre moral. Tous les travaux des hommes intelligents concourant à la même œuvre, tous les cœurs battraient d'harmonie, et toutes les langueurs que le souffle empesté de l'égoïsme a jetées sur la société, seraient guéries.

Mais, pour arriver à réaliser quelque chose de cet idéal que les passions de la terre empêcheront à jamais d'atteindre dans toute sa perfection, il faudrait que le catholicisme, avec toute la sévérité de ses dogmes et la pureté de sa morale, pénétrât l'éducation de la jeunesse.

Depuis quelque temps on a essayé de l'en écarter, soi-disant par honneur pour la raison, et on s'est posé devant la jeunesse avec des théories nouvelles, sous prétexte de la tirer de l'esclavage auquel le joug de la foi la soumet. Qu'est-il arrivé? A peine ces jeunes intelligences ont-elles reçu ces doctrines d'indépendance, que toute idée morale s'est éteinte en elles. Le mal est devenu si grave que les hommes les plus épris du rationalisme et de ses systèmes n'ont pu s'empêcher d'en faire un aveu solennel. Par intérêt pour la nation et pour les familles, ils ont éclairé la conscience publique sur ces désordres, et se sont écriés que le mal gagnait avec une effrayante rapidité, et qu'il n'était pas trop tôt de lui élever une digue.

Il en est qui, dans cette détresse, ont songé à ajouter aux professeurs de science des professeurs de morale, comme si la vertu était une chose qui s'enseignât par des discours ou par des figures, comme les lettres ou la géométrie. Hommes d'État, comprenez-le bien : toute morale véritable ne peut être que la conséquence de la foi, parce qu'il est impossible qu'elle soit autre chose que l'expression des rapports qui se trouvent entre Dieu et l'homme, et parce que nous ne pouvons être unis à la Divinité que par la religion. Comme l'indique l'étymologie du mot, elle est le lien unique qui rattache ou relie (*religare*, *religio*) le monde du ciel au monde de la terre.

Si vous touchez à ce lien sacré, Dieu n'est plus rien pour l'homme. Il se pense seul ici-bas, n'ayant qu'un cercle de quelques années à parcourir. Dès lors son intérêt privé devient l'unique mobile de sa conduite. Il attire tout à lui, se procure la plus grande somme possible de jouissances sensibles, mesure le bon et l'honnête sur le plaisir ou la peine qu'il éprouve, et ne fait reposer que sur les sens la distinction essentielle du bien et du mal. La force est la seule autorité qui lui paraisse légitime; il ne voit autour de lui que des individus égaux par nature, et il ne s'explique le pouvoir que par l'ascendant intellectuel ou physique que celui qui commande s'est acquis sur celui qui lui obéit.

Pour déraciner toutes ces mauvaises passions, dont le germe naissant fait l'effroi de toutes les familles qui les voient poindre dans le cœur flétri de ces enfants qu'on leur renvoie à la fin d'une année scolaire, sans foi et par conséquent sans moralité, il est néces-

saire qu'on développe dans la jeunesse, parallèlement à l'intelligence, le sentiment religieux. Et pour cela, il ne faut pas qu'on approuve au hasard dans l'éducation toutes les religions.

Cette vague sentimentalité, qui a des sympathies pour tous les cultes et des éloges pour toutes les croyances, n'a pas une base suffisante pour asseoir une morale solide. Ici, croire à tout, c'est vraiment ne croire à rien. Le jeune homme qui entend son maître lui parler avec emphase de la nécessité de la religion, et qui remarque que pour lui la religion n'est qu'une chose vague et abstraite, puisqu'il célèbre avec un égal enthousiasme toutes les croyances qui ont passé sous le soleil, peut-il voir dans un culte quelconque autre chose que des simulacres arbitraires imaginés pour faire impression sur le vulgaire? Quand on lui a dit que tous les symboles étaient également estimables, peut-il être attaché de cœur à un seul? Ne doit-il pas enfin conclure en lui-même que toutes ces révélations divines sur lesquelles les diverses religions s'appuient, ne sont que des inventions plus ou moins ingénieuses?

Se trouvant alors au milieu de toutes ces religions, sans religion, et parmi toutes ces croyances, sans croyance, sur quoi pourrait reposer en lui la morale? Tous les devoirs qu'on lui impose ne peuvent être à ses yeux que des lois sans sanction, et, s'il est conséquent, il ne doit point reconnaître d'autre règle que sa volonté mue par ses passions.

La foi étant le principe de toute vie religieuse, pour qu'elle persévère dans l'homme, il faut que ceux qui l'instruisent, cultivent et développent toutes les convictions religieuses qu'il a puisées au foyer de la fa-

mille. Si l'éducation reçue dans la maison paternelle est combattue par les principes émis dans les maisons d'instruction publique, il se fera d'abord une lutte violente dans la conscience de l'enfant. Il se sentira pris par deux forces contraires qui le déchireront en le tiraillant dans des sens opposés. Enfin, les passions prenant part au combat, le mal sera victorieux, et les belles espérances données aux parents par d'heureux commencements seront moissonnées dans leur fleur.

Or, le catholicisme étant parmi nous la religion de l'immense majorité des familles, la foi en ses dogmes étant la foi que presque toutes les mères aimantes s'efforcent de faire naître et de développer dans le cœur de leurs enfants, l'instruction ne peut donc pas être salutaire en France, si elle n'est profondément catholique. Tout homme, qui se pose devant ses élèves comme l'ardent défenseur d'une autre doctrine, tue donc nécessairement dans leur âme le sentiment religieux, en brisant ce qu'y avait établi l'éducation primitive, et il ouvre à l'immoralité une large carrière. Tout homme même qui se résigne à garder sur les choses religieuses un silence absolu, mais qui, par sa conduite, révèle à ses élèves son manque de foi ou son indifférentisme, assume également sur lui une responsabilité non moins terrible.

Ainsi donc, hommes de science qui rêvez au moyen de vous garantir de la plaie qui vous afflige, fatiguez votre intelligence, tourmentez votre imagination, usez de toutes les ressources pour arrêter le torrent qui vous entraîne, vous ne pourrez rien contre le fracas et l'impétuosité de ses flots, si vous n'appelez à votre aide le bras victorieux du catholicisme. Depuis que nos

sociétés modernes se sont formées des débris du vieux monde, c'est la force de notre foi qui les a soutenues et qui les a élevées au-dessus de toutes les entraves qu'elles ont rencontrées sur leur chemin. Elles n'ont pas fait un pas sans être mues par son indomptable énergie. Eh bien! maintenant encore, le catholicisme seul peut être leur sauveur. Placées sur la pente d'un gouffre horrible, et poussées sans cesse par la main du mal au fond de ce béant abîme, ce n'est qu'en s'appuyant sur ses épaules séculaires qu'elles pourront s'arracher à la force terrible qui les précipite sans cesse vers leur ruine.

C'est pourquoi nous disons avec l'accent de la conviction la plus sincère, que le catholicisme seul peut vivifier la science et la société: la science, en lui donnant de l'avenir et de l'unité, et la société, en élevant la jeunesse dans des principes de foi, de morale et de dévouement.

CONCLUSION.

Pour nous résumer, nous dirons aux philosophes universitaires :

Nous en avons appelé aux juges que vous reconnaissez, à la raison et aux faits, et nous vous avons montré que toutes vos assertions sont sans fondement.

Vous croyez vos doctrines capables de mettre l'esprit humain en voie de progrès; vous supposez qu'elles préparent à la société actuelle un avenir enchanteur, et nous vous avons prouvé qu'elles ne peuvent rien édifier de stable et de solide, et qu'elles ouvrent devant l'humanité une ère de douleurs, de déchirements et de ruines.

Vous prétendez que vos théories se concilient parfaitement avec l'orthodoxie catholique, et nous vous avons démontré qu'elles portent dans leur sein la mort du catholicisme et l'anéantissement de tout sentiment religieux.

Vous nous accusez de vivre d'hypothèses, et vous niez l'existence de l'ordre surnaturel auquel nous croyons, ainsi que du principe d'autorité qui fait la base de notre foi, et nous avons établi par des faits et des preuves irrécusables que vous ne pouvez renverser l'ordre surnaturel sans ébranler en même temps

toute certitude, et que vous ne le pouvez admettre sans vous soumettre avec nous à l'Église.

Vous voulez qu'on ne croie qu'après avoir vu et que le raisonnement engendre la foi, et nous vous avons fait comprendre par l'histoire, aussi bien que par les phénomènes psychologiques de la conscience, que toute vie commence par la foi, et que nulle opération scientifique et rationnelle ne la précède.

Vous dites que *foi* et *science* sont deux choses qui se repoussent, qu'il n'y a science que quand on voit, qu'on ne voit que là où il y a évidence, et que l'évidence détruit la foi, et nous vous avons découvert entre ces deux choses un lien si étroit, une connexion si intime, que l'une ne peut être sans l'autre, et que la science, au lieu de détruire la foi, la suppose.

Dans vos théories, la science est placée au-dessus de la foi; vous laissez celle-ci au vulgaire, vous faites de celle-là le partage des hautes intelligences, et par l'histoire et la raison nous avons reconnu que la foi était pour tous, et qu'il y avait d'elle à la science toute la distance qui sépare l'infini du fini.

Vous soutenez que l'autorité de l'Église, telle que le catholicisme l'entend, est un joug ignominieux pour la pensée, une entrave odieuse à la liberté de son action, et nous vous avons sensiblement démontré qu'elle n'est après tout que l'extension à l'ordre surnaturel d'une loi naturelle, et que, loin d'être un obstacle au libre développement de l'esprit, elle le favorise, en rendant plus sûres ses investigations.

On vous entend sans cesse répéter que la foi catholique est hostile à la science, qu'elle rétrécit son domaine et arrête ses progrès, et nous avons écrasé toutes

ces accusations en mettant en évidence tout ce que fait l'Église par ses doctrines pour l'avancement des sciences et l'agrandissement du terrain qu'elles ont à exploiter. Il a même été démontré qu'elle seule pouvait les faire progresser réellement, parce qu'elle seule connaît la loi véritable qui les doit régir.

Vous parlez partout des funérailles de notre culte, et vous nous représentez à la face des siècles comme des esprits arriérés, devenus sans influence pour s'être tenus en dehors du mouvement civilisateur qui entraîne les sociétés modernes, et nous vous avons prouvé que l'avenir était à nous, que le siècle ne nous dépasserait point, et que notre souffle seul pouvait vivifier à jamais la science et la société.

Enfin, pulvérisant tous vos vains systèmes, nous avons ouvert tous les yeux sur le néant de vos théories, et nous vous avons fait sentir que le catholicisme seul comprenait bien l'homme et la société, et qu'il n'y avait de vie qu'en lui.

Maintenant donc que sont dissipés tous les nuages qui vous dérobaient l'éclat de la vérité, quel obstacle vous empêche de vous soumettre de cœur aux doctrines catholiques?

Éclectiques, avez-vous la louable ambition de voir cesser toutes les divisions qui existent parmi les enfants des hommes, en ramenant leurs pensées exclusives et particulières à une idée universelle et générale qui les accorde; votre ardeur pour la science vous fait-elle désirer que ce qu'il y a de beau et de bon dans les systèmes de toutes les époques se réunisse pour ne produire qu'un même ensemble, soyez catholiques. Sans doute la doctrine que vous embrasserez ne vous per-

mettra jamais d'associer des idées contradictoires et répugnantes. Ce fut le rêve de votre chef, et ce rêve n'aura jamais de réalisation, parce qu'il implique de fonder une synthèse sur des éléments incompatibles. Mais, expression générale de toutes les traditions des peuples, c'est-à-dire, résumé complet de tout ce qu'il y a eu de vérité dans le monde, le catholicisme sera le réactif puissant et infaillible, qui, appliqué à toute théorie, vous servira à écarter le vrai du faux, et à faire ainsi à chaque chose la part de légitimité qui lui revient. Sans être jamais exclusif, à chaque système il fera les concessions qui lui sont dues, conciliera tout ce qui peut se concilier, et arrivera, autant que possible, à cette unité de vues, d'idées et de sentiments, que vous poursuivez de vos vœux et de vos espérances.

Philosophes du progrès, souhaitez-vous sincèrement que l'humanité aille de lumière en lumière et qu'elle croisse sans cesse en science et en vertu, soyez catholiques. Nous avons vu tout le passé se lever comme un seul homme pour attester qu'il n'y avait jamais eu de progrès dans le monde que par le catholicisme, et le raisonnement nous a convaincus qu'il ne pouvait y en avoir dans l'avenir que par le même moyen. Mettez donc tous vos efforts à son service, ou, si vous persistez à rester en dehors de son action, craignez que vous ne deveniez immobiles et stationnaires, et qu'un jour le genre humain, emporté par son mouvement progressif, ne soit obligé de détourner la tête pour vous montrer au loin derrière lui, comme ces monuments que les anciens dressaient sur leur route, en signe de leur passage.

Tous tant que vous êtes, partisans enthousiastes et zélés de la raison, qui étudiez la science pour la science elle-même, qui désirez voir la philosophie prospérer et l'humanité jouir amplement de toutes ses nouvelles lumières, soyez catholiques. Notre foi applaudit à tous vos nobles sentiments, et elle vous aidera à satisfaire vos généreux désirs. Ses lumières éclaireront votre raison au sein de ses travaux; elles perfectionneront toutes les sciences que vous cultiverez, et les épureront de telle sorte, qu'elles ne laisseront en elles que ces sucs salutaires qui nourrissent et vivifient l'individu et la société.

Mais nous le crierons surtout à vous qui avez mission d'enseigner la jeunesse de la France : soyez catholiques. Ce n'est pas seulement la voix de la vérité et l'intérêt de la science qui vous le crient avec nous, ce sont trente millions de Français qui s'alarment de voir leurs enfants aux mains de l'incrédulité et de l'hétérodoxie; ce sont les larmes de toutes les mères de famille qui pleurent sans cesse sur la foi éteinte de leurs fils; ce sont les destinées de la France entière qui ne peut compter sur de bons citoyens qu'autant qu'on lui préparera des générations chrétiennes et vertueuses; enfin ce sont les désirs de tout ce qu'il y a d'hommes de bien parmi nous.

Quand les évêques, sentinelles vigilantes placées à la tête du camp d'Israël, ont fait retentir le cri d'alarme, quand ils ont dit à leur troupeau que l'ennemi était dans son sein, cherchant à tout dévorer, vous avez vu les familles se troubler, vous avez entendu le sourd gémissement d'une grande tempête, et vous avez craint, en maintenant vos doctrines, de froisser l'opinion pu-

blique et de la contraindre de soulever avec menace ses flots indignés. Au lieu de combattre, vous avez donc remis votre glaive dans le fourreau, vous avez cessé vos discours ennemis, et vous avez cherché à acheter, par votre silence, le silence de tous.

Mais le calme ne s'est pas fait dans les consciences, après l'exécution de toutes ces mesures. On sait que votre glaive exterminateur ne fait que dormir, et que vous avez la main sur la poignée pour l'éveiller, dans une occasion meilleure. Vous vous taisez; mais votre silence même annonce que vous n'en êtes pas moins attachés à vos principes. Le catholique ne peut donc pas plus être tranquille sous le souffle de vos paroles, que celui qui plante sa tente au sommet d'un volcan qu'il sait prêt à lancer par torrents ses laves brûlantes au moment le plus imprévu.

Tous ces ménagements, d'ailleurs, ne font pas grand honneur à toutes vos théories. Ils ne servent qu'à mieux faire connaître qu'elles sont en opposition avec la vérité. Car la vérité est lumière, et ne demande qu'à se produire au grand jour; et vos doctrines ne se plaisent que dans l'obscurité et ne recherchent que les ténèbres; la vérité fait la santé des nations, le bonheur des hommes qui la respirent, la tranquillité des familles qui lui donnent asile; et vos doctrines effrayent la France, désolent la conscience des jeunes gens que vous formez, et troublent la paix au foyer domestique; enfin la vérité s'avance à découvert dans un sentier droit, et vos doctrines se glissent dans les voies les plus tortueuses, se cachant, se dissimulant, se reniant elles-mêmes honteusement.

Laissez donc là des pensées qui vous obligent à me-

ner une existence aussi contradictoire. Puisque vos systèmes ne peuvent être traduits en pleine lumière, sans nuire et sans blesser, laissez-les dans l'oubli. Soyez catholiques de cœur, vous aurez les sympathies de tous les hommes honnêtes, et désormais vous travaillerez avec franchise et droiture au bien-être des familles et au bonheur de la France.

FIN.

ERRATA.

Page	10	ligne	3	*au lieu de*	tout esprit, *lisez :* toute espèce.
—	45	—	28	—	se fixer, *lisez :* le fixer.
—	Ibid.	—	29	—	le voile, *lisez :* se voile.
—	59	—	23	—	insoudables, *lisez :* insondables.
—	101	—	4	—	ce ne peuvent, *lisez :* ce ne peut.
—	160	—	25	—	dans un jour, *lisez :* dans ce jour.
—	205	—	8	—	des siècles, *lisez :* du siècle.

TABLE

DES MATIÈRES.

Introduction..... Page. 1

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Quels sont les principes de la Philosophie universitaire?..... 9

CHAPITRE II.

De l'application de ces principes à l'enseignement historique..... 25

CHAPITRE III.

De la fausseté des doctrines universitaires... 39

CHAPITRE IV.

Des conséquences des doctrines universitaires par rapport au christianisme et à toute espèce de religion. 61

CHAPITRE V.

De l'avenir que les doctrines universitaires préparent à la France..... 69

—

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

De l'existence de l'ordre surnaturel..... 85

CHAPITRE II.

Quelles sont les règles que Dieu a préposées à l'homme pour le diriger dans ses jugements ? 95

CHAPITRE III.

Comment la foi est le principe de la vie. 110

CHAPITRE IV.

La science est-elle supérieure à la foi ? 125

CHAPITRE V.

La doctrine catholique est-elle opposée au progrès ? . 132

CHAPITRE VI.

Est-il vrai que le catholicisme se soit laissé dépasser par le siècle ? 149

CHAPITRE VII.

Le contrôle que l'Église exerce sur les sciences nuit-il à leur progrès ? 165

CHAPITRE VIII.

Comment la foi catholique agrandit le domaine de la science ? 177

CHAPITRE IX.

Comment le catholicisme seul peut vivifier la science et la société ? 187

CONCLUSION 203

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

BIBLIOTHÈQUE PHILOSOPHIQUE

DE LA JEUNESSE,

PUBLIÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS

Ouvrages qui en font partie :

ESQUISSES DE PHILOSOPHIE MORALE, par Dugald Stewart; trad. nouv., précédée d'une introduction par l'abbé P. H. Mabire, professeur de philosophie dans l'institution de M. l'abbé Poilloup. 1 vol. in-12.

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE, par s'Gravesande, suivie d'une dissertation sur la CERTITUDE HISTORIQUE, par l'abbé de Prades; nouv. édit., augmentée de notes. 1 vol. in-12.

TRAITÉ DES PREMIÈRES VÉRITÉS ET DE LA SOURCE DE NOS JUGEMENTS, par le P. Buffier, de la Compagnie de Jésus; nouv. édit., augmentée d'une notice et de notes critiques, par un professeur de philosophie.

Sous presse :

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME, et TRAITÉ DU LIBRE ARBITRE, par Bossuet; suivis d'extraits de la Logique du même auteur; nouv. édit., précédée d'une introd. de l'éditeur. 1 vol. in-12.

PHILOSOPHIE DE TH. REID, extraite de ses ouvrages, 2 vol. in-12.

TRAITÉ DE L'EXISTENCE ET DES ATTRIBUTS DE DIEU, ET LETTRES SUR DIVERS SUJETS DE METAPHYSIQUE ET DE RELIGION, par Fénelon; nouv. édit. 1 vol. in-12.

OEUVRES PHILOSOPHIQUES DU CARDINAL DE LA LUZERNE. — DISSERTATION SUR L'EXISTENCE ET LES ATTRIBUTS DE DIEU, suivie d'une dissertation sur la certitude morale; nouv. édit. précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. 1 vol. in-12.

Pour paraître prochainement :

OEUVRES PHILOSOPHIQUES DE DESCARTES, édition classique. 1 vol. in-12.

PHILOSOPHIE DE DUGALD STEWART, extraite de ses ouvrages, pour servir de suite et de complément aux ESQUISSES de philosophie morale du même auteur. 1 vol. in-12.

OEUVRES PHILOSOPHIQUES DU CARDINAL DE LA LUZERNE. — DISSERTATIONS SUR LA SPIRITUALITÉ DE L'AME, la liberté de l'homme, la loi naturelle et la révélation en général. 1 vol. in-12.

L'ART DE SE CONNAITRE SOI-MÊME, OU LA RECHERCHE DES SOURCES DE LA MORALE, par J. Abadie; nouv. édit. augmentée de notes. 1 vol. in-12.

Les éditeurs de cette collection se proposent d'offrir à la jeunesse un choix des meilleurs ouvrages de philosophie, de ceux surtout qui sont le plus à sa portée, et dont la lecture peut être plus utile aux élèves pendant leur cours de philosophie élémentaire; d'en donner des éditions correctes et soignées, et d'y joindre des notes quand elles sont nécessaires, soit pour éclaircir des passages obscurs, soit pour signaler des propositions douteuses ou erronées dans les matières où l'exactitude de la doctrine est d'une plus grande importance.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.